



HAL
open science

Histoire et rôle des normes linguistiques dans l'écriture et l'enseignement des langues minoritaires : l'exemple de l'occitan béarnais et des dialectes de l'île d'Okinawa

Jérémy Rouquier

► To cite this version:

Jérémy Rouquier. Histoire et rôle des normes linguistiques dans l'écriture et l'enseignement des langues minoritaires : l'exemple de l'occitan béarnais et des dialectes de l'île d'Okinawa. Linguistique. 2020. dumas-03903537

HAL Id: dumas-03903537

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03903537v1>

Submitted on 16 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



Jérémy Rouquier

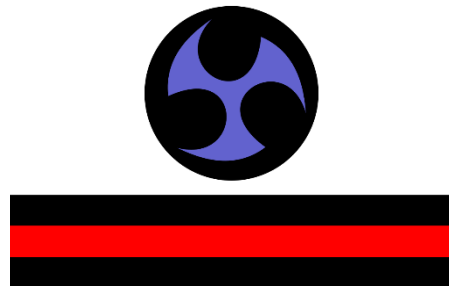
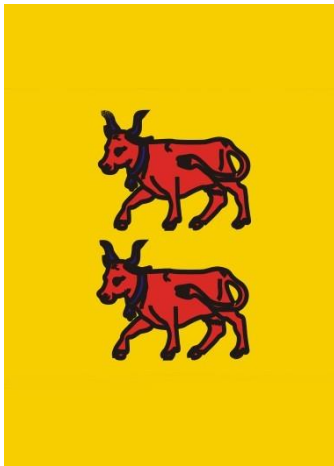
Histoire et rôle des normes linguistiques dans l'écriture et l'enseignement des langues minoritaires – l'exemple de l'occitan béarnais et des dialectes de l'île d'Okinawa

ROUQUIER Jérémy. *Histoire et rôle des normes linguistiques dans l'écriture et l'enseignement des langues minoritaires – l'exemple de l'occitan béarnais et des dialectes de l'île d'Okinawa*, sous la direction de Michela Russo. - Lyon : Université Jean Moulin (Lyon 3), 2020.
Mémoire soutenu le 03/06/2020.



Document diffusé sous le contrat Creative Commons « Paternité – pas d'utilisation commerciale - pas de modification » : vous êtes libre de le reproduire, de le distribuer et de le communiquer au public à condition d'en mentionner le nom de l'auteur et de ne pas le modifier, le transformer, l'adapter ni l'utiliser à des fins commerciales.

Histoire et rôle des normes linguistiques dans l'écriture et l'enseignement des langues minoritaires – l'exemple de l'occitan béarnais et des dialectes de l'île d'Okinawa



ROUQUIER Jérémy

Université Jean Moulin Lyon 3 - Master LLCER - Linguistique et
Dialectologie

2020

Mémoire dirigé par la professeure Michela RUSSO



Résumé

Ce mémoire étudie les mécanismes propres aux normes linguistiques, et leur influence sur les processus de disparition et de revitalisation des langues.

Dans le premier chapitre, après avoir présenté ses deux terrains d'étude, l'Occitanie et plus particulièrement le territoire du Béarn, puis l'archipel Ryūkyū, ce mémoire décrit les mécanismes de disparition et de sauvegarde des langues minoritaires, ainsi que l'importance de la notion de « locuteur natif » et de la place particulière des « nouveaux locuteurs » dans les mouvements de revitalisation linguistique.

Le second chapitre répertorie les graphies utilisées en Gascogne et dans le Béarn, depuis la scripta béarnaise et les transcriptions des poèmes troubadours jusqu'aux usages contemporains. Il se concentre notamment sur l'influence que peuvent avoir les besoins, mais aussi le prestige d'une forme passée et d'autres cultures sur les graphies. Cet historique permet de mieux comprendre la situation actuelle, où deux graphies concurrentes co-existent. Le troisième chapitre consiste en la présentation d'une enquête de terrain menée dans des écoles associatives Calandreta situées dans le Béarn et de retours sur les entretiens menés avec des enseignants. Cette enquête prend notamment pour angles les usages et représentations linguistiques des enseignants comme des élèves, leur perception de la variation et de la diversité linguistique, et les liens des écoles avec le tissu associatif existant

Remerciements

Je tiens en tout premier lieu à remercier Mme Michela Russo, la directrice de ce mémoire, pour le temps et l'application qu'elle a consacré au suivi de ces travaux. Dans la rédaction de ce mémoire, et plus généralement au sein du Master qu'elle dirige, j'ai beaucoup appris grâce à elle, tant sur le plan de la méthode que sur celui des connaissances.

Je me dois de remercier également Timothée Premat et Vincent Surrel. Leurs cours, tout comme leurs conseils en tant que doctorants, m'ont aidé à devenir plus rigoureux dans mes démarches. La participation à la première édition du colloque « diachronies contemporaines » a été pour moi particulièrement enrichissante.

Je remercie les camarades aux côtés desquels j'ai étudié au cours de ce Master, et plus particulièrement Aurélie et Iris, pour leur amitié et pour la patience déployée pour travailler avec moi.

Je remercie plus généralement toutes les personnes qui m'ont accompagnée dans la rédaction de ce mémoire, et la première d'entre eux, Anastasia, pour son travail de correction et son soutien continu.

Je remercie enfin Alexandra Elbakyan, et toutes les personnes qui luttent pour un accès libre aux travaux de recherche.

Table des matières

Résumé	2
Remerciements	3
Table des matières	4
Introduction	6
I État des lieux et enjeux liés à la situation linguistique des terrains d'étude	12
1.1 Description historique et géographique des aires linguistiques concernées	12
1.1.1 L'Occitanie	12
1.1.2 Le Béarn.....	16
1.1.3 Les Ryūkyū	18
1.2 Disparition et sauvegarde des langues	22
1.2.1 : de la diglossie à la conversion linguistique	22
1.2.2 : Renverser la vague : les mouvements de revitalisation linguistique.....	33
1.3 Enjeux des représentations de la variété linguistique au sein des mouvements de revitalisation linguistique	39
1.3.1 : Langue, dialecte, variété ? Nommer la variation linguistique	39
1.3.2 Purisme linguistique en Occitanie et dans les Ryūkyū : prestige et authenticité ..	44
1.3.3 : Rôle et perception des nouveaux locuteurs dans les mouvements de revitalisation linguistique	49
II Evolution, perceptions et usages contemporains des graphies dans le Béarn.....	52
2.1 Le gascon et le béarnais des origines aux XIXe siècles.....	53
2.1.1 Usages et spécificités de la scripta béarnaise	53
2.1.2 La koinè des troubadours gascons	56
2.1.3 De la renaissance gasconne au XIXe siècle : prévalence des choix personnels	60
2.2 Alphabets gascons et béarnais au XIXe et XXe siècles	64
2.2.1 La graphie archaïsante de Vastin Lespy	64
2.2.2 La graphie l'escole Gastou Febus, ou « graphie moderne ».....	67
2.2.3 Les graphies « classiques »	69
2.3 L'héritage de la culture orale béarnaise.....	71
III Etude de cas : quelles représentations de la langue et du militantisme des professeurs et élèves des Calandreta ?	74
3.1 Méthodologie	74
3.1.1 Cadre d'étude : les Calandreta.....	74
3.1.2 Objectifs de l'étude	77
3.1.3 Méthode	78
3.2 Observations	80
3.2.1 Le profil des enseignants et des élèves.....	80
3.2.2 Dynamiques d'expression linguistique et perception de la variation linguistique, relation avec les locuteurs natifs.....	82

3.2.3 L'environnement associatif et politique des Calandreta	85
Conclusion	89
Bibliographie.....	93
Annexes	106

Introduction

Le présent mémoire se concentre sur la situation linguistique passée et présente des langues indigènes propres à deux régions du monde : l'Occitanie et l'archipel des Ryūkyū, et plus particulièrement de la perception des normes au sein de ces deux ensembles linguistiques, qui ont pour particularité d'être « en danger ». La transmission de ces langues a ainsi été grandement réduite, et elles sont amenées à disparaître, remplacées par les langues officielles des pays auxquelles elles appartiennent, si leur situation évolue comme elle l'a fait ces dernières décennies. Le problème de la réduction de la diversité linguistique est loin d'être unique à ces deux régions, et touche des milliers de langues sur l'ensemble des continents. La 22^e édition de la publication *Ethnologue, Languages of the World*, publiée en 2019, recense 7111 langues parlées dans le monde. Ce chiffre est en augmentation car de nouvelles langues sont « découvertes » régulièrement, mais cela ne doit pas masquer que de nombreuses langues sont devenues éteintes (dans le sens où elles ont cessé complètement d'être employées) ces dernières décennies ou sont menacées de le devenir. La 17^e édition d'*Ethnologue* recensait, sur les 7480 langues répertoriées (vivantes ou récemment éteintes), 589 langues éteintes (catégorie 9 et 10) et 2197 en danger d'extinction.

EGIDS Level	Languages	Percent
0 (International)	6	0.1%
1 (National)	98	1.3%
2 (Provincial)	70	0.9%
3 (Wider communication)	166	2.2%
4 (Educational)	342	4.6%
5 (Developing)	1,534	20.5%
6a (Vigorous)	2,503	33.5%
6b (Threatened)	1,024	13.7%
7 (Shifting)	456	6.1%
8a (Moribund)	286	3.8%
8b (Nearly extinct)	431	5.8%
9 (Dormant)	187	2.5%
10 (Extinct)	377	5.0%
<i>Total</i>	7,480	100.0%

Fig. 1 : *Distribution mondiale des langues* (Simons and Lewis 2013)

La vitalité d'une langue est estimée selon l'échelle dite EGIDS (*Expanded Graded Intergenerational Disruption Scale*), dont les caractéristiques de chaque palier sont inscrites dans le tableau 2. Cette échelle part du palier 0, qui représentent les six langues officielles de l'ONU, dont l'influence est mondiale, au palier 10 pour les langues complètement éteintes telles que le dalmate ou l'étrusque.

Dans cette estimation, les langues présentes dans plusieurs régions du monde se sont vues attribué une note correspondant à celle de la région où leur vitalité est la plus importante. Ainsi, le français est placé au palier 0, bien que le français québécois, s'il s'agissait d'une langue indépendante, serait classée au palier 2, et le français de Louisiane serait classée au palier 6 ou 7, mais ces variétés moins prestigieuses ne sont pas retenues (Lewis and Simons 2010).

Level	Label	Description	UNESCO
0	International	The language is widely used between nations in trade, knowledge exchange, and international policy.	Safe
1	National	The language is used in education, work, mass media, and government at the nationwide level.	Safe
2	Provincial	The language is used in education, work, mass media, and government within official administrative subdivisions of a nation.	Safe
3	Wider Communication	The language is widely used in work and mass media without official status to transcend language differences across a region.	Safe
4	Educational	The language is in vigorous oral use and this is reinforced by sustainable transmission of literacy in the language in formal education.	Safe
5	Developing	The language is vigorous and is being used in written form in parts of the community though literacy is not yet sustainable.	Safe
6a	Vigorous	The language is used orally by all generations and the situation is sustainable.	Safe
6b	Threatened	The language is still used orally within all generations but there is a significant threat to sustainability because at least one of the conditions for sustainable oral use is lacking.	Vulnerable
7	Shifting	The child-bearing generation can use the language among themselves but they do not normally transmit it to their children.	Definitely Endangered
8a	Moribund	The only remaining active speakers of the language are members of the grandparent generation.	Severely Endangered
8b	Nearly Extinct	The only remaining speakers of the language are elderly and have little opportunity to use the language.	Critically Endangered
9	Dormant	There are no fully proficient speakers, but some symbolic use remains as a reminder of heritage identity for an ethnic community.	Extinct
10	Extinct	No one retains a sense of ethnic identity associated with the language, even for symbolic purposes.	Extinct

Fig 2 : Echelle EGIDS (Lewis and Simons 2010)

Cette réduction de la diversité linguistique, déjà significative, n'est pas un phénomène achevé, et pourrait au contraire s'accroître au cours de ce siècle. Du fait de la mondialisation, qui facilite les échanges et augmente l'influence des cultures dominantes, entre 50% et 90% des langues actuellement parlées, comprenant des langues encore considérées comme « sûres » actuellement, risquent de s'éteindre avant la fin du XXIe. C'est notamment vrai pour les continents africain et océaniques, qui regroupent à eux deux l'écrasante majorité des langues ne possédant qu'un faible nombre de locuteurs (Austin and Sallabank 2011).

Pour tenter de pallier cette disparition annoncée, de nombreux mouvements ou projets initiés par des locuteurs et parfois soutenus par le milieu académique ont pour but de « revitaliser » les langues en danger, c'est-à-dire de renforcer leur statut et leur usage, afin que la transmission intergénérationnelle reprenne ou ne soit pas interrompue. (Fishman 1991; Hinton 2011; Tsunoda 2013). Cependant, les politiques de revitalisation linguistique impliquent un certain nombre de questions nouvelles, notamment le statut qu'on souhaite pour cette langue (quelle place lui trouver dans une communauté où tous les habitants parlent la langue dominante) ou la nature de la langue sauvegardée, qui est presque toujours non normée donc très diverse (Kasbarian 1997). Peut-on, ou doit-on, sauvegarder tous les dialectes d'une langue qu'on tente de revitaliser ? Favoriser un dialecte ? Créer un dialecte intermédiaire comme *lingua franca* ?

La question du statut et du rôle des nouveaux locuteurs, qui ont appris la langue non par transmission intergénérationnelle mais de manière formelle, est également au centre de nombreux théâtres de revitalisation linguistique, notamment dans les régions où ont été ouvertes des écoles d'enseignement par immersion, telles que les *Calandreta* en Occitanie (Garabato 2009; Rouquier and Russo 2019) ou les *Diwan* en Bretagne (Chevalier 2007), voire des structures d'enseignement officiel comme en Catalogne (Llussà 2002) ou en Irlande (McDermott 2011). Ces « nouveaux locuteurs » sont en effet, de part de leur milieu socio-culturel, de leur âge moyen, et de la langue plus normée qu'ils utilisent, sont souvent très différents des locuteurs naturels (Costa 2014; Kasstan 2017, 2018b). Ils représentent à la fois une déviation de la norme que représentent ces locuteurs naturels et la base d'une norme nouvelle qui pourrait remplacer celle des locuteurs naturels amenés à disparaître.

Je pense que l'étude de la variation linguistique, ainsi que du positionnement métalinguistique des nouveaux locuteurs permet de mieux comprendre les conséquences d'une

politique de revitalisation linguistique, qu'elle s'appuie ou non sur un enseignement normalisé. C'est dans ce cadre que s'inscrit ce travail, dont l'objectif est non seulement de mieux comprendre les variables influant sur la réussite ou l'échec des processus de revitalisation linguistique, en considérant notamment l'influence des facteurs extralinguistiques, et plus particulièrement celui de l'identité réelle comme perçue.

Pour ce faire, notre cas d'étude sera principalement celui de l'occitan. Parlé dans le sud de la France, ainsi que dans le Val d'Aran en Espagne et les « vallées occitanes » du Piémont en Italie, l'occitan est une langue de culture au Moyen-Âge, qui a été définitivement supplantée par le français comme langue d'Etat avec l'ordonnance de Villers-Cotterêts de 1539.

Toutes les variétés de l'occitan (considéré comme une seule langue par les instances de l'Unesco), le Gascon, le Languedocien, le Limousin, l'Auvergnat, le Provençal et le Vivaro-Alpin, sont considérées comme en danger par l'UNESCO, mais cette langue peut s'appuyer sur une tradition écrite riche, dont les plus notables représentations sont les récits et poèmes médiévaux des troubadours et, plus récemment, la création des félibres provençaux et gascons. La région occitane compte également, depuis le XIXe, un réseau associatif promouvant la sauvegarde et la revitalisation de ses variétés, telles que le Félibrige, l'AIEO, le Collectif Prouvènço en Provence, l'école Gaston Fébus ou Per Noste en Gascogne....

Les variétés que comporte l'occitan, sont parfois très différentes les unes des autres, au point que certaines sont considérées comme des variétés suffisamment distinctes pour être traitées comme des langues à part par certains chercheurs et militants. Ainsi, les réseaux de militants de Provence et de Gascogne sont le théâtre de rivalités entre les localistes et les *occitanistes* partisans d'un occitan unifié et normalisé (Blanchet 2012; Mooney 2015).

Dans ce cadre, je souhaite me pencher plus particulièrement sur le Béarn. Cette région, appartenant à la Gascogne linguistiquement parlant possède une identité forte et est l'une des régions en France où l'occitan est le plus vivace, à la fois par la proportion de locuteurs au sein des habitants et par le nombre d'associations actives sur le territoire (Moreux 2004).

Les langues parlées au sein de l'archipel des Ryūkyū, archipel situé entre les îles de Kyūshū et de Taïwan, connaissent un destin de prime abord assez similaire à celui de l'occitan : cet archipel est resté indépendant pendant des siècles, mais a été conquis en 1609 par le clan Satsuma puis, lors de l'ouverture du Japon à la modernité à la fin du XIXe siècle, a été

assimilé culturellement et linguistiquement par l'Etat japonais, désireux de se former comme un État-Nation mono-culturel (Heinrich 2004; Kerr 2000).

Cependant, bien que la situation linguistique des Ryūkyū soit proche de celle de l'Occitanie, un certain nombre de spécificités, qui rendent son étude et la comparaison des deux aires linguistiques pertinente, doivent être signifiées. Tout d'abord, l'atlas de l'UNESCO reconnaît la présence de six langues distinctes dans l'archipel des Ryūkyū. La question du statut de ces langues est donc beaucoup moins controversée qu'en Occitanie, leur individualité étant reconnue.

Une autre divergence concerne le rapport à l'écrit. Le choix d'une orthographe, et l'orientation choisie pour cette graphie, qu'elle soit englobante, archaïsante, phonétique... par un individu est révélatrice tant de sa relation avec la langue et du rôle qu'il veut lui donner que de son positionnement identitaire (Viaut 2019).

Les variétés occitanes sont largement documentées, car héritière d'une tradition écrite centenaire. Les poésies des troubadours, les scripta administratives, les créations littéraires des membres du Félibrige en sont les illustrations les plus reconnues, mais pas les seules.

A l'opposé, le poids de l'écrit dans les langues des Ryūkyū a été et est encore aujourd'hui beaucoup moins grand. La variété Okinawaïenne de Shuri a certes été utilisée à l'écrit par les autorités du royaume de Ryūkyū du XVe au XIXe siècles, et des œuvres comme des dictionnaires écrits ou compilés à cette période nous sont parvenus (Lawrence 2015; Ogawa 2015) mais la plupart des documents ont été perdus lors de l'invasion d'Okinawa, l'île la plus grande et peuplée de l'archipel, comprenant la capitale et le palais royal, par les américains en 1945.

Cette préséance de l'oral sur l'écrit s'est illustrée après la fin de la Seconde Guerre Mondiale, lorsque les autorités d'occupation états-uniennes ont voulu créer des volumes d'apprentissage de langues des Ryūkyū. Le manque d'ouvrages écrits en langue des Ryūkyū comme d'individus en possédant des compétences écrites a contribué, avec l'absence de normes orthographiques et des désaccords quant à la variété qui devait être favorisée, à empêcher le projet d'être mené à son terme (Ogawa 2015).

La tradition orale, elle, jouit encore d'une grande vitalité dans les domaines de la religion et des arts, qu'il s'agisse de conte, de théâtre ou de musique, même si de nombreuses œuvres et pratiques ont été perdues : de nombreuses cérémonies ou festival religieux ont cessé d'exister à cette période (Allen 2002; Hara and Heinrich 2015).

Ce mémoire explorera donc l'évolution des normes linguistiques et le rapport

qu'entretennent locuteurs et militants avec elles, dans un environnement d'une part propice aux « renaissances culturelles » et à l'émergence de nations plus petites par l'indépendantisme ou l'autonomisme régional et d'autre part sujet à une globalisation culturelle et linguistique de plus en plus forte qui ne semble pas prête à s'interrompre à ce jour (Wright 2004a).

Après un état des lieux des territoires étudiés, des notions utilisées et enjeux entourant ce travail, j'aborderai l'histoire des pratiques linguistiques en Béarn et sur Okinawa, île principale de l'archipel des Ryūkyū. Ma troisième partie portera sur une enquête de terrain ayant pour objectif d'observer les représentations linguistiques des élèves et professeurs issus des *calandreta* du Béarn¹.

¹ La Méthode Hepburn modifiée (*Shūsei Hebon-shiki*) sera utilisée pour transcrire les termes japonais.

Les transcriptions graphiques seront indiquées entre chevrons, les transcriptions phonologiques entre obliques, en suivant les règles de l'Alphabet Phonétique International, et les traductions en français entre parenthèses, comme suit : <medix>, /mediʃ/, (mais).

Le masculin en tant que genre non marqué sera employé lorsqu'un terme doit s'accorder en genre avec plusieurs mots.

I État des lieux et enjeux liés à la situation linguistique des terrains d'étude

1.1 Description historique et géographique des aires linguistiques concernées

1.1.1 L'Occitanie

L'occitan est une langue gallo-romane, parlée dans le tiers sud de la France, au sein des Vallées occitanes, situées dans le Piémont et en Ligurie, ainsi qu'une poignée de village en Calabre, le plus connu étant la *Guardia Piemontese* en Italie, dans le Val d'Aran en Espagne ainsi qu'à Monaco.



Fig. 3 : Dialectes de l'occitan selon Pierre Bec (Sumien 2009)

L'occitan a graduellement évolué à partir des variétés latines parlées dans le sud de la France. Puisque cette évolution est étalée sur plusieurs siècles et a eu lieu à une époque où les textes étaient encore écrits en latin, il est impossible de donner une date précise à son origine (Banniard 2005). Des études plus récentes, dépassant la simple analyse phonologique (Banniard 2018) éclairent cependant la situation : des traces de latin mérovingien occitan ont été détectées par une étude des chartes du VIIe siècle menée par Russo (Russo 2014c, 2014b)

ou par les travaux de Carles sur l'occitan pré-textuel (Carles 2011), dont les exemples fournis comme premières datations peuvent être rétrodatés à l'époque des chartes mérovingiennes et carolingiennes.

Si des documents écrits en latin avec des caractéristiques occitanes sont ainsi attestés entre le VIIe siècle et le Xe siècle, les textes occitans les plus anciens, *La Chanson de sainte Foy d'Agen* et le *Poème sur Boèce*, datent de la seconde moitié du XIe siècle. Au cours du XIIe siècle, l'occitan remplace le latin dans la plupart des types de textes, littéraires ou non, et est l'une des premières régions d'Europe à connaître cette évolution. (Brunner 2009). Langue des troubadours et trobairitz, l'occitan est parlé et écrit dans les cours de puissantes seigneuries, telles que les comtés de Toulouse et de Provence, et surtout le Duché d'Aquitaine. L'occitan jouit pendant le Moyen-Âge classique, jusqu'au XVe siècle au moins, d'un grand prestige et se diffuse par la littérature et les arts. Le prestige linguistique de l'occitan est cependant mis à mal par la domination du pouvoir Royal sur les territoires du sud de la France, qui s'impose graduellement par la guerre contre les Plantagenêts et la croisade contre les Albigeois, puis la guerre de Cent Ans. L'utilisation du français dans les textes administratifs a commencé au XIVe siècle et a progressé si bien que l'édit de Villers-Cotterêts qui, en 1539, imposa l'utilisation du français pour la rédaction de l'ensemble des documents administratifs du royaume, eut surtout pour effet d'achever un basculement déjà largement avancé (Martel 2009). C'est à cet époque, au cours du XVIe siècle que l'occitan moderne émerge, après un siècle de transition, remplaçant l'occitan classique utilisé par les troubadours (Bec 1994).

Entre le XVe et le XIXe siècle, la langue occitane est toujours utilisée massivement à l'oral, mais beaucoup moins à l'écrit. Seuls les parlements du Béarn peuvent, du fait du statut particulier de la région, ne pas utiliser le français pour leurs textes administratifs. Sur le plan littéraire, c'est également la Gascogne qui se distingue avec la présence de nombreux auteurs entre 1550 et 1650, au premier rang desquels Pey de Garros, dans ce que Bec appelle « le siècle d'or de la littérature gasconne » (Bec 1997). Le volume de production littéraire dans l'ensemble de la zone occitane reste cependant, à cette époque, beaucoup moins élevé que ce qu'il a pu être les siècles passés.

Au XIXe siècle, l'occitan connaît une renaissance culturelle sous l'impulsion du Félibrige, fondé par un groupe de sept poètes provençaux en 1854. Ce courant littéraire et culturel, mené par l'écrivain Mistral, seul écrivain de langue occitane à avoir gagné le prix Nobel, cherche à relancer la pratique de l'occitan, à lui redonner son prestige passé, mais aussi, dans un second temps, à lui assurer une place, même minoritaire, dans l'enseignement. Le

Félibrige, comme les autres mouvements promouvant l'occitan qui le suivront, ne défendent pas une position séparatiste, mais cherchent au contraire à trouver une place pour l'occitan au sein de l'État et des institutions françaises (Martel 2004, 2007d). Ce mouvement a fait école, en Provence (Courtray 2018) comme dans d'autres régions, et notamment en Gascogne, avec l'*Éscole Gastou Fébus*, créée en 1896. Cependant, malgré l'édition de nombreuses œuvres, qui culmine avec l'obtention par Mistral du Prix Nobel de Littérature en 1904, les activités de ces groupes n'enrayent pas le déclin de la pratique de l'occitan.

En effet, l'État français a mené une politique linguistique assimilationniste depuis la Révolution. Cette politique n'a rien de spécifique à la France, et est indissociable au processus du développement des États-Nations. J'entends, par le terme « État-Nation » un État formé par une communauté qui se veut unie à la fois politiquement et culturellement (ainsi qu'ethniquement dans certains cas). Au XIXe siècle, de nombreux États ayant adopté le modèle de l'État-nation étaient de faits multiculturels, et ont cherché à réduire, voire à nier les différences culturelles en leur sein. La volonté de créer une société unie est la cause de la politique de normalisation linguistique entreprise dans de nombreux pays à cette époque (Wright 2004b).

Ainsi, du début du XIXe jusqu'au milieu du XXe siècle, l'État français refuse fermement les demandes d'intellectuels et d'associations, puis de personnalités politiques (la première demande de députés de laisser une place aux langues régionales date de 1870, avant même le commencement de la IIIe République), d'inclure l'enseignement des langues régionales dans l'enseignement primaire et secondaire, venant plus particulièrement de milieux celtisants et occitanophones. Les représentants des plus hauts niveaux l'État français, même lorsqu'ils sont originaires du sud et sympathiques à certaines langues régionales, comme Daladier, sont soucieux de promouvoir le français comme langue laïque, de modernité et d'unité. (Martel 2007b).

Cette politique s'est en partie assouplie depuis le milieu du XXe siècle, lorsque les « patois » ne représentaient plus aucune menace pour la suprématie du Français. D'abord, le gouvernement de Vichy a fait preuve d'ouverture envers les langues régionales, et, bien qu'il se soit principalement cantonné aux déclarations, il a laissé une place à l'enseignement des langues minoritaires à l'école primaire (Martel 2007f). Cette loi a été abrogée à la libération mais, sous la IVe République, la loi Deixonne, en 1951 (Martel 2007a), a permis de nouveau l'enseignement quelques heures par semaine de certaines langues régionales.

Mais cette idéologie jacobine influence est encore palpable à ce jour, illustrée par exemple

par l'obligation d'utiliser le français dans les publicités (ou de traduire les termes utilisés en français, comme l'exige la loi Toubon), ou la réticence des institutions gouvernementales et parlementaires face à l'enseignement des langues minoritaires à l'école qui, bien qu'elle se soit atténuée ces dernières décennies, reste vive, notamment face aux structures d'enseignement par immersion (Rouquier and Russo 2019). L'État n'est cependant pas le seul acteur institutionnel ayant un impact sur la planification linguistique, puisqu'il a délégué dans le cadre de la décentralisation la politique culturelle aux collectivités territoriales, qui soutiennent (à un niveau variable) les événements culturels et cours de langue occitan (Bernissan 2013). Bernissan critique le décalage entre un discours volontariste, souhaitant donner l'image de régions ouvertes à la diversité, sans qu'une communication efficace ou qu'une véritable coordination des initiatives ait été mise en place (ibid).

Associée au développement des moyens de transport et de communication, à l'industrialisation et l'exode rural, cette politique linguistique a conduit à l'extension de la conversion linguistique : l'occitan, remplacé par le français à l'écrit au cours du Moyen-Âge, le devient progressivement à l'oral au cours du XIXe siècle. Ainsi, selon une enquête d'Abel Hugo, en 1835, un quart de la population française (peut-être moins, car la méthode employée a peut-être contribué à grossir ce chiffre) est entièrement francophone (Lodge 1993). Trente ans plus tard, selon une enquête de Victor Dutry de 1863, la connaissance du français est plus répandue, mais la langue française reste très peu parlée dans le sud de la France, au sein des espaces occitan, basque et catalan, ainsi qu'en Bretagne (Filion 2016).

Une étude menée à la même époque, en 1867, mais concentrée sur les conscrits (alors que les études précédentes portaient sur l'ensemble des âges), donne des résultats différents : parmi eux, 69% parlent bien le français, 20% le parlent très imparfaitement, 10% ne le parlent pas du tout. C'est donc à partir de cette génération que le français s'impose sur la majeure partie du territoire français, avant même que la loi Jules Ferry ne rende l'éducation des enfants obligatoire (Lodge 1993).

L'enseignement obligatoire décrété en 1883, ne fait donc qu'accélérer la diffusion du français plutôt que de la causer. En Occitanie, les élèves, souvent allophones, apprennent donc le français par immersion, et les « patois », lorsqu'ils n'étaient pas complètement ignorés, n'étaient évoqués que pour être comparés à la langue française (Boutan 2018). Ce contexte fait miroir à la situation actuelle, où la langue apprise par immersion, dans les Calandreta, est l'occitan.

Le bilinguisme caractéristique de cette situation de diglossie reste massif pendant environ un siècle, illustré par la présence du francitan, langue hybride occitane influencée par le français (Boyer 1990). Ce bilinguisme laisse place de manière graduelle à l'unilinguisme français. La transmission intergénérationnelle de l'occitan a presque complètement cessé au début du XXe siècle dans les villes, et entre la fin de la de la seconde guerre mondiale et les années 70 dans les campagnes, comme l'illustre le profil des occitanophones dressé par les enquêtes linguistiques².

1.1.2 Le Béarn

Le territoire du Béarn est situé en Aquitaine, au sud-ouest de la France, sur le versant nord de la chaîne des Pyrénées. Son nom vient de la vicomté du Béarn, domaine seigneurial créé au IXe siècle.



Fig. 4 : le Béarn en France

Celui-ci devient autonome à partir du Xe puis devient complètement indépendant sous le règne de Jean Fébus, en 1347. De plus en plus influencé par la France, dont l'emprise se fait de plus en plus forte dans la Gascogne, le Béarn est rattaché au Royaume de France lorsque

² http://ieo-lemosin.org/wp-content/uploads/2014/02/Enquista_sociolinguistica-oc-Midpyr.pdf

Henri IV, héritier de la Vicomté, accède au trône de France, mais reste indépendant. Le domaine ne perd finalement sa souveraineté qu'en 1620, lorsqu'il est envahi par Louis XIII. Il conserve une grande autonomie, puisque ses fors et son Parlement sont maintenus jusqu'à la Révolution Française (Tucoo-Chala 2014).

Au Moyen-Âge, la scripta béarnaise, c'est-à-dire les conventions écrites créées et utilisées dans la Vicomté du Béarn, était utilisée dans toute la Gascogne. Bien qu'en 1620 le Parlement de Navarre, organe principal de gouvernance dans la région, fût sommé d'utiliser le français pour l'écriture de leurs textes administratifs, les autorités de ce territoire furent les seules autorisées à utiliser leur langue locale au sein de leurs fors et parlements locaux jusqu'à la Révolution Française (ibid).

Du fait de son histoire particulière et de sa situation géographique, adossé aux Pyrénées, loin des métropoles et des principales routes de communication, le Béarn possède une forte identité culturelle et linguistique. Interrogés sur le nom qu'ils donnent à leur langue régionale, les habitants du Béarn répondent alors « béarnais » pour 53 % d'entre eux, « occitan » pour 34 %, « patois » pour 11 % et 1 % « gascon » (enquête de la région Aquitaine, 2008).

Il faut noter que le Béarnais est une variété du Gascon, aire linguistique située entre les Pyrénées, le littoral atlantique et le cours de la Garonne. Ce dernier est considéré soit comme une variété occitane certes singulière (Sauzet 2006; Sumien 2015) soit comme une langue à part, du fait de l'influence basque à laquelle elle aurait été exposée (Greub and Chambon 2002; Lafitte 1996). Le ressenti de cette singularité est donc partagé par une part non négligeable des habitants de la région.

Le Béarn est également l'aire linguistique où la pratique de la langue locale comme sa présence au sein de la culture s'est le mieux maintenue en Gascogne (Moreux 2004). Selon les estimations d'une enquête menée par la région en 2008, 57.6% des habitants du Béarn posséderaient des notions de Béarnais. Parmi eux, 8% (soit 29 000 personnes) déclaraient parler le Béarnais « sans difficulté » et 7% le parler suffisamment pour pouvoir tenir une conversation simple.

Les locuteurs de béarnais au Béarn	
<i>Niveau de maîtrise</i>	<i>Proportion</i>
Possède au moins des notions	42.6%
Peuvent tenir une conversation	7%
Le parlent sans difficulté	8%

Fig. 5 : les locuteurs de béarnais au Béarn (enquête de la région Aquitaine, 2008)

Les réseaux militants de défense des langues régionales, occitanistes (défendant une vision unifiée de l'occitan) et surtout gasconistes ou béarnistes (défendant le gascon et le béarnais comme linguistiquement et culturellement spécifiques) sont présent depuis longtemps sur le territoire et tendent à être plus dynamiques qu'ailleurs en Occitanie (Charles 1994; Moreux 2004).

Pour ces raisons, cette région est particulièrement adaptée à une étude des représentations linguistiques, puisqu'elle compte à la fois beaucoup d'établissements où l'occitan est enseigné et un réseau associatif encore vivace. Elle est donc un cadre intéressant pour évoquer les relations et les tensions entre les différentes composantes des mouvements de revitalisations linguistiques qui y sont actifs.

1.1.3 Les Ryūkyū

L'archipel des Ryūkyū est une chaîne d'îles japonaises située entre l'île de Kyūshū et celle de Taiwan. Il comprend notamment les îles d'Amami, Okinawa, Miyako, Yaeyama et Yonaguni.



Fig. 6 : archipel des Ryūkyū

Bien que l'archipel ait connu au cours de son histoire une influence culturelle et démographique de la Chine par l'ouest et de la Polynésie par le sud, les actuels habitants des Ryūkyū descendent d'individus venus de l'archipel japonais. Cela s'illustre par la présence dans les Ryūkyū de langues distinctes du japonais mais appartenant à la même famille linguistique, le japonique. L'archéologie, et notamment l'archéologie linguistique, semble indiquer que les deux groupes de populations se sont séparés avant le VII^e siècle, bien que des contacts aient pu continuer jusqu'au VIII^e ou IX^e, voire jusqu'au XIII^e siècle (Pellard

2015).

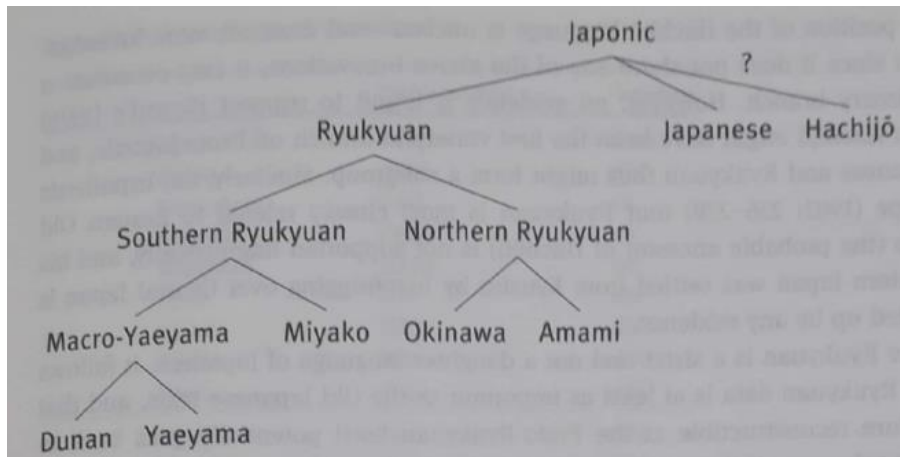


Fig. 7 : Arbre des langues de famille japonique (Pellard 2015)

Le royaume Ryūkyū, qui régna sur l'archipel jusqu'à la colonisation japonaise, est originaire de l'île d'Okinawa, la plus grande et la plus peuplée des îles de l'archipel. Après une période où l'île d'Okinawa était divisée entre trois royaumes, l'île fut unifiée sous la seule autorité du roi *Shō Hashi* en 1429, puis étendit son influence sur l'ensemble de l'archipel au siècle suivant (Kerr 2000). L'archipel devient alors une plaque tournante du commerce maritime de l'Asie de l'Est, ce qui lui permet d'obtenir un certain pouvoir économique malgré l'absence de ressources naturelles qui y sont présentes.

Cette unification eût des conséquences linguistiques directes, puisque l'okinawaïen, et plus précisément le dialecte de Shuri, où se situait le siège du pouvoir royal, devint une *lingua franca* pour l'ensemble de l'archipel (Heinrich 2015).

L'invasion de l'archipel par le clan japonais de Satsuma, en 1609 a placé les Ryūkyū sous influence économique, puisque le royaume, s'il conserve ses institutions, doit lui verser un tribut et perd le contrôle de son commerce maritime.

Pour autant, la présence japonaise reste discrète, notamment car ces derniers ne souhaitent pas mettre en péril la relation privilégiée que les Ryūkyū entretiennent avec l'Empire chinois (le Japon est alors isolé, et les Ryūkyū sont l'un de ses seuls intermédiaires lui permettant de commercer avec le monde extérieur). Ainsi, seuls quelques postes de soldats sont disposés sur l'île, et l'emprise japonaise sur le royaume est tenue secrète des chinois. La langue, les cultures et les coutumes propres à l'archipel des Ryūkyū n'ont que peu été influencée par ce nouvel ordre des choses, et l'influence culturelle et linguistique chinoise est restée plus importante y compris lors de cette période (Lawrence 2015).

Le gouvernement japonais abolit officiellement le royaume des Ryūkyū en 1872, au début de

l'ère Meiji. Après quelques années d'inaction, l'État japonais décide de promouvoir la langue japonaise au détriment des langues locales au sein de l'archipel. Cette politique n'est pas spécifique à l'archipel : elle a été mise en place à la fois dans d'autres autres régions colonisées telles que l'île d'Hokkaido (Maraini 1996) et dans l'ensemble des territoires japonais, où le gouvernement a tenté de limiter l'usage des dialectes locaux (Heinrich 2004, 2005).

De même qu'en France, l'efficacité de la planification linguistique se fit sentir lorsque l'enseignement devint obligatoire. Les médias, d'abord les journaux, à partir du début du XXe siècle, puis les chaînes radio qui diffusent à partir de la fin de la seconde guerre mondiale, étaient exclusivement en Japonais (Sugita 2015).

La bataille d'Okinawa eût des conséquences terribles pour l'île : elle causa la mort d'environ 120 000 habitants d'Okinawa, civils ou militaires conscrits, soit plus du tiers du nombre d'habitants de l'île. Puisque la majorité des bâtiments furent détruits pendant l'attaque, la plupart des survivants furent déplacés. Ces deux phénomènes, couplée à la perte d'habitants des îles plus petites, contribuèrent grandement à interrompre la transmission intergénérationnelle des langues des Ryūkyū (Allen 2002).

Si l'archipel a été rétrocedé au Japon en 1972, et que les conditions matérielles de ses habitants se sont grandement améliorées notamment grâce au tourisme, la préfecture d'Okinawa reste la plus pauvre du Japon.

Comme dans de nombreuses autres régions du monde, la culture traditionnelle des Ryūkyū est aujourd'hui mise en valeur et connaît un certain succès non seulement sur l'archipel, mais également au Japon. Ce *revival* culturel entraîne une prise en compte de plus en plus importante de la nécessité de préserver les langues de l'archipel, bien que le soutien politique, qu'il soit local ou national, reste très limité après avoir été inexistant pendant des décennies (Hara and Heinrich 2015). Les langues des Ryūkyū sont toujours parlées par une part de la population, presque toujours des personnes d'un certain âge, entre 7% et 24% selon les îles, en 2007 (Heinrich 2007). La fin de la transmission intergénérationnelle a eu lieu dans les années 30 et 40 sur l'île d'Okinawa et l'ensemble des autres îles de l'archipel rattachées à la préfecture d'Okinawa. Sur les îles Amami, rattachées à la préfecture de Kagoshima et n'ayant pas connu la même politique linguistique assimilationniste que les autres îles de l'archipel des Ryūkyū, rattachées à la préfecture d'Okinawa, la fin de la transmission intergénérationnelle des variétés locales a plutôt eu lieu au cours des années 60 (Heinrich 2007). Selon les prévisions des linguistes, si la situation linguistique ne change pas

significativement, ces langues disparaîtraient aux environs des années 2050 (Anderson 2014b).

1.2 Disparition et sauvegarde des langues

1.2.1 : de la diglossie à la conversion linguistique

Le territoire linguistique de la Romania était, au Moyen-Âge, un continuum : l'intercompréhension n'était pas générale, mais les habitants des villages étaient toujours en mesure, parfois avec quelques efforts, de comprendre les habitants d'un village voisin. Le déclin de la société féodale et l'affirmation de certains États d'Europe de l'Ouest, à partir du Moyen-Âge tardif, a conduit à l'émergence des États-Nations à la fin du XVIIIe siècle, émergence graduelle qui a fini par conduire à la fin de cette continuité dialectale par un aplanissement linguistique (Wright 2004b). Cet aplanissement linguistique a eu pour base les frontières politiques, qui ne recoupaient pas exactement les frontières linguistiques, et une part croissante des citoyens de ces États, notamment en France, est devenue unilingue, ne parlant que la langue standard. Les frontières politiques sont devenues des frontières linguistiques, et la continuité dialectale a été coupée à ces frontières.

Dans l'archipel des Ryūkyū, il est plus difficile de parler de « continuité dialectale » du fait du relief : l'isolation des habitants de l'archipel les uns des autres par la mer a pu contribuer à augmenter les différences entre les langues de l'archipel, chacune d'entre elles n'occupant qu'un groupe d'îles proches. La variation dialectale était et est toujours extrêmement importante, puisque des centaines de dialectes cohabitent dans l'ensemble de l'archipel, dont l'usage est souvent limité à une petite île ou un village (Shimamori and Pellard 2010).

Comment la situation linguistique a-t-elle évolué de cette situation à celle, contemporaine, où dans chaque pays la langue officielle standardisée a éclipsé de tous les usages ou presque les autres langues ou dialectes, menacés de disparition à brève échéance ? La notion de diglossie peut caractériser à la fois la situation linguistique en Occitanie et celle de l'archipel Ryūkyū. Ferguson fut le premier chercheur à formaliser cette notion, lui donnant comme définition “*a relatively stable language situation in which, in addition to the primary dialects of the language (which may include a standard or regional standards), there is a very divergent, highly codified (often grammatically more complex) superposed variety, the vehicle of a large and respected body of written literature, either of an earlier period or in another speech community, which is learned largely by formal education and is used for most written and formal spoken purposes but is not used by any section of the community for ordinary conversation.*” (Ferguson 1959:336).

Dans une situation de diglossie, deux langues au moins sont utilisées dans des contextes différents. La notion de hiérarchie entre ces langues est également indissociable du principe de diglossie. L'une, la langue Haute, prestigieuse, est liée au culte religieux lorsque celui-ci est associé au pouvoir politique, aux affaires gouvernementales, à la littérature. Standardisée et normativisée, elle est apprise via une éducation formelle (Kaye 2001). Dans l'aire linguistique occitane, ces langues sont les langues officielles des pays où se situe cette ère : le français, l'italien et l'espagnol. Ces trois langues bénéficient d'un statut et de prestige plus élevé que celui des variétés occitanes locales. La situation politique de l'occitan est différente en Espagne et en Italie, où il est reconnu comme langue officielle par l'Etat. Je me concentrerai dans le présent mémoire sur l'occitan en France.

Au sein des Ryūkyū, cette langue Haute est le japonais.

La langue Basse, est la langue du quotidien, et est la langue maternelle traditionnellement transmise inter-générationnellement, qui ne possède pas toujours de forme écrite, et ne possède qu'une place limitée, voire inexistante, dans l'éducation. La langue Basse de l'Occitanie est selon les dénominations l'occitan ou les langues d'oc, et les langues basses des Ryūkyū sont cinq langues issues de la famille japoniques : les langues d'Amami, d'Okinawa, de Miyako, de Yaeyama et de Dunan.

Une situation de diglossie n'implique pas forcément de conversion linguistique : les exemples pris par Ferguson lorsqu'il a présenté ce concept, la Suisse alémanique ou le monde arabe, connaissent des situations diglossiques stables, où ni le suisse-allemand ni l'arabe dialectal ne sont supplantés par les langues Hautes de ces pays. De même, les diglossies de nos deux régions linguistiques ont connu des périodes de plusieurs siècles de diglossie stable. A cette époque, dans le sud de la France, le français est la langue des élites, et l'occitan la langue populaire. Gardy et Lafont considèrent l'occitan comme l'illustration du fait que la diglossie soit un conflit dans lequel les rapports de force entre les communautés linguistiques et les représentations des langues jouent un rôle sur les usages. L'ordonnance de Villers-Cotterêts est justement, un moyen de limiter l'usage des langues dominées dans un certain cadre, mais surtout d'influer sur les représentations de ces langues, et d'entériner leur infériorité (Gardy and Lafont 1981).

Sauzet a affiné cette vision de la diglossie : la présence d'une diglossie en Occitanie, où le français était de loin la langue la plus écrite et l'occitan la langue parlée dans la quasi-totalité des situations ne voulait pas dire que les occitanophones ne maîtrisaient pas du tout le

français. Ce dernier était la langue du roi, et des élites politiques et culturelles et le parler, pour les classes populaires, pouvait être considéré comme un acte de transgression. La langue française n'était ainsi utilisée par ces classes populaires que dans certaines situations précises, par exemple dans l'ivresse (Sauzet 1989).

Une diglossie peut également être instable, et s'inscrire dans le cadre du remplacement de l'usage d'une langue par une autre : Fisherman a employé pour décrire cette situation le terme de *leaky diglossia* (Fishman 1972) que j'appellerai désormais *diglossie instable*. Alors, la langue Haute est présente dans suffisamment de domaines influents (que cela soit dû ou non à une politique linguistique délibérée) pour s'imposer graduellement dans des domaines qui étaient jusqu'ici réservés à la langue Basse : c'est à partir de ce moment qu'il est possible de parler de *conversion linguistique*.

Le schéma de disparition de la pratique d'une langue est habituellement celui-ci : une langue A utilisée par l'ensemble d'une communauté linguistique est complètement remplacée, au sein de cette communauté linguistique, par l'usage d'une langue B.

C'est ce processus, dans lequel une communauté partageant une même langue maternelle l'abandonne progressivement au profit d'une autre, qui est appelé *conversion linguistique*. Cette notion a été théorisée par Fishman, qui l'a nommée *language shift* (Fishman 1964), terme toujours utilisée par les linguistes anglophones.

Le multilinguisme est présent dans de nombreuses régions du monde, et dans certains cas, la situation de départ ou d'arrivée d'une conversion linguistique comprend plusieurs langues : soit que plusieurs langues A soient remplacées, soit que plusieurs langues B s'imposent. Cependant, dans nos territoires étudiés, la situation linguistique de départ et celle d'arrivée sont monologiques (une langue A est remplacée par une langue B), et je me concentrerai sur ce cas de figure précis.

Une conversion linguistique n'est jamais instantanée : toute une communauté linguistique n'abandonne pas une langue pour une autre du jour au lendemain, ne serait-ce que parce que cela implique d'apprendre et de maîtriser cette seconde langue. Même si l'ensemble de la communauté parlant une langue A apprenait la langue B et ne transmettait que cette dernière à sa descendance, le processus durerait une génération et plusieurs décennies, durant lequel les deux langues cohabiteraient sous une situation diglossique.

Il est nécessaire, pour qu'un tel phénomène ait lieu, que le contexte linguistique autour de la communauté subissant la conversion linguistique évolue. Par « évolution du contexte

linguistique », j'entends ici l'évolution du statut de leur parler par rapport à d'autres : cela implique que leur langue (en tant qu'entité métalinguistique) devienne, à la suite de déplacements de population, des guerres, des évolutions économiques ou autre, moins prestigieuse par rapport à une autre langue, également présente sur le territoire de cette communauté. Celle-ci peut être déjà présente avant les changements sociétaux décrits ci-dessus, ou elle peut justement avoir été introduite par ces changements. En conséquence, la langue moins prestigieuse est progressivement remplacée par cette dernière. Il faut noter que les langues évoluent constamment, de même que les idiolectes des individus au cours de leur vie. Ce qui caractérise une conversion linguistique n'est pas l'évolution d'une variété ou d'une langue, même si cette évolution est consécutive de l'influence sur celle-ci d'une autre langue, mais bien l'effacement progressif d'une langue ou d'une variété au profit d'une autre. C'est par ce processus de conversion linguistique qu'en France métropolitaine la langue nationale, le français, a progressivement supplanté les autres langues d'oïl, les langues d'oc, le basque, le breton, le catalan etc., dont l'usage est aujourd'hui beaucoup plus marginal qu'il l'était il y a cinq siècles (Vigier 1979).

En France, la prise de pouvoir politique du Roi de France dans l'actuel sud de la France au XIII^e siècle a contribué à faire de l'occitan une langue minorée, remplacée par le français pour les usages administratifs et la plupart des usages littéraires. Aux XIX^e et XX^e siècles, au-delà de l'évolution du climat politique que j'évoquerai dans le paragraphe suivant, la conversion linguistique a été dans les deux régions étudiées favorisée par l'industrialisation, l'exode rural, la facilitation des déplacements et des communications, le poids grandissant des médias (Anderson 2009, 2014a; Heinrich 2015; Martel 2007e). La première guerre mondiale a joué un rôle particulier dans le processus de conversion linguistique : elle a été vecteur de contacts linguistiques, dans la conversion linguistique des langues régionales, occitan compris, vers le français, rôle qui a été souligné par des linguistes et historiens (Roynette 2010; Roynette et al. 2014). S'il reste difficile de quantifier le progrès du français sur cette période, l'étude des corpus de lettres de poilus illustrent l'influence du français, à l'image de cette étude de Russo sur un corpus de lettres francoprovençales (Russo 2014a).

Les médias, comme les institutions religieuses, peuvent être un puissant moteur pour faciliter la conversion linguistique, ou au contraire pour la freiner : bien qu'impersonnels, les médias accèdent directement au foyer, qui constitue un espace privé. C'est particulièrement vrai pour

la radio et la télévision, qui ne transmettent pas juste une langue écrite comme le font les journaux, mais également une langue orale, avec son accent, et augmentent de manière significative l'exposition des individus à la langue orale standard, y compris dans des régions jusqu'alors isolées des centres linguistiques. Les médias de masse, où les langues minoritaires que sont l'occitan et les langues des Ryūkyū n'ont qu'une place minime y compris dans les régions où elles sont parlées (Prado and Pimienta 2016; Sugita 2015) sont aujourd'hui une des raisons principales de l'accélération du phénomène de conversion linguistique dans le monde.

La conversion linguistique n'affecte pas l'ensemble des environnements linguistiques au même moment : certains domaines sont affectés par la conversion linguistique avant les autres. Les lieux qui tendent à être affectés dans un premier temps par la conversion linguistique sont ceux qui sont en contact avec la norme dominante, donc en contact avec des institutions ou individus représentant l'État centralisateur. Les lieux qui tendent à être affectés en dernier sont au contraire les lieux les plus liés aux relations communautaires et personnelles. Ce schéma n'est pas forcément commun à toutes les langues qui ont disparu à la suite d'un processus de conversion linguistique, mais s'applique à l'Occitanie comme dans les Ryūkyū.

Les premiers environnements linguistiques où les langues minorées ont été remplacées par les langues dominantes sont ainsi les administrations : les cours de justice, les mairies, les offices postaux ou les écoles primaires et secondaires. Ces administrations, à une époque où les langues indigènes étaient utilisées dans les autres sphères de la société, accueillait des individus originaires d'autres régions. Ce fut particulièrement le cas dans le contexte colonial des Ryūkyū, mais également en Occitanie : du fait de la politique centralisatrice de l'Etat français de nombreux hauts fonctionnaires et professeurs travaillant dans l'aire linguistique occitane étaient originaires d'autres régions et/ou formés à Paris, communiquaient avec et appliquaient les consignes données par le pouvoir central. Dans le cas des écoles, les instituteurs suivaient un programme national unique, en français, mettant en avant la France comme nation homogène (Martel 2009). L'utilisation de la langue dominante est politique, mais elle fut jusqu'à la première moitié du XXe siècle nécessaire à l'intercompréhension, dans les situations où des individus originaires de régions diverses communiquaient.

Dans un second temps, la langue minorée s'est effacée des usages publics impersonnels non officiels tel que le lieu de travail, lorsque celui-ci réunit des personnes de villages ou communautés différentes, en tant que collègues ou clients. Sont venus ensuite les lieux

publics communautaires, comme le voisinage ou le marché, ou le travail lorsque celui-ci regroupe des individus issus d'une même communauté, par exemple des pêcheurs, agriculteurs, ou des petites entreprises de bâtiments. Le dernier domaine à connaître la conversion est le domaine privé, le foyer au sein duquel conversent famille et amis (Anderson 2014a; Kremnitz 1981, 2013).

Concernant les personnes, les premières à adopter les normes linguistiques nouvelles, en cas de conversion linguistique, ont tendance à être les élites de ces régions, soit du fait du contact régulier avec l'extérieur, soit par volonté d'émuler les élites politiques et culturelles des centres culturels. Dans ce cadre, la maîtrise de la langue dominante devient très vite nécessaire à l'ascension ou à la stabilisation sociale (Schlieben-Lange 1993). Les femmes, souvent plus sensibles aux injonctions sociales concernant les normes linguistiques dominantes, ont tendance à adopter les premières les innovations linguistiques ou les usages linguistiques issus de ces normes, mais aussi à les transmettre à leurs enfants. Les hommes, eux, tendent à être plus sensibles à des formes de prestige qui ne dépendent pas de la norme dominante : Chambers parle de *covert prestige* (prestige contre-culturel), qu'il dissocie de l'*overt prestige* des normes dominantes (Chambers and Trudgill 1998). Cette tendance est présente dans la pratique actuelle des langues minorisées en Occitanie comme dans les Ryūkyū : les locuteurs sont principalement des hommes vivant à l'écart des principaux centres urbains, appartenant à des catégories socio-culturelles « basses », agriculteurs et artisans principalement (Bert 2010; Heinrich 2007).

On retrouve cette dichotomie pour les arts : les arts populaires, traditionnels ou non, peuvent être un foyer d'expression de la langue minoritaire même lorsque la conversion est très avancée, ce qui est le cas à la fois dans l'archipel Ryūkyū et en Occitanie, où le théâtre traditionnel, la musique ou les festivals sont des lieux d'expression privilégiés des langues minorées (Chabaud 2013; Hara and Heinrich 2015). Les arts « majeurs », tels que la littérature, et plus récemment l'art lié à la culture dominante ont adopté au contraire la langue majoritaire. Les institutions et rites religieux peuvent être une des situations où la langue en danger est préservée, mais également un facteur accélérant la conversion linguistique (Ding and Goh 2020). Le rapport des institutions religieuses à l'État est souvent un des éléments conditionnant ou non leur participation au phénomène de conversion linguistique : les langues des Ryūkyū sont toujours employées lors des pratiques religieuses natives de l'archipel, indépendantes de tout pouvoir politique depuis l'Ere Meiji.

Dans ce cas, la valeur sacrée de la pratique religieuse l'emporte sur le besoin de

compréhension, mais c'est loin d'être toujours le cas. L'importance accordée à l'une ou l'autre de ces orientations influence la politique et les pratiques linguistiques liées à la religion (Liddicoat 2012). Cette tension est visible au sein de la chrétienté : le latin est resté la langue liturgique de la chrétienté européenne des siècles après qu'il ait été remplacé par une langue, romane ou non, et que la faculté de le comprendre ait été perdue par la majorité de la population. Le caractère sacré du latin était alors plus important que sa compréhension par les fidèles. Cette tension s'illustra une fois de plus lors de la Renaissance, lorsque l'Eglise Réformée adopta l'usage liturgique des langues vernaculaire tandis que l'Eglise catholique romaine, elle, conserve l'usage du latin pour les prochains siècles.

Les usages artistiques, culturels et académiques ont pu contribuer à l'invisibilisation des langues minorées, favorisant le recul de leur emploi, souvent du fait de leur proximité avec un pouvoir centralisateur. La plupart des linguistes français et japonais ont ainsi longtemps nié la spécificité des langues occitanes et ryukyüïennes, les réduisant à des dialectes subordonnés aux langues régionales, prises de position qui même à l'époque auraient pu être démontées par des travaux plus rigoureux (voir le paragraphe 1.3.1). Celles-ci peuvent s'expliquer par l'adhésion de ces linguistes aux idéologies jacobines promues par les gouvernements en leur temps. Ces partis pris sont souvent la conséquence des politiques des États qui, de manière plus directe, tentent d'influencer ces usages par une politique de planification linguistique.

Il me semble important de définir la notion de « planification linguistique », dans la mesure où les occurrences de conversion linguistique sont souvent (bien que non systématiquement) causées ou accentuées par une politique de planification linguistique. Le terme de « planification linguistique », appelé *language planning* par les linguistes anglophones, a été utilisé pour la première fois par Haugen, qui l'applique à la situation linguistique de la Norvège, partagée entre deux langues standards (Haugen 1966). Il l'utilise pour évoquer des politiques de résolutions de problématiques internes à une langue, telles que la mise en place d'un système graphique, sa standardisation ou sa modernisation.

Une définition plus précise a été donnée par Donna Christian (Christian 1988:197) : « *Language planning is an explicit and systematic effort to resolve language problems and achieve related goals through institutionally organized intervention in the use and usage of languages.* »

Notons que si le processus de planification linguistique est par essence institutionnel, l'organisme à son origine n'est pas forcément une instance gouvernementale, mais peut être

une structure cherchant à influencer cette dernière. Carroll distingue ainsi trois types de planificateurs linguistiques : les agences gouvernementales, les académies portées sur des thématiques littéraires et culturelles, et les organisations, groupes d'intérêts, et individus ayant la possibilité d'influencer la politique linguistique (Carroll 2013:24). Ainsi, le gouvernement irlandais, qui soutient lui-même la politique de revitalisation linguistique irlandaise en encourageant l'usage dans l'administration et en rendant son étude obligatoire dans l'enseignement, appartient à la première catégorie. L'*Institut d'Estudis Occitans*, qui soutient la norme orthographique occitane classique, appartient à la seconde catégorie. Vastin Lespy, qui a proposé une norme orthographique pour écrire le gascon, appartient à la troisième catégorie. L'influence de ces deux derniers organismes sont cependant presque toujours bien moindre que celle que peut posséder l'État lui-même, et ce d'autant plus que les associations dépendent souvent des subventions d'un État ou d'une collectivité territoriale.

La suprématie de l'État en matière de planification linguistique n'a pas toujours été. Elle s'est d'abord construite du fait de l'émergence d'États unifiant l'ensemble des régions sous la même bannière au XIII^e siècle en France et au XIV^e siècle dans les Ryūkyū. L'exemple le représentatif et le plus connu de cette volonté de promouvoir la langue royale est, en France, l'Édit de Villers-Cotterêts. Les rois des Ryūkyū n'ont quant à eux jamais imposé l'usage de leur langue, le dialecte Okinawaïen de Shuri, mais celui-ci s'est tout de même imposé comme *linga franca* dans l'archipel (Heinrich 2005). A la cour, le mandarin était beaucoup utilisé à l'écrit, et plus généralement utilisé pour les contacts avec l'Empire Chinois, dont le royaume était tributaire depuis la première visite d'une mission officielle Ming sur l'île d'Okinawa en 1372. Le japonais était également connu des élites, dans une moindre mesure, mais cette pratique était non seulement marginale, et le « japonais » que les japonais de l'archipel connaissaient étaient le dialecte de Satsuma, très différent du japonais parlé à Tokyo. Ainsi, lorsque l'État de Meiji colonise l'archipel, le japonais de Tokyo parlé par les officiels gouvernementaux est complètement inconnu (Anderson 2009, 2014b). Cette situation se distingue significativement du français en Occitanie à l'époque de la Révolution, où le nombre de bilingues était suffisamment important pour rendre la communication possible au moins parmi la minorité éduquée et dans les villes).

L'émergence des États-Nations au XIX^e siècle a contribué à augmenter l'influence et la marge de manœuvre des institutions étatiques. Le pouvoir nécessaire pour influencer de

manière significative les habitudes linguistiques non seulement écrites, mais également orales, de la plupart des catégories de la population était devenu accessible aux gouvernements. D'autre part, puisque ces États-nations visent à créer une identité nationale, les politiques linguistiques deviennent nécessaires pour atténuer les différences entre les individus appartenant à une même nation, cimentant ses fondements. Les politiques de planification linguistique qu'ils mettent en place sont donc ce que Cobarrubias définit comme des politiques d'assimilation linguistique (Cobarrubias and Fishman 1983:63–66).

Les politiques linguistiques française et japonaise ne peuvent se limiter à son versant négatif (nier l'existence des langues minorées en tant que langue, et refuser de les inclure lorsqu'elles sont prises en compte). En France, l'État français a également activement promu l'usage du français. Même s'il ne s'agit pas des seuls moyens par lesquels l'État a effectué cette promotion, l'éducation a joué un rôle crucial dans cette promotion. Les « patois » étaient strictement interdits en classe, même si certains pédagogues conseillaient son usage à but comparatif par le professeur dans les zones et époques où le français était peu maîtrisé par les enfants (Boutan 2018; Martel 2007b). L'utilisation d'une tablette ou autre objet symbolique (sabot, fer à cheval) marquant le dernier élève ayant utilisé du patois marque un tournant dans la politique linguistique française et japonaise : il ne s'agit plus seulement pour l'école d'imposer le français et d'ignorer les « patois », mais d'ancrer l'usage de ces derniers comme honteux et dignes de moqueries. Le terme de *vergognha* (honte), est souvent utilisé par les militants pour faire référence à cette infériorité intériorisée de la langue occitane qui conduisit notamment à la fin de la transmission intergénérationnelle. Si cette notion de *vergognha* ne fait pas l'unanimité au sein de la communauté scientifique (Milhé 2010), il est indéniable qu'il s'agissait du but de ce genre de dispositif. Celui-ci ne fut pas systématique, mais fut encouragé par certains inspecteurs, bien qu'un certain nombre d'instituteurs et inspecteurs désapprouvèrent de telles méthodes et se gardèrent de les employer (Martel 2007c).

Les autorités japonaises eurent à composer avec une situation différente : bien que le clan Satsuma ait possédé le pouvoir politique effectif depuis son invasion de l'archipel en 1609, le royaume des Ryūkyū conserve le contrôle nominal de l'archipel. La présence japonaise y est quasiment inexistante, notamment car les japonais dissimulent leur prise de pouvoir sur l'archipel à l'Empire Chinois, qui conserve ses relations avec l'archipel, et l'influence culturelle japonaise est de ce fait quasi nulle (Kerr 2000; Shimabukuro 2015). La colonisation proprement dite est plus tardive et assez récente : le royaume des Ryūkyū n'a été colonisé par

le Japon qu'à partir de l'ère Meiji, en 1872, et est devenu la préfecture d'Okinawa en 1879. Alors, si quelques habitants des Ryūkyū maîtrisaient la variété japonaise parlée dans le domaine de Satsuma (aujourd'hui Préfecture de Kagoshima, Kyūshū), le japonais standard parlé à Tokyo était lui totalement inconnu (Anderson 2014b). Le ministère de l'éducation établit donc des centres éducatifs où des natifs des Ryūkyū apprenaient la langue japonaise afin de devenir instituteur, conçut des manuels d'apprentissages bilingues (l'utilisation de manuels unilingues japonais tels que ceux utilisés dans le reste du pays était alors inenvisageable) et l'enseignement en japonais devint obligatoire dès 1880. L'objectif de cette politique était dans les premières années avant tout pratique : il s'agissait de permettre la communication entre les habitants des Ryūkyū et les japonais venus des îles principales, politique pragmatique qui s'inscrivait dans le cadre d'une tolérance envers les coutumes anciennes (Heinrich 2004). L'objectif devint assimilationniste à partir des années 1890 : il s'agissait de transformer les habitants de l'archipel en citoyens japonais : l'utilisation des langues locales fut combattue, d'abord à l'école (où le système de la tablette donnée au dernier élève s'étant exprimé dans sa langue native fut appliqué de manière systématique, et les résistances de la part d'élèves existèrent mais furent rares (Clarke 2015), puis dans l'espace public et enfin dans le foyer, par le biais du *Hyojungo rekō undō* (mouvement pour la diffusion de la langue standard) (Heinrich 2015). L'objectif du gouvernement japonais ne se limite alors plus seulement à l'enseignement et à la promotion du japonais, mais également à l'élimination de l'influence des langues locales sur le japonais parlé par les habitants des Ryūkyū. L'agressivité croissante de la politique assimilationniste du Japon était la conséquence directe de la montée du nationalisme, le japonais étant perçu comme l'un des symboles de l'unité nationale. Ce virage politique, perceptible dès la fin du XIXe, lorsque Taiwan, puis la Corée furent colonisées, a atteint son paroxysme entre les années 30 et la bataille d'Okinawa de 1945. Cette politique s'avéra efficace puisque l'usage des manuels éducatifs bilingues cessa en 1905 et qu'au début des années 30, l'ensemble des habitants de l'archipel possédait une maîtrise au moins partielle du japonais (Anderson 2014b).

La dureté de la politique linguistique finit par être critiquée par certains intellectuels à Okinawa ou au Japon même : le début des années 40 est le théâtre d'une controverse lancée par certains intellectuels japonais, dont un natif d'Okinawa, qui considéraient que si la connaissance du japonais était importante, les langues locales devaient malgré être préservées, s'opposant aux défenseurs de l'assimilation linguistique. Les premiers ne parvinrent finalement pas à infléchir la politique du gouvernement (Heinrich 2013). Cette

politique ne fut pas spécifique aux Ryūkyū : elle fut employée à Hokkaido, puis dans les autres colonies japonaises. Une politique d'assimilation linguistique fut également menée dans les autres provinces japonaises, dans le but de limiter l'usage des dialectes, bien que le contexte ne fut pas colonial et la politique d'assimilation moins agressive (Carroll 2013). L'illustration de cette différence de traitement est le cas des îles Amami, située au nord des Ryūkyū, qui ont été rattachées au domaine de Satsuma en 1609 : ces îles n'ont pas connu la politique assimilationniste que le Japon a appliquée dans le reste des Ryūkyū. La conversion linguistique y a été plus tardive, et les causes culturelles, telles que la diffusion des médias ou le tourisme, y ont contribué de manière proportionnellement plus importante que sur le reste de l'archipel (Heinrich 2004).

Bien qu'après la guerre le gouvernement d'occupation américaine tenta brièvement d'encourager l'usage des langues des Ryūkyū, afin de contrer l'influence culturelle japonaise, mais ce projet fut vite abandonné du fait du manque de matériel adapté. La dureté de l'occupation américaine (y compris par rapport à l'occupation japonaise qui la précéda), marquée par la violation systématique des droits humains et l'exploitation économique et écologique (Hara and Heinrich 2015) contribua au contraire à faire naître un sentiment pro-japonais parmi les habitants de la préfecture d'Okinawa, jusqu'à la rétrocession au Japon de 1962. Si un mouvement favorable à l'indépendance des Ryūkyū s'est également développé à cette époque, son influence est devenue marginal à partir des années 50, et l'est resté depuis (Smits 1999). Le mouvement pro-japonais, dans lequel les professeurs jouaient un rôle majeur, a fortement contribué à augmenter le prestige du japonais et l'attachement des habitants de la préfecture à cette langue. La progression du japonais après 1945 est donc à la fois le résultat non pas d'une politique japonaise délibérée, mais la conséquence de l'occupation américaine et l'influence des politiques passées, toujours influente du fait de l'inertie des institutions : comme en France, ce n'est depuis la fin de cette période pas la répression explicite des langues locales, mais l'absence de politique en leur faveur qui contribue à leur effacement face aux langues nationales (Heinrich 2015).

La conversion linguistique de l'archipel Ryūkyū est plus récente que celle qui a eu lieu en Occitanie, mais a été plus brutale : la connaissance d'une partie du lexique et de certains registres sera perdue au début des années 2030, et les langues des Ryūkyū cesseront d'être utilisées même dans des situations de code-switching au début des années 2050 (Anderson 2014b). L'avenir de l'occitan n'est cependant guère plus radieux : les derniers locuteurs natifs, nés entre les années 30 et 50, sont amenés à disparaître dans les prochaines décennies.

C'est face à cette éventualité que des mouvements de revitalisation linguistique tentent de préserver les emplois de ces langues minorées, et à restaurer leur prestige.

1.2.2 : Renverser la vague : les mouvements de revitalisation linguistique

Alors qu'au XIXe siècle l'industrialisation, la colonisation et la montée en puissance du modèle de l'Etat-Nation contribuait à faire naître un nombre croissant de situations de conversions linguistiques ont commencé à naître des mouvements de revitalisation linguistique. Ces derniers ont pour objectif de sauvegarder des langues minorées en assurant la transmission intergénérationnelle, en cherchant à instaurer ou restaurer son emploi dans des usages prestigieux ou influents (arts, politique, enseignement), d'où elle a disparu ou n'a jamais été utilisée. Il s'agit donc de mouvements conscients, organisés pour répondre aux changements sociétaux qui entraînent la conversion linguistique. La *Society for the Preservation of the Irish Language* fondée en 1877 en Irlande (Tierney 1980) ou le Félibrige sont des exemples de tels mouvements.

Si des dialectologues se sont attaché à décrire les langues minoritaires depuis le XIXe siècle, avec les atlas linguistiques nationaux, puis régionaux, cette approche a longtemps été majoritairement descriptive, certains linguistes se soient prononcés en faveur de la préservation de ces langues (tel Jules Ronjat, qui avait rejoint le Félibrige ou, plus tard, Pierre Bec et Robert Lafont qui possédèrent des postes clés au sein de l'IEO). La conversion linguistique ne sera cependant étudiée en tant que phénomène linguistique à part entière avant les années 60, et les mouvements de revitalisation linguistique avant les années 90, par Joshua Fishman (Fishman 1991).

La position des chercheurs sur ce sujet a néanmoins beaucoup évolué, et le consensus tend aujourd'hui, pour les linguistes, de participer aux efforts de revitalisation linguistique (Grenoble and Whaley 2006; Mackenzie and Davis 2018). Grenoble et Whaley donnent trois raisons à ce positionnement : premièrement, toute langue peut être considérée comme faisant partie du patrimoine immatériel de l'humanité, dans la mesure où elle est souvent propre à une culture, ses rites, ses mythes et ses habitus. Secondement, la diversité linguistique est l'un des piliers de la diversité culturelle, qui devrait (selon les auteurs) être préservée. C'est entre autre au nom de cette diversité que des chercheurs comme Heinrich ou Hammine utilisent leur position de chercheur pour défendre les langues des Ryūkyū, et Lafitte le gascon, langues des territoires dont les deux derniers sont par ailleurs originaires (Hammine 2019; Heinrich

2014; Lafitte 1996, 2005). Troisièmement, la protection des langues minoritaire est liée à la protection des droits des minorités, et défendre le premier est l'un des moyens de défendre le second (Grenoble and Whaley 2006). Il semblerait également qu'une politique linguistique favorisant les langues et cultures « indigènes » aurait des effets positifs sur la psychologie et le bien-être des individus des régions concernées (Taff et al. 2018). Un tel effet serait peut-être limité (sans être inexistant) en Occitanie, territoire en partie excentré économiquement, culturellement, et surtout politiquement, mais pas colonisé. Il ne devrait en revanche pas être ignoré dans les Ryūkyū, où les habitants ont subi la colonisation japonaise, puis la bataille d'Okinawa, puis la colonisation américaine. Aujourd'hui encore l'armée américaine occupe 18% de la superficie de l'île d'Okinawa, et la préfecture est la plus pauvre de l'ensemble du pays, celle où le chômage est le plus élevé (Martin 2014).

Dans ce cadre, le but de chercheurs tels que Fishman est donc de mettre au point, ou a minima de définir les solutions permettant le plus efficacement possible la revitalisation linguistique. Un tel investissement peut être retrouvé dans les enquêtes sociolinguistiques en général, dans la lignée du positionnement de Labov. Des modèles tels que *l'advocacy position* de Cameron (Cameron 1992:15) ou celui de *l'empowering research* de Czaykowska-Higgins (Czaykowska-Higgins 2009) impliquent de soutenir, en s'appuyant sur son autorité en tant que chercheur, les revendications politiques et culturelles, de nature linguistique ou non.

Un positionnement aussi engagé ne fait cependant pas l'unanimité au sein de la communauté scientifique (Carter 2016). Costa, qui a étudié les mouvements de revitalisation linguistique d'Écosse et de Provence, se montre notamment réservé quant au fait de se fier directement aux activistes ou personnes directement concernées : cela pourrait conduire non pas à prêter attention et à analyser le récit donné par les personnes défendant (ou au contraire condamnant) les initiatives de revitalisation linguistique, mais uniquement à les transmettre. « *Context, in studies of language revitalisation, is more often than not thought to include some elements of history and geography. Both are problematic in that such contextualisation often merely reproduce the narratives offered by language revitalisation movements, thereby contributing to reproducing the narrative itself rather than to its analysis* » (Costa 2010:57).

Prendre en compte ce biais est d'autant plus important que l'idéologie militante ne reflète pas forcément celle de l'ensemble des habitants, et moins encore qu'ils accordent autant d'importance à la question linguistique. Des enquêtes telles que celle menée par Moreux au

Béarn illustre ce décalage (Moreux 2004). Ceci me semble encore plus essentiel lorsque la culture du chercheur diffère de celle de la communauté étudiée, notamment au sein de régions qui sont ou ont été colonisées.

Mener à son terme une entreprise de revitalisation linguistique, c'est-à-dire rendre à une langue sa place passée, ou même assurer sa survie est extrêmement difficile dans la mesure où les langues en danger sont presque toujours parlées par des communautés marginalisées, ce qui est justement la raison de leur effacement. Le catalan et l'hébreu, deux des quelques langues pour lesquelles la revitalisation linguistique n'a pas échoué, sont justement des exceptions à cette règle. La première étant utilisée par la bourgeoisie catalane, la seconde étant la langue du culte juif au sein d'une communauté Israélienne ne possédant pas d'autre langue commune (Fishman 1991).

Elle est encore plus complexe lorsque la conversion linguistique est suffisamment avancée pour que les individus ne s'identifient plus à la langue que parlait traditionnellement leur communauté, mais à la langue dominante qu'ils ont adoptée. C'est pour cela qu'en Irlande, où l'anglais est devenu à partir du XVIIe siècle la langue des élites puis la langue de communication de la population vivant dans les villes et dans l'est de l'île, plus peuplés, la politique de revitalisation linguistique voit son succès limité : si elle a permis à ce qu'un tiers de la population maîtrise le gaélique, n'a pas conduit à ce que l'anglais soit remplacé comme langue d'usage quotidien, et le nombre de locuteurs natifs continue de diminuer (McDermott 2011). Ainsi, même lorsqu'il existe une identité culturelle commune forte qui s'articule autour d'une langue ou d'une variété en voie d'extinction, comme c'est le cas en Irlande, renverser une conversion linguistique demande de très importants efforts lorsque non seulement cette langue n'est plus la langue maternelle d'une écrasante majorité des individus, mais également que la langue qui l'a remplacée est maîtrisée par tous. Dans cette situation, apprendre la langue ou variété minoritaire demande un effort d'autant plus important que celle-ci n'est que peu ou pas présente dans la vie quotidienne des individus, alors que le bénéfice pratique obtenu est minime, puisque la communication est déjà entièrement assurée par une autre langue. Faire une place à la langue minorée, qui ne peut être qu'en surplus, demande donc l'implication sinon du peuple, du moins d'un nombre suffisant de militants.

C'est dans cette optique que Bernissan explique l'échec relatif des efforts des Renaissantiste du Félibrige et, dans une certaine mesure, des occitanistes : ces associations ont, soit par idéologie soit par manque de moyens économiques ou politiques, privilégié les arts et l'écriture, certes « nobles » et prestigieux, avec pour objectif de rendre à l'occitan ses lettres

de noblesse, sans que les locuteurs natifs (encore très nombreux lorsque le Félibrige a été créé, ou même à lorsque l’IEO a été fondée) ne soient massivement impliqués, ni que les dialectes occitans ne soient vraiment soutenus au niveau institutionnel (Bernissan 2013).

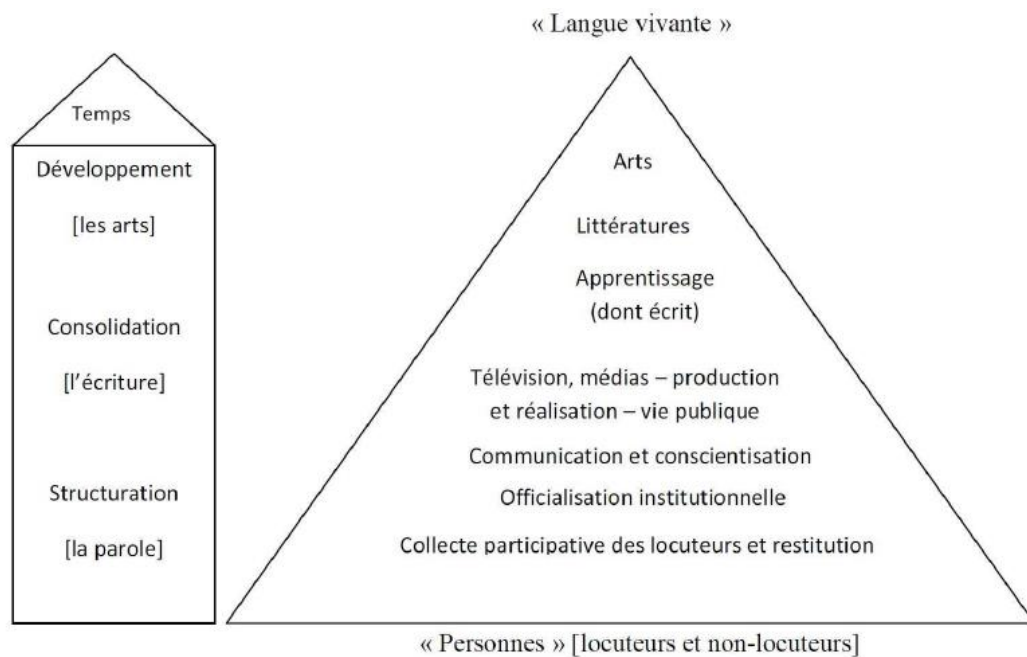


Fig. 8 : Strates de la revitalisation linguistique occitane (Bernissan 2013)

A partir de ces mouvements se sont développés deux types de revitalisation linguistique :

- les mouvements de conservation, qui représentent la plupart des mouvements de revitalisation créés jusqu’au milieu du XXe siècle, où les locuteurs natifs étaient encore nombreux et la transmission intergénérationnelle encore présente en des chiffres significatifs. Ceux-ci sont centrés sur la préservation des traditions, tant orales qu’écrites, et sur la consolidation de la transmission intergénérationnelle.

- Les mouvements de “recréation”, eux, ont été créés dans un contexte où la transmission intergénérationnelle est complètement rompue ou presque, et la disparition de la langue possible à brève échéance. Ces mouvements, qui se situent plutôt dans les villes, sont souvent centrés autour de l’apprentissage de la langue à des personnes n’en étant pas locuteurs natifs, et cherchent à normaliser la langue et à en réduire la diversité, en créant un standard ou des standards régionaux, afin de faciliter son enseignement et sa transmission.

Cette distinction est en grande partie similaire à celle que dresse Klinkenberg (Klinkenberg 2016) : les premiers ont une politique patrimoniale, visant à protéger la diversité et les identités existantes, les second une politique modernisatrice, visant à standardiser, unifier et moderniser la langue concernée.

Le Béarn concentre un certain nombre de structures dédiées à la promotion de la langue

locale, qu'elle y soit appelée « occitan » ou « gascon béarnais ». Leurs objectifs, mais aussi et surtout leur rapport à la langue qu'ils défendent et à la variation linguistique divergent, et sont parfois opposés, comme l'illustre la distinction faite par Lafont, puis par Sauzet, entre « occitan hérité » et « occitan assumé » (Lafont 1984; Sauzet 2002). De ce fait, les mouvements portant ces deux tendances ne collaborent pas, et possèdent souvent piètres opinions les uns des autres, nourries par les disputes passées. Les exemples recensés dans la thèse de Lafitte (Lafitte 2005) et les propres témoignages que j'ai pu entendre lors de mon enquête illustrent ce désamour.

Les mouvements de revitalisation linguistique présents au sein des Ryūkyū adoptent une approche essentiellement patrimoniale. Les raisons en sont multiples. Premièrement, la spécificité culturelle propre à l'archipel est encore très forte, notamment du fait des deux vagues de *revival* culturel, et la plupart des activités qui promeuvent les langues des Ryūkyū sont liées à des événements culturels, tels que les festivals, ou les concours d'éloquence, qui sont avant tout des rassemblements. De telles actions, essentiellement mises en place et soutenues par les communautés locales ont permis de redonner aux langues des Ryūkyū un certain prestige, et permet de conserver une connaissance des langues locales, bien qu'elle soit de nature essentiellement ritualisée (Clarke 2015).

Les autorités, et notamment le Conseil chargé de l'éducation de la préfecture d'Okinawa, sont également très rétives à tout enseignement des langues locales au sein des écoles, et ce dernier est limité au cadre d'activité extra-scolaire, et la formation des enseignants comme les ressources pédagogiques sont insuffisantes pour assurer un enseignement dans des conditions idéales (Anderson 2014c). Ce manque d'action à grande échelle n'a pas donné aux associations qui en défendent l'usage la nécessité de s'accorder sur une orthographe conventionnelle, voir sur la mise en place de langues normalisées et standardisées, standardisation qui est vue par certains activistes comme la mise de côté de la plupart des dialectes de l'archipel (Ogawa 2015). Néanmoins, depuis le milieu des années 2000, les autorités locales (des villes et préfectures) ont commencé à organiser des événements en faveur des langues locales tels que le *shimakutuba no hi* (journée des langues insulaires), organisé par la préfecture d'Okinawa chaque année ou la distribution d'un calendrier écrit en plusieurs dialectes à ses administrés (Ishihara 2016), mais pour le moment aucune politique d'enseignement des langues locales à grande échelle, pour les enfants ou pour les adultes, n'a été menée. Cependant, la naissance d'un comité dédié à la préservation des langues locales au sein de la Préfecture en 2008, l'établissement du *Ryukyuan heritage Language society* en

2011, mais aussi l'utilisation des langues locales dans un cadre touristique (Anderson 2014c; Hara and Heinrich 2015) laissent penser que des actions de grande envergure pourraient être menées à moyen terme. La politique jacobine du gouvernement central japonais, les dissensions, et le manque de conscience de la situation critique des langues locales par les autorités et une partie de la population elle-même s'avérera peut-être un frein à la mise en place de telles politiques, ou à leur efficacité (Heinrich 2005).

Ces deux approches possèdent chacune leurs limites propres : l'approche patrimoniale, tournée vers le passé, bien pour les locuteurs natifs d'occitan hérité, mais ceux-ci vont finir par disparaître. L'approche modernisatrice, si elle peut être efficace pour implanter la langue minorée dans de nouveaux usages, nécessite un fort soutien institutionnel, quand elle n'est pas mise en place par l'Etat lui-même, ce dont manque les langues des Ryūkyū comme l'occitan. Dans le Béarn, les élus sont plus favorables aux variétés locales sont plus nombreux que dans le reste de la Gascogne. Si Milhé considère la posture de François Bayrou, député et ancien ministre ou de André Labarrère, ancien maire de Pau, comme essentiellement populiste et destiné à établir une connivence plutôt qu'à une modification véritable du statu quo (Milhé 2006, 2010), il reste indéniable que Bayrou a tenté de promouvoir un meilleur statut pour les langues régionales sur le plan national (Martel 2007c) et que Labarrère a favorisé les manifestations culturelles béarnaises comme l'établissement et le développement d'une des principales Calandreta de l'espace occitan. Enfin, établir ou rétablir les langues locales dans des usages nouveaux peut être considéré comme inutile dans une société où l'ensemble de la population possède une bonne maîtrise de la langue nationale : il est nécessaire que ce bilinguisme « en surplus » ne soit pas considéré comme inutile ou artificiel pour qu'il soit accepté par la population comme un horizon désirable. C'est en creux la question de la place de la langue minorée dans la société à laquelle les mouvements de revitalisation linguistique doivent répondre.

Nous étudierons dans notre chapitre III les moyens par lesquels les Calandreta du Béarn tentent d'aller au-delà de ces limites, et de concilier les deux visions.

1.3 Enjeux des représentations de la variété linguistique au sein des mouvements de revitalisation linguistique

1.3.1 : Langue, dialecte, variété ? Nommer la variation linguistique

Des milliers de langues, divisées en familles linguistiques, co-existent dans le monde, divergeant sur leur fonctionnement syntaxique, le lexique employé, ou le spectre des phonèmes qui sont utilisés pour les produire. Au sein de chacune de ces langues, les variations de nature diatopique (variation géographique), diamesique (variation du média), diastratique (variation sociale) ou diaphasique (variation de style ou de registre) contribuent à différencier chaque idiolecte, chaque emploi que chaque individu en fait.

Ces variations sont l'un des traits qui permettent aux communautés de quelque nature que ce soit (ethnique, professionnelle, de classe sociale, de classe d'âge...) de se distinguer les unes des autres. La distinction n'est cependant pas le seul enjeu qui entoure la variation linguistique. Puisque nous vivons dans des sociétés hiérarchisées, la valeur de chaque variation linguistique possible varie selon le contexte. Bourdieu parle de « marché linguistique », où chaque locuteur tente, au cours d'une négociation en temps réel avec son ou ses interlocuteurs, d'employer le parler le plus adapté à la situation. Cette négociation est fortement influencée par les habitus de ces individus et les rapports de force liés au capital culturel ou économique, et aux déséquilibres qu'entraîne l'accès inégal qu'en ont les individus (Bourdieu 2001).

De même, lorsque deux langues ou dialectes co-existent au sein d'une même communauté linguistique, dans une situation de type diglossique, la plus prestigieuse d'entre elle aura tendance à être utilisée au moins lors des situations les plus formelles, et son usage pourra même s'étendre à d'autres situations si le déséquilibre est trop grand. C'est le point de départ d'une phase de conversion linguistique. Quels sont les critères qui permettent de différencier deux langues d'une même famille, ou de définir si une variété est un dialecte ou une langue, si une telle chose est véritablement possible ?

Le fait de distinguer deux langues issues de familles linguistiques différentes comme des langues distinctes n'a rien de controversé. Aucun linguiste ne prétendrait par exemple que le basque est un dialecte occitan, tant les deux langues sont différentes l'une de l'autre. La question est plus difficile pour les variétés de la même famille linguistique, c'est-à-dire possédant la même racine, par exemple les langues romanes issues du latin. Les critères qui

distinguent une langue d'une autre ne sont donc pas uniquement linguistiques. Les variations diaphasiques ou diastratiques sont d'origine sociale. Haugen considère ainsi les langues sous trois aspects "*Languages are generally defined (a) linguistically, (b) sociolinguistically in terms of comprehension (or intelligibility) and (c) politically, in terms of attitude, identity and power*" (Haugen 1966).

Dans ce cadre, qu'est-ce qu'un dialecte ? Boberg considère un dialecte comme la variété d'une langue, distincte des autres par un ensemble de traits d'ordre géographique ou d'ordre social (on parlera alors de « sociolecte ») (Boberg, Nerbonne, and Watt 2018). Puisque Boberg semble considérer un dialecte comme la variété d'une langue, ne devrait-on pas considérer une langue comme une somme de variétés ? Pourtant, les variétés linguistiques habituellement appelées « langues » sont, au sein d'une somme de variétés de même famille linguistique, la variété standard, qui a été normalisée par des organismes (gouvernementaux ou non) et sont utilisées dans les cercles de pouvoir, dans les médias, dans l'administration... « Un dialecte avec une armée et une flotte » (Bourgeois and Wallot 2005). C'est sous ce prisme que Lodge étudie l'histoire de la langue française (Lodge 1993), ou que Todorov et Ducrot déclarent que « *parler de la langue française, de la langue allemande, c'est opérer une abstraction et une généralisation considérables.* » (Todorov and Ducrot 1972:79–83). Les dialectes sont considérés comme tels *par rapport* à cette langue standard érigée en norme, représentant les variétés d'une langue, se distinguant par leurs traits qui diffèrent de cette norme.

Spolsky reconnaît, dans sa typologie des langues, le caractère subjectif de la distinction entre une langue vernaculaire, liée selon lui à la perception de la relation de la variété par rapport aux autres, qu'elles leur soient vues comme indépendantes ou subordonnées (« spoken varieties **believed** by their speakers to be independant ») et un dialecte (« usually spoken varieties **taken to be** a regional or social modifications of a standard language or vernacular ») (Spolsky 2011).

D'autres chercheurs, comme Heinrich, considèrent que la différence de vocabulaire entre deux variétés est un critère linguistique pertinent pour différencier une langue et dialecte, et c'est le raisonnement de ce dernier pour différencier les langues des Ryūkyū du japonais et ces cinq langues les unes des autres (Heinrich 2013). Si définir une limite objective entre langue et dialecte est tentant, cela me semble délicat au vu de l'importance du discours

métalinguistique. En effet, un parler, aussi distinct soit-il des autres parlers de sa famille linguistique, peut se voir confiné au statut de dialecte, comme c'est le cas dans le monde arabe, et inversement, des parlers proches linguistiquement peuvent se distinguer comme des langues à part pour des raisons politiques, comme ce fut le cas en Scandinavie (Robert 2004) ou dans l'Ex-Yougoslavie. Les relations entre différents groupes de locuteurs, et leur sentiment d'appartenance à une langue ou une communauté semble donc jouer un rôle non négligeable, en s'ajoutant, voire en étant contradictoire avec le critère de différenciation linguistique défini par les isoglosses, et Field, considérant la différence entre les deux termes politiques, a montré dans le cas du gascon l'insuffisance de ce critère (Field 2009).

Il est cependant nécessaire, pour le comprendre, de placer le positionnement d'Heinrich dans son contexte, qui est celui de l'invisibilisation des langues des Ryūkyū en tant que langue. Les autorités japonaises ont utilisé de manière répétée le terme *hōgen* (dialecte) pour désigner les langues des Ryūkyū, impliquant une subordination par rapport au Japonais. En parallèle, le japonais fut d'abord appelé *futsūgo* (langue usuelle) par les habitants de l'archipel et les institutions japonaises qui y officiaient, terme ne possédant pas de connotation particulière. Il fut remplacé à partir de 1935 par un autre terme, *hyōjungo* (langue standard) terme à la dimension plus normative, dont l'usage sous-tend la réprobation des performances linguistiques s'éloignant de ce standard (Clarke 2015).

Ces choix ne furent pas uniquement mis en avant par le pouvoir politique, mais également par la plupart des linguistes japonais, qui adhéraient à l'idéologie de l'unité culturelle de l'archipel japonais (Ryūkyū incluses) (Heinrich 2013). Loin d'avoir disparue, cette idéologie est toujours présente après-guerre, au point que le gouvernement pouvait dire dans les années 80 qu'il n'existait pas de minorité au Japon (Majewicz 2011). Elle est également illustrée par le développement des *nihonjinron*, un type de publication promouvant l'exceptionnalité japonaise, populaire dans les cercles académiques comme populaires depuis les années 70. Ce genre reste répandu parmi le grand public aujourd'hui bien qu'elle est été remise en cause dans les milieux académiques au cours des années 90 (Majewicz 2011; Trinb 1997). Ce choix terminologique, qui illustre une volonté de rupture avec le passé, est à mettre en parallèle avec l'adoption du terme « okinawa » pour remplacer celui de Ryūkyū, terme aujourd'hui encore préféré par la plupart des associations et partis politiques (Eisemann 1971).

Aujourd'hui encore ces langues sont désignées comme dialectes dans l'usage commun, au sein du Japon métropolitain mais également des îles Ryūkyū elles-mêmes. Un festival nommé

hōgen ohanashi pafomansu taikai (festival des parlers dialectaux) organisé chaque année sur l'île de Miyako (Ishihara 2016). Il existe cependant une prise de conscience au sein des mouvements de revitalisation eux-mêmes (Heinrich, Bairon, and Brenzinger 2009). Un exemple de cette prise de conscience est l'évolution de l'appellation de l'organisation de revitalisation linguistique *okinawa hōgen fukyū kyōgikai* (société pour la revitalisation des dialectes d'Okinawa) est devenue *uchinaaguchi fukyū kyōgikai* (société pour la revitalisation de la langue d'Okinawa) (Hara and Heinrich 2015).

L'invisibilisation des langues dominées en France, qu'il s'agisse de l'Occitan ou des autres langues régionales était déjà présente à l'époque moderne, comme l'illustre l'absence de mention que l'ordonnance de Villers-Cotterêts fait des langues que le français remplace dans les écrits administratifs (Martel 2009). Elle devient plus saillante encore au XIXe siècle, lorsque Gaston Paris et les linguistes de l'école de Paris défendent la théorie d'une continuité linguistique en France et donc que la Gallo-romania ne serait faite que d'une seule langue. Ils ne reconnaissent donc ni l'occitan ni les autres langues régionales comme telles, les réduisant au rang de patois et n'employant même le terme « dialecte » que pour se référer au passé, et plus exactement à la période médiévale (Branca-Rosoff 1990). L'école de Paris défend également l'existence à l'époque médiévale d'un « francien » qui serait l'ancêtre de la langue française actuelle, hypothèse aujourd'hui complètement décrédibilisée (Bergounioux 1989). Les langues régionales commencent à être reconnues en tant que telles à partir du XXe siècle, mais la reconnaissance légale, lorsqu'elle apparaît, reste partielle.

La loi Deixonne de 1951 ne reconnaît ainsi que quatre langues régionales, qu'elle nomme d'ailleurs « dialectes locaux » dans sa première version, formulation corrigée dans les édits postérieurs : l'occitan, le breton, le basque et le catalan. D'autres, telles que le corse ou l'alsacien, ignorées dans un premier temps car considérées comme des « patois » respectivement de l'italien et de l'allemand, sont ajoutées ensuite mais certaines, telles que le francoprovençal ou le flamand, ne sont toujours pas reconnues aujourd'hui comme langues sur le plan officiel (Escudé 2018; Rouquier and Russo 2019).

La distinction de la langue occitane par rapport au français fait consensus depuis plus d'un siècle, mais la question de la dénomination de cette (ou de ces) langue fait toujours débat. Au Béarn, et en Gascogne en général, les associations et chercheurs qui considèrent le gascon comme une langue à part (il en va de même en Provence, pour le provençal) n'emploient le terme « occitan » que pour définir les variétés extérieures, et notamment le languedocien

(Blanchet 2002; Lafitte 2005). Les sondages présentés dans le paragraphe 1.1.2 montrent la diversité des appellations des variétés locales en Gascogne : les termes « gascon », « béarnais », ou « occitan » côtoient le terme « patois » qui, s'il a définitivement disparu des ouvrages académiques, reste utilisé par une partie des locuteurs les plus âgés. Cependant, l'appellation « occitan », qui dénote l'idée d'une langue unifiée a, selon Field, progressé ces dernières décennies (Field 2009). La dimension identitaire du choix du terme employé se reflète dans le choix de la graphie, sur lequel je reviendrai au second chapitre. C'est dans ce cadre que des associations comme l'école Gaston Fébus ont abandonné la graphie fébusienne pour adopter la graphie classique. Cette question partage d'autant plus que, contrairement à d'autres langues comme le basque, où aux langues des Ryūkyū séparées les unes des autres par la mer, l'occitan se situe dans un continuum, langue romane entourée d'autres langues romanes, n'ayant jamais été porté, en France, par un État, une religion ni un mouvement indépendantiste de grande ampleur (Sauzet 2012).

Les évolutions et dissensions sur le nom et le statut donné aux variétés, à la fois sur le plan national et parmi les locuteurs et défenseurs de l'occitan illustre l'importance cruciale de la manière dont cette somme de parlers qu'est l'« occitan » est considérée et envisagée. C'est un des angles d'étude qu'adopte Costa (Costa 2016). Il s'appuie sur les travaux de Bourdieu, et notamment sur la notion de lutte autour des classifications (Bourdieu 2001:220–28). Il considère que l'utilisation des termes de langue ou de dialecte n'est donc pas entièrement liée à des considérations strictement linguistiques et sociales, mais est plutôt consécutive aux luttes de pouvoir menées par des groupes de taille, d'influence et de statut divers, qui chacun tentent de mettre en avant leur mythe propre. Par « mythe », il est ici entendu un prisme par lequel la situation (dans ce cas, sociolinguistique), est observée.

Costa prend pour exemple la situation linguistique provençale, région où il vit et a enseigné. En Provence, le mythe selon lequel la langue traditionnellement parlée est une langue autonome, le provençal, s'oppose à la fois au mythe occitaniste, où le provençal est un dialecte local de l'occitan, mais aussi au mythe jacobin de la république française, qui considère que la seule langue de Provence est, comme partout ailleurs en France, le français, et que les autres formes de parler ne sont pas légitimes. Cette situation est très similaire à celle de la Gascogne et plus particulièrement du Béarn, terrain de l'enquête présentée au troisième chapitre.

Prendre pleinement en compte les enjeux identitaires propres aux langues nécessite de

s'interroger sur la manière dont sont nommées et perçues les langues et variétés, mais également sur la manière dont sont nommés et perçus les différents profils de locuteurs de ces langues et variétés.

1.3.2 Purisme linguistique en Occitanie et dans les Ryūkyū : prestige et authenticité

Je considère ici le « purisme linguistique » comme la volonté de sauvegarder la forme particulière d'une langue, et par extension la réprobation des formes qui s'en écartent. Le purisme linguistique n'est pas propre uniquement aux langues standardisées, mais leur est indissociable, et c'est lui qui motive les politiques linguistiques les concernant. La présence d'un standard implique une norme, dont par essence toute variation est une déviation, qui est moins bien placée dans la hiérarchie symbolique et peut être considérée comme devant être « corrigée » afin de se conformer aux usages considérés comme plus prestigieux, ou plus « authentiques ».

Ce purisme linguistique tend à vouloir empêcher que des innovations linguistiques ne s'imposent dans la langue concernée. C'est notamment le cas pour l'arabe classique qui, du de son statut sacré (il s'agit de la langue dans laquelle a été écrit le Coran), a peu évolué, et est aujourd'hui très distinct des dialectes locaux du monde arabe, causant une diglossie que Ferguson a pris en exemple lorsqu'il a théorisé ce concept (Ferguson 1959).

Le nivellement linguistique français encouragé par l'Etat à partir du XIXe siècle en est une conséquence, mais ce purisme linguistique français remonte au moins au XVIIe siècle, lorsque la norme étymologisante pour écrire le français s'impose, et qu'est créé l'Académie Française qui, depuis cette époque jusqu'à aujourd'hui, recommande les « bons usages ». L'influence sociolinguistique était même déjà grandissante à l'époque médiévale, lorsqu'en pays d'oïl la variété « du Roi » de Paris gagne en prestige au dépend d'autres dialectes tels que l'anglo-normand ou le picard, comme l'illustre les témoignages d'artistes originaires de ces régions (annexe 1).

Dans les situations de conversion linguistique, cette idéologie du purisme linguistique conduit à la dévalorisation de la langue minorée, mais également des variantes régionales de la langue standard influencées par les variétés locales, et à la volonté de « corriger les mauvais usages », illustrée par la naissance du *hyojungo rekō undō* (mouvement pour la diffusion de la langue standard) (Heinrich 2015). L'objectif du gouvernement japonais ne se limite alors plus seulement à l'enseignement et à la promotion du japonais, mais également à l'élimination de

l'influence des langues locales sur le japonais parlé par les habitants des Ryūkyū.

L'utilisation en France comme au Japon de plaque pour marquer et punir les enfants utilisant même un mot de dialecte évoquée dans les paragraphes précédents est l'une des incarnations de ce purisme linguistique : l'enjeu n'est pas uniquement que les élèves, futurs citoyens, soient capables de s'exprimer en français ou en japonais, mais bien qu'ils parlent et écrivent une langue « pure », détachée de l'influence de toute autre langue. L'idée qu'il est nécessaire de « protéger » les langues officielles des influences extérieures n'a pas disparu ni en France, où des lois comme la loi Toubon rendent obligatoire l'emploi du français (éventuellement aux côtés d'autres langues) dans le commerce et la publicité (Rouquier and Russo 2019), ni au Japon, où l'emploi de plus ou plus important de *gairaigo* (emprunts) est source de controverse (Hosokawa 2015).

Le purisme linguistique ne s'exprime cependant pas uniquement au sein des langues standardisées, officielles ou non. Les attitudes des locuteurs de langues minorées sont également imprégnées de cette idéologie.

En effet, la langue remplacée étant utilisée dans un nombre de situations qui se réduit de génération en génération, les générations les plus jeunes tendent à posséder une moins grande maîtrise de la langue. Il arrive fréquemment que les locuteurs les plus âgés, plus compétents, se moquent ou dévalorisent la parole des plus jeunes (Dorian 1994). Même lorsque ce n'est pas le cas, l'auto-censure tend à approfondir le décalage de maîtrise de la langue entre les générations, donc accélère la fin de la transmission. Un tel décalage dans les pratiques peut être observé dans les sondages menés sur la question linguistique en Occitanie (Héran, Filhon, and Deprez 2002; Région Midi-Pyrénées 2010; Roux-Châteaureynaud 2007) : la transmission intergénérationnelle n'est pas inexistante, mais globalement faible et le plus souvent partielle. Les locuteurs les plus compétents sont, à l'exception des locuteurs l'ayant appris à l'école, habituellement les plus âgés. Non seulement ces locuteurs plus âgés n'ont pas forcément transmis l'occitan, mais l'emploi de la langue a pu et est encore utilisé comme un moyen délibéré d'exclure les locuteurs plus jeunes, habituellement les enfants, de certaines conversations (Labedan 2015), comportement également décrit dans certains des témoignages récoltés lors de mon enquête. Moreux a également remarqué que, dans ses propres enquêtes, les productions linguistiques des « nouveaux locuteurs » ayant appris l'occitan à l'école, dont je parlerai au paragraphe 1.3.3, sont habituellement mal reçues par les locuteurs natifs (Moreux 2004). Dans les Ryūkyū, l'auto-censure est également présente sur le plan familial, mais les concours d'éloquence et certains médias donnent aux locuteurs

un espace où toute production linguistique en langue locale, même partielle ou en partie erronée, est encouragée (Sugita 2015), tandis que la ritualisation des productions linguistiques dans un cadre religieux ou de festival peut donner un encadrement rassurant (Clarke 2015). Cette plus grande tolérance qu'en Occitanie peut s'expliquer par le fait que, la conversion linguistique ayant été plus brutale, la présence d'un substrat local dans les productions dans la langue dominante y est bien plus fréquente, et beaucoup mieux acceptée car le lien entre les langues locales et l'identité est encore fort (Heinrich 2007).

Ce type de purisme linguistique, motivé par une norme basée sur l'authenticité, se base sur les locuteurs les plus compétents et/ou dont le parler comprend le moins de traits issus d'influences extérieures. Le prestige linguistique des locuteurs y tend à n'être pas autant lié au prestige social, ou plutôt est lié à un autre type de prestige qui ne prend pas en compte les normes dominantes (Chambers and Trudgill 1998). Le prestige, ici, ne porte pas sur la nature employée, mais sur le locuteur lui-même. Pour cette raison, ce type de purisme s'accorde bien mieux de la variété linguistique, et tend même à la défendre. C'est de fait l'approche des mouvements de revitalisation linguistique possédant une approche patrimoniale, qui s'appliquent à défendre la diversité des parlars locaux. Cette forme de purisme linguistique se distingue en ce qu'elle s'applique à des variétés non normées.

Ce type de prestige dépend également souvent de la figure du locuteur natif. La notion de locuteur natif est cependant difficile à définir pour les linguistes, et certains d'entre eux contestent la pertinence même de cette notion (Davies 2003). Ce qu'est un locuteur natif peut varier selon qu'il soit ou non bilingue, que sa langue maternelle, en admettant qu'il n'y en est qu'une, soit sa langue dominante ou non. Malgré les limites de la notion, celle-ci reste employée pour parler de personnes ayant cette langue pour langue maternelle, c'est à dire qu'elle leur a été transmise de manière intergénérationnelle, par leur parents ou d'autres membres de la famille, que ce soit en dehors des cercles scientifiques ou dans les travaux ayant traits aux locuteurs natifs, que j'aborderai dans le paragraphe suivant. La mise en avant des locuteurs natifs, est un des traits idéologiques des mouvements de revitalisation linguistique à tendance patrimoniale. Une grande importance y est accordée aux locuteurs natifs, et notamment aux plus isolés, dont le parler était « pur », non influencé par la langue dominante. O'Rourke et Pujolar considèrent cette volonté de « sauver » une langue minoritaire en s'appuyant prioritairement sur certains locuteurs natifs comme une romanticisation de la figure du locuteur authentique, excluant de facto les locuteurs qui ne rentrent pas dans ce cadre (Pujolar and O'Rourke 2016).

L'idéologie du purisme linguistique est également présente dans les mouvements de revitalisation à portée modernisatrice, mais s'exprime différemment : de nombreuses structures ayant pour objectif de provoquer une revitalisation linguistique s'attellent à créer un standard linguistique permettant d'unifier les variétés locales qui n'avaient habituellement jamais été normées. Un tel phénomène peut être observé dans l'espace occitan, en Bretagne ou au Pays basque (Blanchet 2002). Ces structures, sans s'opposer explicitement à la diversité linguistique, mettent en avant une langue de communication et d'écriture unique. Ce type de purisme linguistique s'appuie donc sur une norme standard, soutenu par le prestige de la classe dominante, et met en avant la langue de locuteurs, passés ou présents, qui sont usuellement des représentants de cette classe. Si un appel à l'authenticité est fait dans ce cadre, celui-ci se base sur une forme idéalisée de la langue, qui, si elle existe, ne peut être l'exact parler employé par chaque membre de la communauté linguistique. Le mouvement du Félibrige fut, au XIXe et au début du XXe siècle, empreint de cette idéologie (Martel 1997). Cette approche est également celle des mouvements occitanistes, avec une nuance : s'il se base sur une langue et une écriture en grande partie unifiée, certaines variantes régionales sont prises en compte, ce qui pousse des linguistes comme Sumien à parler de « standardisation pluricentrique » de l'occitan (Sumien 2006, 2009). On retrouve par exemple cette approche dans l'adaptation au gascon de la graphie alibertine. Elle tend à accorder plus d'importance à la légitimité instrumentale par rapport à la légitimité identitaire telles que définies par De Robillard (De Robillard 1995). Sont ainsi mises en avant des formes plus pratiques pour la communication (entendu que la communication se fait entre interlocuteurs qui peuvent venir de chaque région d'un espace occitan unifié). Dans ce cadre, l'importance symbolique accordée aux locuteurs natifs est moindre. Les jeunes apprenant la langue le font de moins en moins par transmission familiale, et de plus en plus par éducation formelle, notamment dans le cadre des Calandreta, et n'ont plus que peu ou pas de contact avec les locuteurs natifs. Cela a pu se traduire, dans certains mouvements, par un décalage : si les locuteurs natifs sont idéalisés, ils ne sont pas forcément ceux qui possèdent le plus d'autorité en termes sociolinguistiques. Cependant, même écartés de la norme, les locuteurs natifs bénéficient du prestige que leur confère ce statut. L'enquête de Costa en Provence illustre l'importance accordée aux locuteurs natifs, bien que dans les faits la langue de ces derniers ne se transmettra pas (Costa 2014). Cette influence sur la langue qui sera parlée à l'avenir est d'autant plus forte dans les cas où la transmission intergénérationnelle est rétablie pour les nouveaux locuteurs (O'Rourke and Nandi 2019). Une enquête de Frekko à Barcelone montre

que, même dans la capitale catalane où les locuteurs natifs sont encore nombreux, la connaissance des normes de la langue a plus de valeur que le fait d'être locuteur natif dans un contexte d'apprentissage formel (Frekko 2009).

Ce rapport de force est déterminé par le contexte sociolinguistique. En Italie, où les dialectes sont encore beaucoup plus parlés qu'en France, bien qu'également en perte de vitesse (Avolio 2015), la défense des particularismes reste la norme, y compris au sein du milieu académique. La situation est similaire dans les Ryūkyū (Anderson 2014c).

Dans les cas de diglossies qui opposent deux ou plusieurs dialectes d'une même famille linguistique, comme c'est le cas pour le français et l'occitan, ou le japonais et les langues des Ryūkyū, une langue mixte peut apparaître. Les deux aires linguistiques connaissent ce phénomène, et la différence dans la manière dont sont perçues les productions mixtes (langue dominante-langue dominée) en France et au Japon est frappante, illustrant les normes différentes qui influencent les productions linguistiques.

En France, à partir de la Renaissance et jusqu'au milieu du XXe siècle, le francitan, considéré comme une langue mixte franco-occitane, a été parlée à mesure que l'usage du français s'est imposé (Boyer 1990; Kremnitz 1981). On en retrouve les traces encore aujourd'hui dans les particularités du français méridional (Sichel-Bazin 2016; Sichel-Bazin, Buthke, and Meisenburg 2012). Ce français méridional qui dénote une influence du substrat occitan, marqué par l'accent dit « du midi » est stigmatisé (Boyer 2016) et l'influence du français sur l'occitan est également connotée négativement (Lafont 1984). Les influences d'une langue sur l'autre étaient et sont toujours mal vues, et il est probable que celles-ci soient de moins en moins visibles.

Dans les Ryūkyū, où la conversion linguistique a commencé bien plus récemment, l'emploi d'une langue mixte, japonaise avec substrat de la langue locale, qui varie selon les aires linguistiques. La nature et l'étendue de l'influence de la langue ryukyūienne sur le japonais, ainsi que les contextes d'utilisation, dépendent par ailleurs grandement de la génération à laquelle appartient les locuteurs (Anderson 2015; Sugita 2014). Cette langue mixte est utilisée quotidiennement par une partie importante de la population, notamment les femmes et les jeunes adultes (Heinrich 2007). L'utilisation de ces variétés mixtes, et celle du code-switching en général, est largement acceptée sur l'archipel, et est populaire et présente dans les médias depuis les années 80. Si ces variétés ne sont prises en compte dans les mouvements de revitalisation, elles jouent un rôle identitaire majeur, et sont largement utilisées, notamment

dans les médias (Sugita 2015).

Les différentes natures possibles des normes de purisme linguistique, et surtout les incitations contradictoires qu'elles peuvent engendrer, sont centrales dans les mouvements de revitalisation linguistique. Ce décalage peut contribuer à empêcher ou limiter la création d'une communauté linguistique unie car, comme le dit Hymes, « *To participate in a speech community is not quite the same as to be a member of it. Here we encounter the limitation of any conception of speech community in terms of knowledge alone, even knowledge of patterns of speaking as well as of grammar, and of course, of any definition in terms of interaction alone. Just the matter of accent may erect a barrier between participation and membership in one case, although being ignored in another.* » (Hymes 1961:50–51). Cette tension est particulièrement prégnante concernant la question des « nouveaux locuteurs ».

1.3.3 : Rôle et perception des nouveaux locuteurs dans les mouvements de revitalisation linguistique

Dans les cas où la transmission intergénérationnelle a été rompue, le cas des « nouveaux locuteurs », *new speakers* étant le terme utilisé en anglais, est emblématique de cette tension entre purisme et compromis novateur au sein des processus de revitalisation linguistique (Dorian 1994).

Ces « nouveaux locuteurs » sont décrits par O'Rourke comme suit : « *individuals with little or no home or community exposure to a minority language but who instead acquire it through immersion or bilingual educational programs, revitalization projects or as adult language learners* » (O'Rourke, Pujolar, and Ramallo 2015). Ceux-ci, ayant reçu une éducation formelle, ont tendance à parler et écrire d'une manière plus normalisée que les locuteurs natifs, qui le plus souvent parlent la langue de leur village. Ces langues normalisées, soit inspirée d'un dialecte en particulier soit un mélange de plusieurs dialectes, peuvent être difficilement compréhensibles pour des locuteurs natifs, au point d'empêcher parfois l'intercompréhension.

Les nouveaux locuteurs sont des individus qui acquièrent une langue non pas par exposition au sein de leur famille ou la communauté, mais au sein d'un programme d'éducation et de

revitalisation, souvent par immersion. Ce concept n'est pas spécifique aux langues en danger : de nombreuses personnes apprennent une ou plusieurs langues en plus de leur(s) langue(s) maternelle(s). Notons que la définition précise de ce qu'est un « nouveau locuteur » peut varier selon les contextes, dans le sens où il est négocié par rapport aux locuteurs natifs, et que, comme nous l'avons vu, la « nativité », en linguistique, repose en partie sur des critères extralinguistiques (O'Rourke et al. 2015). La situation des nouveaux locuteurs au sein de langues dont la transmission intergénérationnelle a été totalement ou grandement interrompue est cependant spécifique : ils y bénéficient d'un poids incomparable avec les « nouveaux locuteurs » des langues majeures telles que l'anglais, le français ou le japonais. Ce poids est d'une part démographique, puisqu'ils forment une part importante des locuteurs, notamment des plus jeunes, mais n'est pas la seule explication : bien que les apprenants d'anglais soient plus nombreux que les locuteurs natifs, mais l'anglais des locuteurs natifs reste beaucoup plus prestigieux que celui appris dans d'autres régions du monde comme langue seconde. La présence des nouveaux locuteurs s'explique aussi par le fait qu'ils représentent « l'avenir » de la langue, que les locuteurs natifs n'ayant le plus souvent pas transmis leur propre parler ne peuvent assumer (Kasstan 2017). La raison de l'importance de ces nouveaux locuteurs est également d'ordre sociétale, du fait de la position socio-culturelle privilégiée des nouveaux locuteurs : ces derniers sont plus jeunes, issus des centres urbains, disposant d'un capital économique et culturel plus élevé (Costa 2014).

Cette importance moindre sur le plan matériel et sociétal n'entame cependant pas complètement le prestige du locuteur natif, hérité des mouvements de revitalisation de première génération. Pour cette raison, les « nouveaux locuteurs » sont parfois considérés comme s'écartant de la norme, et ce sont eux qui se voient attribués une étiquette spécifique, souvent péjorative, telle que « euskaldunzaharra » au Pays Basque, ou « néo-bretonnant » en Bretagne (O'Rourke and Pujolar 2013). Pour faire face à cette perception péjorative, et s'inscrire comme des locuteurs légitimes, les nouveaux locuteurs se réclament souvent un héritage lié à la culture et à la langue qui lui est associé, soit que des ancêtres (qu'ils aient ou non connus) aient parlé cette langue, soit qu'ils aient été baignés dans cette culture en grandissant et vivant dans la région. On retrouve ainsi chez certains nouveaux locuteurs la volonté de retrouver un héritage culturel qui a été perdu, volé, ou exproprié par les politiques linguistiques des États (Pujolar and O'Rourke 2016). Ce positionnement donne une légitimité aux nouveaux locuteurs en les plaçant dans une situation d'héritiers, tout en effaçant les locuteurs natifs qui, n'ayant pas transmis leur langue, restent amenés à disparaître.

La distinction entre parler natif (« authentique ») et parler appris résulte d'une négociation entre les groupes, notamment en ce qui concerne la manière dont est défini cette authenticité. Lafont oppose occitan hérité et occitan reconstitué, le premier étant basé sur la culture orale occitane, empruntant au français pour les néologismes et termes prestigieux, d'un occitan « reconstitué », qui fait le choix de se distinguer autant que possible du français sur le plan lexical, mais influencé par le français sur les plans syntaxiques et phonétique (Lafitte 2005; Lafont 1984). Sauzet reprend ces notions tout en préférant le terme « d'occitan assumé ». Il remarque que l'occitan hérité, miné par la dévalorisation dont il est victime depuis des siècles, ne peut se transmettre, et ne se transmet dans les faits presque plus depuis des décennies, tandis que l'occitan assumé, lui, est plus dynamique. Sauzet considère la normalisation linguistique, à commencer par l'établissement d'une norme graphique comme condition de valorisation de la langue, donc de sa sauvegarde (Sauzet 2002). Cette distinction me semble utilement compléter celle entre locuteurs natifs et néo-locuteurs puisqu'on observe, pour le galicien ou le basque, une situation où les locuteurs d'une variété « reconstituée » de ces langues peuvent être des locuteurs natifs, dont les parents néo-locuteurs ont fait le choix de transmettre la langue (O'Rourke and Nandi 2019). Une telle situation n'a jamais été documentée pour l'occitan, mais ne me semble pas inenvisageable avec des adultes impliqués au sein du mouvement Calandreta.

Il est intéressant de considérer que la question de la légitimité en tant que locuteur reste importante même au sein des langues où il n'y a plus de locuteurs natifs. La situation du cornique, où ce ne sont plus les derniers locuteurs mais les activistes les plus dédiés à la revitalisation qui font figure de modèle (Payton 2000) nous laisse penser que, même si les locuteurs d'occitan hérité disparaissaient entièrement, la question de la légitimité au sein de la communauté des locuteurs ne serait pas résolue.

Dans les Ryūkyū, la langue héritée est prépondérante, du fait de l'absence d'école dispensant un enseignement dans les langues ryūkyūïennes (Hara and Heinrich 2015). Il existe bien des cours, donnés par des enseignants dans le cadre d'activités extra-scolaire ou d'association (Heinrich et al. 2009), mais ceux-ci ne concernent qu'un nombre minime d'élèves. Cette situation est similaire à celle dans l'aire francoprovençale que décrit Kasstan : les « nouveaux locuteurs » existent, mais ne sont pas assez nombreux pour peser significativement dans l'environnement militant des structures de conservation et revitalisation linguistique (Kasstan 2018a, 2018b).

II Evolution, perceptions et usages contemporains des graphies dans le Béarn

Les productions linguistiques écrites des langues naturelles sont secondaires par rapport aux productions linguistiques orales, dans le sens où les productions écrites transcrivent des productions orales. Cependant, nous ne pouvons uniquement considérer l'écrit comme une simple retranscription des productions orales : non seulement les moyens de production et de réception ne sont pas les mêmes, mais les objectifs portés varient selon le média (Schlieben-Lange 1998:10). Les productions écrites n'en sont pas influencées dans leur forme par la forme orale, soit par un choix délibéré de l'écrivain, soit que la maîtrise de l'écriture de ce dernier soit limitée (Bodelot 2017; Gadet 2017). L'étude de textes écrits peut ainsi nous donner des indices sur la langue telle qu'elle employée à l'oral à l'époque où le texte a été écrit et, avant que les enregistrements n'aient été possibles, ces textes étaient, avec les critiques métalinguistique (lorsqu'elles existent), les seuls indices sur lequel un linguiste peut s'appuyer. Ceci est particulièrement vrai pour le gascon et l'occitan en général, pour lesquels la tradition écrite a joué et joue un rôle crucial dans la compréhension de la langue.

Ces indices ne peuvent qu'être parcellaires car la forme écrite d'une langue n'est jamais une reproduction exactement fidèle de la langue, ne serait-ce que car un écrit doit être lu par des individus dont la prononciation n'est pas forcément la même. Les conventions graphiques répondent donc à des exigences pratiques, mais également à des enjeux identitaires : la préférence du choix d'un type de graphie sur un autre peut dépendre de la catégorie (administrative, littéraire, juridique) de la production écrite, ainsi que du public à qui le texte est destiné, mais aussi de la manière dont la langue écrite est perçue par l'écrivain, et la communauté linguistique dans laquelle l'écrivain se reconnaît. Ces enjeux sont d'autant plus visibles lorsque la langue dont il est question n'est pas normalisée, comme c'est le cas des langues des Ryūkyū, ou si plusieurs standards cohabitent sans que l'un ne s'impose de manière décisive, comme c'est le cas en Occitanie. C'est pour cette raison qu'étudier les formes graphiques passées et présente dans lesquelles ces langues ont été écrites nous permet de mieux comprendre les enjeux sociolinguistique et méta-linguistiques liés à ces langues : la manière de représenter une langue, peut en dire beaucoup sur la vision qu'en ont les personnes qui défendent l'une ou l'autre graphie. En Occitanie ou dans l'archipel Ryūkyū, deux régions où la langue écrite joue un rôle important, la quasi-totalité de population a accès à une éducation gratuite dans des écoles primaires et collège, et le taux d'alphabétisation

dépasse les 99% en France comme au Japon (United Nations Development Programme 2019). Les langues écrites sont néanmoins presque toujours les langues nationales, français et japonais, que ce soit dans les domaines de l'éducation, des médias, des entreprises publiques comme privées, ou de l'affichage public, et l'étude des formes écrites des langues locales prendra en compte ce statut marginal.

2.1 Le gascon et le béarnais des origines aux XIXe siècles

2.1.1 Usages et spécificités de la scripta béarnaise

La variété gasconne parlée dans la région du Béarn ne se distingue que par quelques traits des autres parlers de Gascogne (contrairement à la zone du Gascon maritime, dite « Gascon noir » (Lartigue 2004; Massourre 2015)). Le Béarn est cependant, tant historiquement que plus récemment, un des centres culturels de la Gascogne, et notamment un bastion linguistique de la langue gasconne.

La scripta béarnaise se distingue en tant que telle dès les premiers textes écrits en roman dans la vicomté qui nous sont parvenus. J'entends par *scripta* « système d'écriture conventionnel supradialectal ». Ce concept, développé par Gossen (Gossen 1962), permet de rendre compte de la distance qui sépare les conventions d'écriture de la langue parlée. Les fors du Béarn, textes juridiques écrits entre le XIe et le XIIIe siècle (les versions qui nous sont parvenues ont été écrites à partir du XIIIe siècle) (Mazure and Hatoulet 1841), furent considérés comme la meilleure illustration de la scripta Béarnaise par Lespy, puis plus tard par Lafitte. L'existence même de cette scripta, et plus encore l'influence qu'elle a pu avoir sur des autres régions de la Gascogne telles que la Bigorre, le Médoc, voire l'Armagnac, illustre l'influence linguistique de la vicomté du Béarn, non seulement en mesure de posséder ses propres conventions graphiques, mais également de les voir adoptées en dehors de sa zone d'influence politique (Lafitte 2005)

Les traits de la scripta peuvent être résumés à partir des travaux de Lafitte (ibid.), ainsi que des textes de Sauzet, Chambon et Massourre sur le gascon (Greub and Chambon 2002; Massourre 2015; Sauzet 2006).

Traits vocaliques

1/ Doublement d'une voyelle ou formation d'un digramme, transcrit pour compenser la disparition d'une consonne étymologique. Ce doublement affecte des mots où la finale -r, -d ou -n s'est amuïe : <paa> (pain), <Morlaas> (Morlans), <pees> (pied), etc.

2/ -e post-tonique issu de la finale A latine (qui tend de plus en plus à substituer à -a au fil des siècles) peut valoir /e/, /œ/, /o/ ou même /a/ : <biele> (ville). Ce trait se distingue de l'emploi généralisé du -a post-tonique présent dans les écrits languedociens : <vila> (ville).

3/ Le graphème <o> note /o/ ou /ɔ/, mais aussi /u/ (la graphie <ou> apparaît mais plus tardivement) : on retrouve aussi bien le mot <porc> (porc) que <borg> (bourg) ou <bolem> (voulons).

Traits consonantiques

1/ transcrit le plus souvent les phonèmes /b/ ou /β/ issus du V latin (prononcé /w/). Cet usage est issu du contraste entre le gascon et les autres dialectes occitans, où le V latin a évolué en une labiodentale /v/, retranscrit par le graphème <v>. Il sera plutôt écrit <baque> que <vaque> (vache), <besin> ou <vesin> (voisin), etc.

2/ Le <f> retranscrit les /h/ ayant évolué de l'étymon latin F en début de mot. /hrait/ (frère) est ainsi écrit <fraire>.

3/ Les graphèmes <x> ou <ix> retranscrivent /ʃ/. /mediʃ/ (mais) est noté <medix>.

4/ <lh> retranscrit /ʎ/. /agyʎe/ (aiguille) est noté <agulhe>.

5/ <nh> retranscrit /ɲ/. /mõtɲe/ (montagne) est noté <montanhe>.

6/ On retrouve parfois <rr>, et plus rarement <nn>, en fin de mot.

Les signes de cette scripta peuvent être observés dans les plus anciens écrits officiels en langue romane conservés, datés du XIII^e siècle, l'étaient également, quoi que de manière moins marquée, au XVII^e siècle, lorsque le Français a remplacé le béarnais pour les documents officiels du Parlement de Navarre (Rouquier 2019).

Celle-ci, à l'époque où elle était employée et notamment lorsque l'influence du Royaume de France grandit sur le Béarn et l'actuel sud-ouest de la France en général, est l'un des symboles de l'exceptionnalisme béarnais, et son utilisation était défendue comme telle par les notables béarnais attachés à l'indépendance de leur vicomté, qui de fait l'utiliseront jusqu'à la Révolution dans les cours locales (la langue de la *Cour majour* étant devenue le français par

ordre du roi Louis XIII). La scripta béarnaise a donc joué un rôle majeur dans la vie administrative béarnaise pendant sept siècles, et a influencé les graphies d'auteurs gascons de la Renaissance, ainsi que les intellectuels du XIXe et du XXe siècle.

Le prestige de cette forme linguistique, associé au prestige politique et surtout culturel de la Vicomté, sera la raison principale du choix de Vastin Lespy de s'en inspirer pour sa grammaire. Il faudra attendre la mort de Lespy et le travail des membres de l'Ecole Gaston Fébus pour que les conventions écrites du béarnais, et par extension du gascon, prennent plus en compte les prononciations des dialectes contemporains.

2.1.2 La koinè des troubadours gascons

Sur le plan littéraire, dès l'émergence du mouvement de la poésie courtoise et des troubadours, au XIII^e siècle, des espaces linguistiques distincts, aux conventions orales et écrites différentes, illustrèrent des divergences dialectales dès les premiers témoignages écrits, et ce malgré la présence de koinè. Si la « langue des troubadours » ayant inspiré l'actuelle graphie classique est basée sur les dialectes languedociens, des troubadours originaires d'autres régions employaient une langue plus proche des dialectes parlés où ils jouaient, qu'il s'agisse de la Provence (Aurell 1992) ou de la Gascogne (Laurent 2017) employaient une « koinè gasconne » distincte des koinè languedocienne et provençale.

Raimbaut de Vaqueiras est connu pour être l'auteur, dans son *descord* (poème courtois habituellement rédigé en vers et en strophe de longueurs différentes, la « discordance » venant dans ce poème précis non pas de la structure des strophes, mais des langues différentes utilisées pour chacune des strophes) *Eras quan vey verdeyar* du plus ancien écrit troubadour écrit en langue gasconne connu.

Texte original	Traduction
<p><i>Dauna, io mi rent a bos,</i> <i>Coar sotz la mes bon'e bera</i> <i>Q'anc fos, e gaillard'e pros,</i> <i>Ab que no.m hossetztan hera.</i> <i>Mout abetz beras haisos</i> <i>E color hresc'e noera.</i> <i>Boste son, e si.bs agos</i> <i>No.m destrengora hiera</i></p>	<p><i>Dame, je me rends à vous,</i> <i>Car maintenant vous m'êtes bonne et vraie</i> <i>Toujours vous êtes gaillarde et brave,</i> <i>Pourvu que vous ne me fussiez si cruelle ;</i> <i>Moult vous avez vraies façons</i> <i>Avec couleur fraîche et nouvelle</i></p>
<p>[...]</p>	<p>[...]</p>
<p><i>Ma dauna he que dey bos</i> <i>ni peu cap Santa Quitera;</i></p>	<p><i>ma Dame, par la foi que je vous dois</i> <i>et par la tête de Sainte Quitterie</i></p>

Fig. 9 « Eras quan vey verdeyar » de Raimbaut de Vaqueiras, quatrième strophe, traduction de Raynouard (Raynouard 1817:225–29)

Nous retrouvons dans ce paragraphe, examiné notamment par Sauzet (Sauzet 2006) plusieurs bêtacismes, tels que <bos> (vous), <bera> (vraie). Un autre trait gascon présent est l'initiale -h issu de l'étymon F latin, devenu -f dans le reste de l'espace occitan, qu'on retrouve dans <haisos> (façons) ou <hresc'e> (fraîche). Le mot <peu>, qui aurait été écrit <pel> en occitan classique, illustre la vocalisation de la labiale finale occitane. Enfin, le mot <noera> voit un amuïssement du v inter-vocalique : il aurait ainsi été <novera> si le texte avait été écrit « provençal ».

Ces trois traits ne sont pas tous présents au sein la scripta béarnaise, mais sont des traits retenus par les linguistes comme spécifique au gascon en tant que variété linguistique (Greub and Chambon 2002; Massourre 2015).

La « gasconité » de ce paragraphe vient du fait que l'intention de l'auteur était justement d'employer une langue différente du languedocien ou du catalan. Si certains traits gascons sont adoptés, d'autres sont absents du texte, que la prothèse du -a avant -r, la simplification de -nd et -mb en -n et -m, ou la chute du -n intervocalique, et nous ne savons comment Raimbaut de Vaqueiras les aurait transcrits. Ce texte se distingue de la scripta béarnaise notamment par l'utilisation du -a post-tonique en lieu et place du -e de la scripta.

Comment étaient transcrites les œuvres des autres troubadours gascons, dont l'objectif n'était pas de marquer le gascon comme étranger ? J'ai étudié pour le savoir les retranscriptions des *trobars* de Cercamon (dont les écrits sont situés entre 1135 et 1152) et Marcabru (qui a écrit dans les années 1130).

Pour étudier les œuvres de Cercamon, je me baserai sur les manuscrits compilés par Jeanroy dans son ouvrage « Les poésies de Cercamon » (Jeanroy 1922). L'étude de ces manuscrits me permet d'isoler, accompagnés entre parenthèse des poèmes et strophes d'où sont extraits les exemples, les traits suivants :

1/ Utilisation du -a post-tonique <blancha> (blanche) (ab lo temps qe fai refreschar, III)

2/ Le /o/ est retranscrit <u>, comme dans le terme <jorn> (jour), ce qui est similaire à ce que nous étions en droit d'attendre, puisque la graphie <ou> n'était pas encore apparue y compris en Gascogne pour retranscrire le phonème /u/ (ab lo temps qe fai refreschar, VI)

3/ Le graphème <-h note /k/ <auzelhs> (oiseaux) (Puois nostre temps comens'a brunezir, I)

4/ Le graphème final -tz, <sororitz> (soeurs) (Assatz es or' oimai qu'eu chan, I et II)

Les traits 3/ et 4/, étymologisants, sont également présents dans les graphies archaïsantes élaborées à partir du XIXe siècle.

5/ Absence de bêtacisme : l'initiale -v issue du latin V reste -v et n'est pas écrite -b <velhan> (voulons) (Assatz es or' oimai qu'eu chan, I et II)

6/ Utilisation de la finale -n au lieu du digramme <aa> pour les noms. On trouve les noms propres <Gasco> (Gascogne) et <Arago> (Aragon), mais cette graphie semble avant tout avoir pour but de permettre une rime avec <Elbo> (lo plaing comenz iradamex, VI)

7/ Utilisation du f initial à la place du gascon /h/ issu du latin F : <fresc'a> (fraîche), justement issu Vaqueiras (ab lo temps qe fai refreschar, III). Plus probable que ce soit influence languedocienne que celle de la scripta béarnaise.

8/ Absence du graphème -x représentant le phonème /ʃ/

Quel regard porter sur l'édition ? S'il est impossible de savoir les exactes modifications (ou leur absence) que Jeanroy aurait faite, du fait que l'auteur a noté lui-même l'absence de gasconisme, et du fait qu'il a pris le soin de noté les alternatives lorsque les manuscrits qu'il a utilisés se contredisaient, il me semble pouvoir dire qu'il est lui-même resté fidèle aux manuscrits sur lesquels il s'est appuyé. Il reste cependant élusif sur la provenance de ces manuscrits, mais on peut avancer que l'absence de gasconisme indique une certaine préséance d'une graphie non marquée.

Pour étudier les œuvres de Marcabru, je m'appuierai sur les « Poésies complètes du troubadour Marcabru » publiées par Dejeanne (Dejeanne 1909). L'étude de ces manuscrits me permet d'isoler, accompagnés entre parenthèse des numéros des poèmes et strophes d'où sont extraits les exemples, les traits suivants :

1/ -a post-tonique <fontana> (fontaine), <blancas> (blanche) (I, I)

2/ f initial pour /h/ <filha> (fille) (I, II)

3/ -lh retranscrit /ʎ/ <castelh>, <novelh> I, II En même temps on a -ll <tressall> IV, I

4/ -Finale en -tz : <desotz> (dessous) (II, II)

5/ Pas de digramme, -n : <soan> (mépris) (VII, IV)

6/ Pluriels de mots terminant en -c écrits <cx> <amicx> (amis), <prezicx> (prédication) I, IV

On retrouve cependant dans le paragraphe I du poème VI la graphie <Amic(s)>

7/ -x pour <baudux> (fastidieux ?) III, III

Dejeanne ne critique pas, comme Jeanroy, provenance les manuscrits qu'il a utilisé pour son ouvrage de manière aussi approfondie, bien qu'il ait pris quelques notes à leur sujet. Néanmoins, la relative similarité des systèmes graphiques observés dans ces deux ouvrages illustre la même chose : des retranscriptions languedociennes de poèmes gascons. Cette influence de la koinè languedocienne dans la manière dont sont transcrits les écrits des troubadours gascons, et ce bien que le gascon lui-même soit considéré comme un « *lengatge estranh* » par les troubadours languedociens, comme l'illustre le choix fait par Raimbaut de Vaqueiras de lui consacrer un paragraphe dans son *descord*. De tels choix nous laissent envisager la relative unité culturelle qui unissait les troubadours de ces deux régions. Cette influence sera toujours présente mais n'est plus aussi forte du côté des auteurs de la renaissance gasconne, dont les systèmes graphiques sont plus individualisés.

2.1.3 De la renaissance gasconne au XIXe siècle : prévalence des choix personnels

Laffite évoque également les écrits de la « renaissance gasconne », période de renouveau littéraire en Gascogne et plus particulièrement au Béarn. Ce renouveau, que Bec situe entre 1550 et 1650 (Bec 1997), est nourri par le contexte de la Réforme : les deux cours principales où ce mouvement s'est épanoui sont celles de Nérac et Peu, les deux cours de la maison d'Albret, alors même que Jeanne d'Albret avait instauré le calvinisme comme religion de ses domaines.

Les auteurs de cette période qui écrivent en gascon sont issus des classes lettrées et savent parler et écrire le français, de même que le public auquel ces textes étaient destinés. L'usage du gascon n'est donc pas nécessaire pour la compréhension, mais est un choix délibéré de la part de l'auteur. Les poètes Larade ou du Bartas, pour lesquels le gascon a une portée émotionnelle, décrivent cette langue comme plus belle et plus naturelle que le français, ce qui ne les empêche pas d'avoir écrit en français (Courouau 2008). De telles prises de positions côtoient par ailleurs des textes qui, s'ils jouent du statut minoré du gascon et plus généralement de l'occitan, ne le contestent pas (Sauzet 2013).

Par rapport aux écrits gascons de la période médiévale, qu'ils soient administratifs ou littéraires, les conventions d'écriture varient d'un auteur à l'autre, bien que certains traits de la scripta béarnaise restent employés. Je me pencherai sur deux des auteurs les plus reconnus de cette période, Pey de Garros et Arnaud de Salette.

Pey de Garros (ca. 1525-1581) n'a écrit de la littérature en gascon que pendant quelques années, avant que ses occupations administratives ne l'en détournent. Il ne fut pas moins le précurseur du mouvement de Renaissance littéraire gasconne. Tombé dans l'oubli puis redécouvert par les philologues du XIXe siècle, il est aujourd'hui un des auteurs de la renaissance gasconne les plus reconnus. Il a grandi dans le Gers mais passé une partie de sa vie à Pau, et on retrouve dans ses écrits certains des traits les plus marquants de la scripta béarnaise (Couffignal 2014; Lafont 1968).

Concernant le système vocalique, Garros utilise le graphème -a pour noter les /a/ toniques comme atones, mais également le /ɔ/ ou /ə/ post-tonique issu du A latin en fin de mot. Selon Lafont, cet usage n'est pas tant un archaïsme qu'une nécessité pratique, puisque le <o> est déjà employé pour transcrire les /u/ et les /ɔ/ toniques, Garros n'utilisant pas encore la graphie <ou> comme les auteurs postérieurs pourront le faire. Il faut cependant noter que, dans ses écrits administratifs plus tardifs, il revient, pour la finale issue du A latin, à la forme -e propre

à la scripta béarnaise.

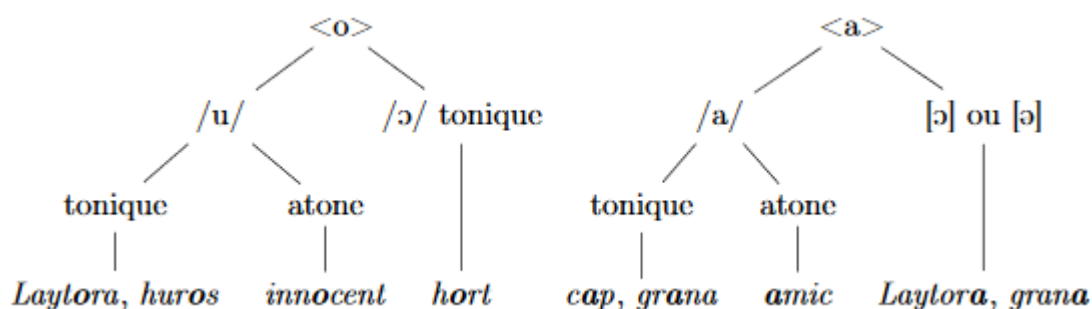


Fig. 10 : Notation des voyelles toniques de Pey de Garros (Couffignal 2014:211)

Concernant le système consonantique, Garros conserve les traits béarnais suivants :

- Utilisation du graphème -x pour retranscrire le phonème /ʃ/
- Pluriels de mots terminant en -c écrits <cx> : <amicx> (amis)
- Présence de clusters <rr> et <nn> en fin de mot.

Ces emplois béarnais côtoient des traits empruntés à des systèmes d'écriture étrangers, tels que l'utilisation du <ñ> pour transcrire /ɲ/, issu du castillan, mais qui ne feront pas école. Les autres traits béarnais, tels que le bêtacisme ou le -f étymologique pour les mots en initiale /h/, sont laissés de côté.

Les écrits de Pey de Garros reflètent un compromis entre les codes de la graphie traditionnelle des écrits administratifs et une ouverture aux influences extérieures, du reste de l'Occitanie mais également de l'Espagne. Pey de Garros tentait également déjà de rendre l'écriture plus conforme aux prononciations des dialectes gascons, efforts renouvelés par les fébusiens au début du XXe siècle.

Arnaud de Salette (1540-ca.1579) est un autre auteur notable de l'époque, qui se distingue par une utilisation critique de la langue gasconne et par sa réflexion menée sur la graphie utilisée. Concernant le système vocalique, comme Garros, Arnaud de Salette écrit le A latin post-tonique -a et non pas -e : <francesca> (française). Selon Grosclaude (Grosclaude 1984), l'usage de cet auteur usage est local et lié au fait qu'à l'est de la Gascogne (et du Béarn, à Pau), d'où cet auteur est originaire, le phonème /a/ était encore utilisé tandis qu'à Orthez, plus à l'ouest, il était devenu /œ/ -o vaut /o/~ɔ/, -ou pour u : /escoutat/ (écouta)

Le phonème /u/, lui, est transcrit selon les mots par les graphèmes <o> et <ou>, entre les usages plus anciens de la scripta béarnaise et ceux des auteurs qui lui succéderont.

Salette précise également, pour les doubles voyelles, la prononciation avec un accent sur la seconde voyelle. Par exemple, le digramme -oó transcrit le phonème /o:/ : <Soó> (sœur), -oô transcrit le phonème /õ/ <lo soõ> (le son), -oò transcrit le phonème /u:/ : <soò> (seul).

Sur le plan consonantique, Salette utilise les graphies <x>, <lh> et <nh>, conformément à la tradition écrite béarnaise. Il emploie le plus souvent, mais pas systématiquement, -v à la place de -b : <trovar> (trouver).

Lafitte considère les choix graphiques de Salette comme une marque de réalisme : ces écrits étant destinés à des francophones qui n'ont pas forcément une bonne maîtrise du béarnais oral et moins encore écrit, il emploie une graphie assez proche de la prononciation qui en permet une lecture plus facile, bien qu'il utilise également des graphies étymologisantes. La graphie de Salette est ainsi faite des influences croisées du français et de la tradition écrite béarnaise, qui conduit parfois à des inconsistances.

Au XVIII^e siècle, après une nouvelle période de déclin de son utilisation, le béarnais connaît une renaissance relative : l'utilisation du béarnais comme langue de « grande culture » est de moins en moins présente, puisque les élites sont francisées, mais elle reste utilisée pour certains textes administratifs, et de plus en plus pour des textes littéraires. Si l'influence de la scripta béarnaise reste présente, on observe pour les œuvres des élites une utilisation croissante de traits français, et pour les œuvres plus populaires au niveau de la graphie une tendance au rapprochement de la langue parlée. Thomas Field observe cette tendance chez le poète François Despourrin, dont la graphie est influencée à la fois par les usages de la cour et le parler des vallées béarnaises (Field n.d.). Bien que le béarnais soit beaucoup moins employé que le français, Despourrin n'était pas un auteur complètement isolé pour autant : la place accordée à la littérature béarnaise dans les premiers journaux béarnais du XVIII^e (Courouau 2014) illustre le fait que l'usage du béarnais a perduré jusqu'à la Révolution Française (et ensuite) non seulement dans l'administration, mais également dans les arts.

L'influence croissante du français, un des deux traits qui, avec les formes graphiques reflétant la prononciation, marque les écrits béarnais à partir du XVI^e siècle. Peut-on considérer cette influence comme l'illustration de la subordination au français des variétés gasconnes, comme le fait Lieutard ? (Lieutard 2010, 2019). Une telle affirmation serait cohérente avec les représentations de l'occitan avant la Révolution (Sauzet 1989). Les deux tendances de

normalisation graphique du gascon qui s'exprimèrent à partir du XIXe siècle ont toute deux pour but de bousculer cette relation inégalitaire, en faisant de la langue minorée une langue normée, qui puisse être écrite, comprise, transmise. Ces deux courants se distinguent cependant par leurs inspirations comme par les représentations qu'ils se font du gascon. Il faut, pour mieux comprendre cette opposition, étudier les propositions de conventions graphiques destinées au gascon élaborées par Vastin Lespy et ses successeurs.

2.2 Alphabets gascons et béarnais au XIXe et XXe siècles

Sur la période contemporaine, c'est-à-dire du milieu du XIXe siècle jusqu'à aujourd'hui, l'usage des systèmes d'écriture recoupe l'opposition entre les « occitanistes » (influencés par les centres culturels occitans, Toulouse et Montpellier, qui tendent à utiliser la graphie alibertine, adaptée aux particularismes gascons) et les gasconnistes ou béarnistes, plus présents en milieu rural, plus attachés à représenter les locuteurs natifs et à proposer des activités qui leur sont destinés, plus traditionnalistes et conservateurs politiquement. Les béarnistes, régionalistes et opposés à l'idée d'une Occitanie centralisée, utilisent un système graphique plus proche de la phonologie actuelle, spécifiquement conçu pour les variétés locales.

L'écriture béarnaise était spécifique, du fait de la scripta appliquée à ses textes juridiques, à la fois par rapport au reste de l'Occitanie et par rapport aux écrits littéraires gascons : les poèmes des troubadours nous l'avons vu, n'étaient pas écrits distinctement de la « langue des troubadours » languedocienne. Celle-ci, comme la scripta béarnaise est en grande partie tombée en désuétude, mais a inspiré des projets de renaissance et des graphies aujourd'hui influentes y compris en Gascogne. Je vais m'attacher à représenter les nombreux systèmes graphiques ayant été mis en avant sur cette période.

2.2.1 La graphie archaïsante de Vastin Lespy

Vastin Lespy (1807-1897) est un professeur qui est né à a vécu à Pau, spécialiste de la langue et de l'Histoire du Béarn. Il a notamment co-écrit la *Grammaire béarnaise, suivie d'un vocabulaire béarnais-français*, dans laquelle il propose et défend un système graphique propre pour écrire le béarnais (Lafitte 2005; Lespy 1858). Dans sa grammaire, Lespy s'inspire principalement de la "tradition" béarnaise, issue de la scripta administrative utilisée dans la Vicomté, et plus particulièrement celle des fors du Béarn, mais il adapte parfois sa graphie à la langue contemporaine lorsqu'il estime que l'orthographe traditionnelle pourrait amener à une mauvaise prononciation. Les principaux traits de sa graphie sont résumés ci-dessous, les exemples choisis étant issus de son dictionnaire franco-béarnais.

Voici, en premier lieu, les traits repris de la scripta béarnaise :

Système vocalique

1/ Doublement d'une voyelle ou formation d'un digramme dans des mots où la finale -r, -d ou -n s'est amuïe. Cette dernière reste parfois écrite. Les finales seront ainsi -aa pour <aberaa> (noisette), -uu pour <fruut> (fruit) ou <yuu> (joug). Le digramme -o peut représenter le phonème /õ/, mais également /ɔ/ non nasalisé, comme c'est le cas pour <soo> (sou). Lespy précise qu'un -n final peut également être utilisé, bien qu'il soit plus rare (<man>, <bin>).

2/ Usage du -e en finale pour transcrire la post-tonique issue du A latin

3/ Usage de la graphie <au>, orthographe tirée des fors, pour transcrire la diphtongue /ou/. Lespy préfère cette orthographe à <où>, certes plus proche de l'étymologie, du fait de la préséance qu'il accorde au béarnais ancien. Il note donc <auffense> (offense)/

4/ graphèmes -oè, -oa ou -oe pour noter /wɛ/, /wa/, /we/ : <moey> (muid)

5/ Rejet de l'usage de la plupart des accents : Vespy ne conserve que l'accent aigu et grave que pour le e, rejetant notamment le système d'accentuation préconisé et utilisé par Salette, qui a été décrit dans le paragraphe 2.1.3.

Systeme consonantique

1/ Bêtacisme : <besii> (voisin) <bii> (vin)

2/ Le graphème -lh retranscrit /ʎ/ : <moulha> (mouiller)

3/ Les graphèmes -nh, et parfois -gn retranscrivent /ɲ/ : <banha> (baigner)

4/ <x> ou <ix> retranscrit /ʃ/ dans la plupart des mots, mais Lespy accepte l'usage de <ch> dans certains mots, tels que <riche>.

5/ Le <ç> alors d'usage, est remplacé par <ss>, ici aussi sur la base de l'orthographe employée dans les fors)

Lespy, attaché à l'usage classique au point de revenir sur des innovations de ses prédécesseurs, accepte tout de même quelques usages contemporains, qu'ils conviennent à la prononciation et qu'il les juge trop ancrés pour pouvoir revenir sur eux, tout en exprimant sa préférence personnelle pour les usages anciens pour chacune de ces concessions.

- Le F étymologique n'est pas conservé : <hasaa> (faisan), <hort> (fort)

- Parfois double a qui vaut a long

- Le graphème -ou est ici utilisé pour retranscrire le phonème /u/, alors que le graphème -o était utilisé dans les fors : <busquet> (bosquet).

Le choix de Vastin Lespy de bâtir sa graphie en s'inspirant de la scripta béarnaise, et plus particulièrement de celles des fors béarnais qui, ayant été écrits entre le XI^e et le XIII^e siècle, sont moins influencés par la langue française que les écrits postérieurs s'illustre dans ces choix orthographiques. S'il va parfois contre l'étymologie pour privilégier la graphie des fors, il n'en fait pas moins quelques concessions à l'usage contemporain, lorsqu'il lui semble que revenir à un usage ancien rendrait plus difficile la compréhension du texte. Lespy inscrit donc pleinement l'écriture du béarnais dans la lignée de la tradition écrite de la Vicomté, en prenant en compte à la fois l'héritage prestigieux du béarnais administratif et les usages de ses contemporains qui, comme nous avons pu le constater, s'inscrivent dans la continuité de siècles d'évolutions des usages. Le parti pris des tenants de la graphie classique occitane sera similaire, bien que ces derniers s'inspirant d'une autre référence, celle des troubadours médiévaux.

La graphie de Lespy est avant tout adaptée aux personnes qui parlent bien le béarnais, mais également le latin : Lafitte remarque que pour les voyelles doublées et les e finaux qui n'ont pas d'accent, on ne peut savoir la prononciation qu'en connaissant l'usage et l'étymologie.

2.2.2 La graphie l'escole Gastou Febus, ou « graphie moderne »

L'*Escole Gastoû Fèbus* (Escòla Gaston Fèbus en graphie classique (abrégée EGF pour les mentions ultérieurs) est une association affiliée au Félibrige, qui a été fondée en 1896 par un groupe d'écrivains du Béarn et du Bigorre. Ce collectif à commencer par le professeur Edouard Bourciez, enseignant à l'université de Bordeaux, a établi quelques années après la mort de Vastin Lespy un corpus de règles orthographiques pour le béarnais en 1900, avec quelques modifications en 1905 ayant notamment pour but de la rendre applicable à l'ensemble de la Gascogne. Ces règles se distinguent à la fois de la graphie mistralienne et de la norme classique qui était déjà élaborée mais n'était pas encore autant utilisée. L'EGF s'inspire de la graphie traditionnelle béarnaise, tout comme l'a fait Lespy, mais se sont appliqués à la simplifier autant que possible quand Lespy était attaché aux usages anciens. Les traits suivants se distinguent dans ce système graphique :

Système vocalique

1/ Abandon des doubles voyelles en finale. La nasalisation légère est notée avec l'accent circonflexe comme suit : <pâ> (pain), mâ (main). Le graphème -n peut également être utilisé dans les mots ou dialectes où la nasalisation est suffisamment forte.

2/ Marquage de tout e tonique par un accent aigu ou grave selon sa sonorité.

3/ Remplacement de <x> par <s> devant une consonne sourde. <aixi> (ainsi) devient <ainsi>.

4/ Conservation du -e pour transcrire post-tonique féminin issu du A latin (-o est admis comme variante en 1905)

5/ abandon de l'emploi de <x> ou <ix> pour noter /j/. <medix> (mais) devient ainsi <medich>.

6/ Le graphème -gn est le seul accepté pour transcrire la nasale /ɲ/, au lieu de l'usage mixte <gn> et <nh> accepté par Lespy.

7/ Emploi du graphème -th pour noter /tj/ ou /tʃ/ issus de la finale latine LL au lieu des graphies -tch, -yt, -ytch qui cohabitent dans les textes du XIXe (la graphie béarnaise classique transcrit <t> ces phonèmes). <casteth> (château)

8/ Suppression de toute dentale finale après n, sauf si elle est prononcée : l'EGF recommande ainsi d'écrire <daban> (devant) mais <bint> (vingt)

9/ suppression du G étymologique amuï : le g de <bint> est ainsi supprimé.

10/ La terminaison -cs devient l'unique pluriel des mots possédant une terminaison en -c :

<amics> (amis) au lieu de <amicxs>

11/ abandon des finales en -tz, remplacées par <ts>

Là où Lespy, qui s'appuyait autant que possible sur la scripta des fors tout en faisant des concessions aux usages plus récents, l'EGF tente de simplifier la graphie autant que possible. Cette graphie, révisée en 1905 avec notamment des changements de règle concernant les accents (ce qui montre de la difficulté de représenter les nuances phonétiques des voyelles gasconnes), fut assez utilisée, bien que les auteurs l'adaptassent selon leurs besoins et leurs représentations propres de la langue. Cette adoption libérale illustre bien la diversité des pratiques, qui reflète la diversité linguistique de la Gascogne : comme du temps des fors, le consensus ne pouvait être au mieux que partiel.

Bien que l'EGF soit un mouvement félibréen, et que le Felibrige a pu être considéré comme élitiste, faisant la promotion d'une langue qui n'est pas celle parlée par la majorité de locuteurs (Martel 1997) cet élitisme n'est pas explicitement défendu par les félibres gascons et, bien qu'ils fussent lettrés, Palay comme Camélat, les deux créateurs de l'école Gastou Fébus, étaient fils d'artisans.

La graphie fébusienne a longtemps été utilisée par l'EGF, mais elle a été abandonnée au cours des années 80. Elle est cependant toujours utilisée par l'Institut Béarnais & Gascon, association fondée en 2002. On la trouve également dans la plupart des articles de journaux, notamment dans une rubrique hebdomadaire du journal *L'éclair*, ou dans les noms de commerce (Lafitte 2005).

Lafitte s'est également grandement inspiré de ce système pour créer sa propre graphie (ibid.).

2.2.3 Les graphies « classiques »

La graphie dite classique, archaïsante et fortement inspirée de l'orthographe médiévale des troubadours languedociens, est l'aboutissement d'un travail sur la graphie entrepris par Simon-Jude Honnorat puis Antonin Perbosc et Prosper Estieu au XIXe siècle. Le précis de Louis Alibert, *Gramatica occitana segon los parlars lengadocians*, paru en 1935 est le premier ouvrage à proposer une orthographe et une grammaire occitane normalisée. C'est ce même Alibert qui, en 1950, rédigea sur la demande de l'Institut d'Etudes Occitane (abrogé IEO pour les mentions ultérieures) le fascicule « *La réforme linguistique occitane et l'enseignement de la langue d'oc* » (Alibert 1966) (annexe 2).

Cette graphie est englobante, reflète la conception d'un espace occitan uni (Lieutard 2019) mais s'adapte dans certains cas aux spécificités dialectales. Sumien emploie notamment, pour définir cette politique, le terme de « standardisation pluricentrique » (Sumien 2006), compromis défendu par les occitanistes gascon, mais aussi dans le Val d'Aran, en Espagne, où l'« aranais » possède un statut officiel (Field 2009).

Ainsi, puisque la variété gasconne possède plusieurs traits spécifiques (Greub and Chambon 2002), l'IEO a édité une version de cette graphie conçue spécifiquement pour « l'occitan gascon », donnée dans un nouvelle fascicule, également écrit par Alibert et publié en 1952, nommé *L'application de la Réforme linguistique occitane au Gascon* » (Alibert 1952).

Cette réforme adapte sur certains points la graphie classique au gascon pour la rapprocher de la prononciation contemporaine :

- 1/ Le graphème -h est employé pour transcrire les initiales issues du latin F, qui ont évolué pour devenir des aspirées /h/ en Gascogne.
- 2/ Les groupes consonantiques -mb et -nd sont respectivement réduits à -m et -n : <cama> (jambe) (<came> en graphie moderne)
- 3/ le N latin intervocalique est amuï : <haria> (farine)
- 4/ Le graphème -th transcrit les affriquées /tj/ ou /tʃ/ issus de la finale latine LL
- 5/ La métathèse du r dans certains mots est prise en compte dans leur graphie : <dromir> (dormir)
- 6/ l'initiale -arr transcrit le a prothétique propre au Gascon : <arnelh> (rein)

Les traits principaux qui distinguent la « graphie classique » gasconne de la « graphie moderne » de l'EGF sont :

1/ l'emploi du -a final atone (-e pour la graphie moderne)

2/ L'utilisation du graphème -o pour transcrire le phonème /u/ (<ou> pour la graphie moderne). La lettre <ò> retranscrit le phonème <o>, tandis qu'il ne possède pas d'accent dans la graphie moderne

3/ Absence de bêtacisme : le B latin initial est représenté par <v> (pour la graphie moderne) : <vaca> (vache) (<baque> en graphie moderne)

- Les dentales étymologique placées après une nasale sont conservées même lorsqu'elles ne sont plus prononcées : <dabant> (devant, <daban> en graphie moderne)

- <nh> transcrit /ɲ/ : <vinha> (vigne) mais <bigne> en graphie moderne.

- L'emploi du graphème -tz pour les verbes conjugués à la seconde personne du pluriel : <anatz> (allez - <anats> en graphie moderne)

Cette graphie, si elles s'adaptent aux traits partagés par l'ensemble de la Gascogne, est beaucoup plus archaïsantes que celle de l'EGF, qui a vocation à être aussi simple que possible, ou même que celle de Lespy qui, si, il s'appuyait en priorité sur les traditions de la scripta Béarnaise, a fait plus de concessions par rapport aux usages qui lui étaient contemporains. Le parti pris de cette graphie classique est d'être englobante, afin de mieux s'appliquer à des aires linguistiques où traditions écrites diffèrent.

Les occitanistes, tels que Lieutard, défendent cette graphie en considérant, qu'endogène, elle est indépendante du français et ne lui est pas subordonné, contrant le déclassement social de l'occitan (Lieutard 2019).

Cette graphie est de très loin la plus utilisée dans les publications académiques, dans l'enseignement de l'occitan, que ce soit en tant qu'option au sein des écoles publiques ou privées ou en immersion au sein des Calandreta. Dans les associations dites « occitanistes », telles que Per Noste ou l'EGF.

Certains défenseurs des graphies alternatives (Lafitte, Blanchet) décrivent la graphie classique comme difficilement compréhensible par des locuteurs ne l'ayant pas apprise. C'est probablement vrai pour des locuteurs ne lisant peu ou pas, mais cette critique doit être nuancée pour les apprenants : l'enquête de Courtray auprès d'élèves en Provence montrait que les élèves maîtrisant une graphie (classique ou mistralienne) savaient pour la plupart lire l'autre, bien que l'écriture soit plus compliquée (surtout pour les élèves ayant l'habitude d'écrire la graphie mistralienne et devant utiliser la graphie classique) (Courtray 2014).

2.3 L'héritage de la culture orale béarnaise

La culture béarnaise, comme celle de la plupart des régions françaises, se distingue par une cuisine, une architecture, des formes de théâtres, des contes, chants et danses spécifiques. Cette culture a été en grande partie supplantée par la culture « française » centrale, mais en conserve certains aspects, notamment sous une forme ritualisée (représentations et événements culturels).

Cette expression culturelle s'exprime notamment par la langue. Les pastorales, représentations théâtrales typiques du Béarn et du Pays Basque français, sont par exemple traversées par des problématiques politique et linguistique : dans les régions occitanophones, les pièces en français et en occitan gascon se côtoient, et le maintien des pièces en gascon est un enjeu pour certains des individus impliqués dans les représentations, qui considèrent que l'un des rôles des pastorales est de transmettre un héritage culturel, et que la langue est une partie de cet héritage (Heiniger-Castéret 2019). Les groupes de chants et danses traditionnelles sont également nombreux dans le Béarn : l'auteur Hubert Dutech en recensait des dizaines en 2001 (Dutech 2001), dont un certain nombre sont encore actifs aujourd'hui. Ces groupes, s'ils contribuent à transmettre l'héritage du patrimoine oral béarnais, sont avant tout des espaces de sociabilité : s'ils organisent des représentations, la plupart des réunions sont internes aux membres. Ce n'est pas autant le cas pour les festivals, qui ont vocation à réunir plus de monde et des performeurs issus de différentes formations. Le Béarn compte un certain nombre de festivals, principalement centré sur le chant et la danse, tels que *Cantem Tots* ou le festival de Viros. Le plus important d'entre eux est, à Pau, le *Carnaval Biarnés* anciennement « carnaval de Pau ». Le changement de nom, qui a eu lieu dans les années 80, illustre la place plus importante de la dimension culturelle mais aussi linguistique béarnaise, à la fois liée au revival culturel et au succès touristique de ce genre de manifestations. Les festivals basques ont connu une évolution similaire (Garat 2005). Le site du carnaval³ est en grande partie bilingue : certaines pages, telles que la page de présentation du carnaval ou « Les personnages de la Pantalónada », sont écrites en français et en occitan. De même, dans la vidéo « Carnaval Biarnés, qu'ei aquò ? » également disponible sur le site, la présentation est en occitan et la légende en français. L'article écrit en français « Sent Pançard a besoin de vous ! » comprend aussi, dans ses parties « ritualisées » (les messages d'introduction et de conclusion) des phrases occitanes, elles aussi traduites.

³ <http://www.carnaval-biarnes.com/>

Adishatz monde !!

Sent Pançard a besoin de vous !

Sent Pançard qu'a besonh de vosauts !

Merci d'avance pour votre aide et à très bientôt !

Mercés hèra e a las purmèras!

Fig. 11 : passages occitans (et traduction françaises) extraits de l'article « Sent Pançard a besoin de vous ! »⁴

L'utilisation de l'occitan est ici essentiellement symbolique : l'écriture bilingue de nombreux articles, ou dans la dénomination des figures du carnaval (*la Carronha, los ors...*) permet de souligner le caractère béarnais du carnaval. Ce bilinguisme est partiel car son but n'est pas de favoriser la compréhension, puisque l'actuelle situation linguistique de la région est que les locuteurs monolingue gascons ont disparu. Le site est destiné à des locuteurs francophones, dont certains peuvent également lire l'occitan. Le site est destiné à des locuteurs francophones, dont certains peuvent également lire l'occitan.

Le but du Carnaval Biarnés est, comme celui des chorales ou des pastorales, de mettre en avant un patrimoine, mais celui-ci fait également appel aux élèves des Calandreta : en 2020, les élèves du Collège Calandreta ont joué l'une des représentations qui ponctuent le déroulement du carnaval.

La graphie utilisée pour les textes autour du Carnaval Biarnés est la graphie classique, bien que soient inclus des gasconismes tels que <adishatz>. C'est également le cas des groupes comme *Ardalh* ou *Vox Bigerri*, bien que les chansons de ceux-ci comprennent des mots typiquement gascons ou béarnais, comme *aqueth* ou *aquera* (celui-ci, celle-ci), *minjar* (manger), *boèr* (bouvier)... Il est cependant difficile sans enquête préalable de savoir, dans ce genre de cas, si la préférence d'une graphie sur une autre est délibérée, ou s'il reflète plus simplement la graphie à laquelle les auteurs ont été exposés.

La culture orale béarnaise, principalement transmise à travers les chants et poèmes, est encore vivante et transmise au sein de nombreux groupes. La préservation et la transmission du culturel linguistique semble être important pour certains de ces groupes, notamment pour le Carnaval Biarnés, mais l'importance économique de tels événements, qui rassemblent un grand nombre de touristes, ne doit pas être négligée. Le risque est cependant que cette culture

⁴ <http://www.carnaval-biarnes.com/benevolat-2020/>

soit objectifiée par des personnes issues des centres culturels qui la perçoivent comme « exotiques ».

Les Ryūkyū, pour lesquels le tourisme a été un moyen de sortir l'archipel de la pauvreté après la guerre, a vu sa culture « exotique » marchandisée au profit des américains, puis des japonais, les deux pays qui l'ont colonisée et occupent une partie de son territoire (Kühne 2012; Loo 2019). Si le tourisme n'est pas négatif en soi, son influence peut refléter des problèmes d'ethnocentrisme et surtout de déséquilibres politiques et culturels, qui ont eux-mêmes une influence sur l'évolution des usages linguistiques, y compris dans des situations de revitalisation linguistique.

L'un des objectifs de l'enquête effectuée en sein de Calandreta Béarnaises, présentée dans le troisième chapitre de ce mémoire, est justement d'observer les mécanismes employés par les acteurs de ces écoles pour tenter de combler ce déséquilibre culturel, qui réduit et invisibilise la présence de l'occitan dans l'espace public.

III Etude de cas : quelles représentations de la langue et du militantisme des professeurs et élèves des Calandreta ?

3.1 Méthodologie

3.1.1 Cadre d'étude : les Calandreta

Les écoles Calandreta sont des établissements privés laïques d'enseignement du primaire ou du secondaire, bilingues franco-occitans. Elles sont réunies en une fédération, la *Confederacion Calandreta*, présente dans l'ensemble des régions occitanes françaises. La place de l'occitan, appris en immersion, y est prépondérante. Cet enseignement en immersion se distingue notamment de l'enseignement bilingue à parité horaire, en ce que l'occitan est non seulement utilisé dans toutes les matières à l'exception des autres cours de langue, mais sa pratique est encouragée hors des cours et pendant les activités extra-scolaire (Briquet 2006).

Les écoles Calandreta comptent, en 2019, plus de 3900 élèves répartis entre 65 écoles maternelles et primaires, 4 collèges et 1 Lycée (Confederacion Calandreta 2020). Les deux premières écoles d'enseignement en immersion occitan ont été créées en 1969 à Pau et en 1970 à Béziers, et les équipes de ces deux établissements se sont réunies pour fonder la confédération des Calandreta. Elles sont perçues comme un maillon essentiel de la revitalisation linguistique dans la région (Lyster and Costa 2011; Milhé 2006).

Cette promotion passe également par une mise en avant de la « civilisation occitane », ainsi que de son histoire, de manière plus appuyée que dans des écoles publiques ou privées traditionnelles, se faisant directement ou indirectement le relais des chercheurs occitanistes critiquant une vision de l'histoire de France promouvant l'homogénéité et centrée sur les vainqueurs (Lespoux 2018; Martel 2015).

Alors qu'elles étaient hors contrat lors de la création de la confédération, les écoles Calandreta sont, comme les autres écoles en immersion en France, sous contrat depuis 1994. Elles se basent sur la pédagogie Freinet, qui met en avant **l'expression libre** (la création de l'élève est encouragée est valorisée), la **coopération** (favoriser l'entraide pour l'apprentissage, encourager les élèves plus avancés à se placer en posture d'enseignant), la **démocratie au sein de la classe** (les règles de vie sont réfléchies et décidées collectivement), **l'absence de notes** (brevet de validation des acquis, plan de travail personnalisé pour les objectifs à long terme), et le **tâtonnement expérimental** (encourager l'enfant à apprendre via

l'expérimentation).

Le mouvement de création de ces écoles s'inscrit dans un contexte post-68 où le moment occitaniste était dynamisé par une renaissance culturelle et notamment musicale (Martel 2013). Il existait également une volonté de s'interroger sur la pédagogie, qu'on a pu également retrouver dans la revue *Viure a l'escòla* parue dans la seconde moitié des années 70 (Lespoux 2014), ou dans la création des *Ikastola*, écoles d'enseignement immersives en Basque. La création des écoles en immersion occitane est également le fruit de la politique restrictive de l'État français qui, s'il permet l'enseignement des langues régionales depuis la loi Deixonne de 1951, limite leur portée et refusait notamment tout enseignement en immersion dans les écoles publiques ou privées sous contrat (Rouquier and Russo 2019).

Ce modèle rencontre un certain succès, illustré par le nombre croissant d'élèves inscrits : ils étaient 1069 en 2004 (Garabato 2006). Les effectifs ont donc presque quadruplé entre 2016 et 2020.

Le Béarn, qui compte 10 établissements Calandreta sur les 69 répartis dans l'espace occitan, est l'une des régions où ces établissements sont le plus concentrées : le département compte la majorité des Calandreta aquitaines et environs un dixième des élèves de l'ensemble des Calandreta alors que la région du Béarn compte environs 370 000 habitants sur les 16 millions de l'Occitanie française, soit 2% de la population de l'aire occitane.

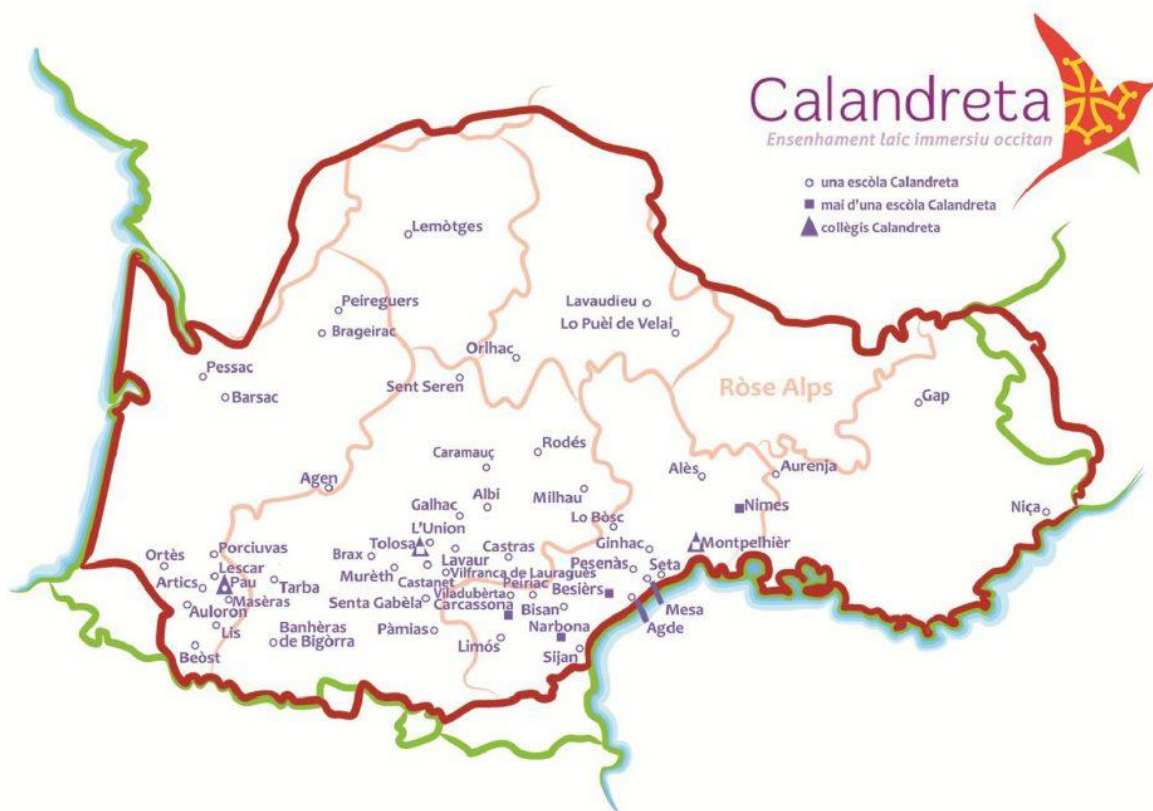


Fig. 12 : Écoles de la Confédération Calandreta

La présente étude de cas se concentre sur quatre des Calandreta béarnaises.

La première d'entre elle, la **Calandreta Paulina**, est à la fois la plus ancienne et la plus développée du Béarn. Créée en 1979, elle est l'une des deux premières Calandreta à avoir été fondée, et compte aujourd'hui plus de 130 élèves répartis en 6 classes pour la seule primaire, auxquels s'ajoutent les élèves du collège Calandreta, l'un des quatre en Occitanie et le seul en Gascogne (le *Collègi Calandreta de Gasconha*).

La **Calandreta d'Auloron**, située à Oloron Sainte-Marie, à la limite de la vallée d'Aspe. Cette Calandreta est également l'une des premières à avoir été fondée, puisqu'elle date de 1981. Elle compte aujourd'hui une quarantaine d'élèves répartis en deux classes (maternelle et primaire).

La **Calandreta Aussalessa**, fondée en 1999, se trouve à Béost, en vallée d'Ossau, et compte entre 30 et 40 élèves selon les années, répartis en deux classes (maternelle et primaire).

La **Calandreta de Lis**, la seule des quatre établissements à être située en territoire rural, est également la plus récente et celle qui compte le moins d'élèves (vingt-quatre).

Ces Calandreta sont de taille et de localisation variées, et m'ont permis d'avoir un bon aperçu des Calandreta béarnaises.

3.1.2 Objectifs de l'étude

L'ambition de cette enquête de terrain est de nous permettre d'aborder la situation métalinguistique en Béarn, sous le prisme de l'enseignement par immersion. Je souhaite, par les entretiens et les observations, essayer de mieux comprendre la relation entre les enseignants comme les élèves avec leurs langues, ainsi que leur relation avec la variation linguistique. Centrer cette enquête sur les Calandreta me semble important, au vu du poids symbolique que l'enseignement aux enfants occupe dans l'espace culturel occitan. A ce niveau, et ce même si elles ne regroupent qu'une minorité des élèves apprenant l'occitan à l'école (ils étaient plus de 78 000 en 2006, dont seuls 1069 en Calandreta parmi eux (Garabato 2006)), les Calandreta jouent un rôle particulier, car elles sont capables de former des locuteurs maîtrisant la langue, ce qui n'est habituellement pas le cas de l'enseignement facultatif de quelques heures par semaine donné dans des établissements classiques.

Un certain nombre d'enquêtes de terrain ont été menées dans Calandreta ou auprès d'anciens élèves de Calandreta, telles que celles de Costa en Provence (Costa 2010), de Domp martin-Normand auprès d'élèves, anciens élèves et enseignants de Calandreta en Haute-Garonne (Domp martin-Normand 2002), d'Alén Garabato (Garabato 2006) ou, plus récemment, de Bras et al. dans des Calandretas aquitaines (Bras, Chorin, and Vernières 2019). Aucune enquête de grande envergure, qui porterait sur l'ensemble des Calandreta ou à minima un nombre significatif de Calandreta représentant l'ensemble des régions où la confédération est présente, n'a été menée à ce jour. De même, aucune enquête n'a été faite sur les Calandreta présentes au Béarn.

Notre manque de moyens m'empêche ici d'effectuer une enquête sur plusieurs semaines ou mois, dans l'ensemble des Calandretas du Béarn et quelques-unes en dehors, ce qui serait nécessaire pour avoir un aperçu fiable des pratiques et représentations linguistiques dans cet environnement. Je ne me fais aucune illusion quant au fait que quelques entretiens et quelques heures d'observation réparties sur une semaine ne peuvent suffire à venir combler le manque d'études d'ampleur concernant les Calandreta, mais espère cependant qu'ils seront

suffisants pour apporter une pierre à l'édifice des travaux scientifiques, et de donner un point de comparaison supplémentaire à des chercheurs étudiant la question.

3.1.3 Méthode

La récolte de donnée a été faite sous trois angles.

Le premier est celui d'entretiens semi-directifs avec des enseignants, au cours desquels des enregistrements audios ont été effectués. Les enseignants occupent une place prépondérante dans les Calandretas car leur pratique linguistique constitue l'un des seuls référents pour les élèves qui, si l'on se réfère aux études de terrain précédemment citées, ne parlent peu ou pas l'occitan en dehors de l'école.

Les thèmes suivants ont été abordés lors des entretiens :

- à propos des enseignants :

1/ Information sur l'aire où ils sont nés, ont grandi, la structure familiale au sein de laquelle ils ont évolué, leur parcours d'étude.

2/ La manière dont ils ont appris le béarnais (à quelle époque de leur vie, et dans quel cadre, familial ou autre), et la nature de leur relation avec la langue.

3/ Quelles sont leurs pratiques du béarnais en dehors de l'école ? Quelles sont leur relation avec les locuteurs natifs du village/de la région où se situe la Calandreta ?

-A propos de leur Calandreta et des Calandreta en général :

1/ son histoire, le nombre de ses élèves, sa dynamique (est-elle populaire auprès des parents ? Sont-elles pérennes ?). Quelles sont les raisons des parents de scolariser leurs enfants dans des Calandreta ?

2/ Depuis quand ils travaillent à leur Calandreta, et s'ils ont travaillé dans d'autres Calandreta avant, les éventuelles évolutions de leur métier, de leur environnement et de leurs conditions de travail qu'ils ont pu rencontrer dans leur carrière.

3/ Ce qu'ils pensent des Calandreta en tant que système, ce qui pourrait être amélioré.

4/ Quel est le lien de la Calandreta avec les associations linguistiques locales ? Avec les autres associations, notamment celles qui promeuvent la culture béarnaise ?

A propos des élèves :

1/ Comment perçoivent-ils la langue ? Est-ce qu'ils apprécient de la pratiquer ?

2/ Leur niveau de compréhension est-il satisfaisant ? de production ? Ce niveau a-t-il évolué

par rapport aux anciennes générations d'élèves ?

3/ Quelles sont les pratiques du béarnais qu'ont les élèves en dehors de l'école ?

Le second axe est celui de l'observation des matériaux de cours. Ceux-ci, qu'il s'agisse d'enseignement de la langue occitane ou en langue occitane, nous permet d'étudier la variété enseignée, et par extension l'idéologie méta-linguistique qu'on cherche à transmettre. J'étudierai ainsi les matériaux pédagogiques utilisés par les élèves, et si possible ceux utilisés par leurs professeurs, principalement les manuels et l'ensemble des tableaux ou autres éléments présents sur les murs des classes et des couloirs. Je m'intéresserai également aux ouvrages de fiction, qu'ils aient été édités ou écrits par le professeur ou sa classe.

Le troisième axe est celui de l'observation des pratiques et productions linguistiques des élèves dans et en dehors de la classe au sein d'une journée de classe habituelle.

3.2 Observations

3.2.1 Le profil des enseignants et des élèves

Profil des enseignants

A l'exception de l'une d'entre elles, qui avait grandi en Languedoc et appris dans son cercle familial puis à l'école la variété languedocienne avant de venir enseigner à Pau, l'ensemble des enseignants (principalement des femmes) avec lesquels j'ai pu discuter étaient soit originaires du Béarn, et c'était généralement le cas pour l'ensemble de leur famille, bien que dans certains cas les parents, venaient de vallées différentes, et ne parlaient pas le même dialecte, soit ont appris la langue dans le Béarn.

Ainsi, à l'exception d'une d'entre eux, socialisée au Béarn par le biais d'un groupe d'ami proches des cercles militants occitanistes, les enseignants ayant grandi dans le Béarn ont été exposés à la langue par leur famille. Cependant, la maîtrise de la langue permise par cette exposition est assez inégale, et la transmission intergénérationnelle du gascon n'est pas toujours « complète ». Les enseignants entendaient parler béarnais dans leur famille, par leurs parents, grands-parents, oncles et tantes, mais on ne leur parlait pas béarnais, et la langue était même souvent utilisée pour empêcher de manière délibérée leur compréhension. Une telle attitude a pu être observée dans d'autres enquêtes en Occitanie (Labedan 2015), comme dans d'autres terrains d'enquête linguistique (Rindstedt and Aronsson 2002). Si tous étaient capable de comprendre le béarnais sans enseignement, le parler était parfois moins évident, et tous ont ensuite reçu une éducation plus formelle en faculté, à Pau ou à Béziers.

Exception à ce modèle, une jeune enseignante avec laquelle je me suis entretenu était issue d'une famille militante et avait fait sa scolarité en Calandreta (au sein de la Calandreta Paulina, dans les années 90), donc sa maîtrise à la fois orale et écrite de l'occitan était bonne dès son enfance. J'ai entendu les histoires d'autres élèves possédant le même profil et ayant suivi le même parcours, ce qui n'est guère étonnant du fait du nombre limité de débouchés professionnels pour les personnes maîtrisant et souhaitant employer l'occitan.

Les entretiens m'ont permis de constater que travailler en Calandreta est pour tous ces enseignants un choix délibéré, qui implique plus d'investissement que d'autre choix de carrière tels que l'enseignement dans le secteur public. Ce choix est motivé à la fois par attachement à la langue et à la lecture occitane, ainsi qu'à un certain désintérêt, sur le plan pédagogique, sur les techniques appliquées dans les établissements publics, qui ne donnent selon eux pas assez de liberté aux élèves.

Profil des élèves

Parmi les élèves que j'ai côtoyés et desquels j'ai discuté, presque tous employaient le français avec leur famille, et aucun n'employait le béarnais avec leurs parents, qui ne le parlent pas qu'ils soient ou non originaires du Béarn. Par ailleurs, la famille d'un certain nombre d'élèves, mais pas la majorité, est originaire de régions françaises hors de la zone occitane ou de pays étrangers (les élèves ayant des parents étrangers étant presque tous des élèves de la Calandreta de Pau). Les raisons pour les parents de placer leurs enfants dans les Calandreta sont, de l'aveu des enseignants, principalement lié à la pédagogie alternative inspirée de la méthode Freinet employée, le fait que les enfants apprennent une langue supplémentaire en immersion, et seraient donc plus à l'aise pour en apprendre d'autres, le côté associatif et chaleureux des écoles Calandreta, le nombre réduit d'élèves dans les écoles, ou encore le fait que les élèves de niveaux différents soient mélangés. Ces témoignages recourent ceux des enquêtes menées en Calandreta (Costa 2016; Domp martin-Normand 2002). La Calandreta Auloron est ainsi en difficulté malgré son ancienneté du fait de la concurrence de l'enseignement privé, qui possède des classes en immersion franco-espagnoles, ce qui illustre le fait que l'occitan est souvent secondaire pour les parents d'élèves. Des enseignants des Calandreta de Béost et de Lis m'ont cependant assuré que l'aspect linguistique restait important pour certains des parents, qu'il s'agisse de familles extérieures souhaitant s'intégrer ou de familles locales favorables à ce que le béarnais ne disparaisse pas.

La question linguistique est ainsi beaucoup moins présente dans l'esprit des parents qu'elle l'était dans les premières décennies. Je ne pense pas que cela veut dire que le militantisme occitan est moins implanté qu'il a pu l'être, même si c'est une possibilité. En effet, les Calandreta accueillent de plus en plus d'élèves, et leur nombre dans le Béarn est passé de quelques dizaines dans les années 80 et 90 à plusieurs centaines aujourd'hui, et il me semble logique que le profil des parents mettant leur enfant en Calandreta soit plus divers. Cette évolution des profils montre cependant que, s'il n'y a pas forcément moins de parents militants pour le béarnais/l'occitan qu'auparavant, leur nombre n'a pas augmenté de manière significative, puisque qu'ils ne représentent qu'une minorité du nombre déjà limité de familles inscrivant leurs élèves en Calandreta.

3.2.2 Dynamiques d'expression linguistique et perception de la variation linguistique, relation avec les locuteurs natifs

Les classes de Calandreta que j'ai pu voir accueillait toutes un nombre réduit d'élèves. Même celles de Pau qui ne regroupent qu'un seul niveau, ne comportent qu'entre quinze et vingt élèves, soit deux fois moins que le nombre d'élèves qu'on pourrait s'attendre à retrouver dans une école publique.

Dans les trois autres écoles, où les niveaux des élèves étaient mélangés, ceux-ci étaient souvent en autonomie, ce qui était à la fois une volonté explicite des enseignants et une nécessité pratique, puisque ces enseignants ne peuvent pas s'occuper de tous les niveaux en même temps.

L'ensemble des enseignants favorise et met en avant la participation des élèves, par le biais de monnaies propres à la classe, de « ceintures de comportement » dont les règles d'attribution sont en partie choisies par les élèves, et de l'encadrement de nombreux projets, à la fois des projets en groupes et des projets impliquant l'ensemble de la classe (par exemple, la Calandreta Paulina décide chaque année un thème sur lequel s'appuieront de nombreuses activités et sorties, et les enfants de la Calandreta de Lis ont adopté un lapin, duquel ils s'occupent collectivement).

Concernant l'enseignement des langues, le rôle des enseignants est divisé sur le principe un enseignant/une langue (un enseignant n'utilise qu'une langue, français ou occitan, pour interagir avec les élèves dans et en dehors de la classe) lorsque c'est possible. La décoration des classes et des locaux des écoles en général, elle, est très majoritairement constituée de documents en occitan. Des panneaux ou affiches en français ou en anglais, lorsqu'il y en a, ne sont placés que dans une partie définie de la pièce, amenant une délimitation spatiale des langues utilisées dans la classe (les cours de français et d'anglais sont donnés à cet endroit).

3.2.2.1 Dynamiques linguistiques, en classe et en dehors de la classe, entre enseignants et élèves

Les Calandreta sont des écoles d'enseignement en immersion, et cet enseignement se fait prioritairement en occitan. Puisque celui-ci, qui n'est pas parlé à la maison par les élèves, est naturellement désavantagé face au français par rapport aux pratiques des élèves, l'un des buts des enseignants est de favoriser autant que possible la pratique de l'occitan. De ce fait, les enseignants de maternelle emploient autant que possible l'occitan, et ceux de primaire ne s'expriment plus aux élèves que dans cette langue. En l'absence des élèves, les enseignants

ont tendance à faire du code-switching occitan-français lorsqu'ils parlent entre eux.

Les élèves, eux, n'emploient pas systématiquement l'occitan, malgré les demandes et interventions répétées des enseignants. Comme dans les cas de diglossie, ou même de bilinguisme en général, le choix d'une langue ou de l'autre est lié au contexte.

Dans ce cadre, le français est à la fois la langue la plus prestigieuse et la langue maternelle de la quasi-totalité des élèves, et l'occitan la langue de l'enseignement. Il a donc tendance à être plus employé à l'intérieur de la classe, et plus particulièrement dans un cadre studieux (lors d'exercices, par exemple), et en présence de l'instituteur. Ce dernier, souvent un des seuls adultes que l'enfant entend parler occitan au quotidien, possède un poids symbolique important linguistiquement parlant.

Ces éléments pris en compte, les cadres d'emploi de l'occitan sont délimités ainsi :

Emploi de l'occitan	Avec des personnes extérieures (intervenants, employés non enseignants)	Avec d'autres élèves	Avec les professeurs
Hors de la Calandreta	-	/	/
Pendant la récréation	-	-	-
En classe, moment non studieux	-	+	++
En classe, moment studieux (exercices fait en autonomie, etc)	-	++	++++
Lorsque l'enseignant s'adresse au groupe	/	+++	+++++

Fig 13 : Emplois de l'occitan en Calandreta

Ce tableau reflète une moyenne des situations que j'ai observées ainsi que celles qui m'ont été rapportées lors de mes entretiens, mais celles-ci, bien qu'elles soient assez homogènes, peuvent changer légèrement selon les écoles. Par exemple, à Oloron, l'occitan était presque toujours utilisé en classe même lorsque le professeur s'absentait de la classe ou ne surveillait pas les élèves.

Ainsi, même au sein de l'école, les situations où les élèves emploient systématiquement l'occitan sont assez rares, tandis que celles où le français est systématiquement ou presque

systématiquement employé sont plus nombreuses. Cette répartition des usages linguistiques illustre la difficulté pour les enseignants des Calandreta de donner suffisamment de prestige à l'occitan pour qu'il soit plus employé par rapport au français alors que l'écart de prestige entre les deux langues est très important. Le prestige que le cadre de la Calandreta confère à l'occitan, s'il n'est pas négligeable, est donc loin de suffire à permettre à l'occitan de s'imposer dans les usages à l'école. L'usage de la langue sur des temps extra-scolaire est, dans la situation actuelle, rien moins qu'utopique, et des politiques publiques autrement plus favorables ainsi qu'une plus grande implication des parents et adultes en général serait nécessaire.

3.2.2.2 Prise en compte et perception de la variation linguistique

Les enseignants de Calandreta, qu'ils soient originaires du Béarn ou d'autres régions, ont personnellement vécu la variation linguistique propre au Béarn et celle plus générale de l'espace occitan. L'exposition à l'altérité a eu lieu lors de leur formation à la faculté APRENE de Béziers, aux côtés d'occitanistes d'autres régions, ou dans la participation régulière à des colloques ou événements réunissant des locuteurs occitans de toutes provenances. La spécificité des parlers gascons n'est pas minorisée par les enseignants, et le béarnais est décrit comme « particulier » au point de rendre difficile l'intercompréhension pour des locuteurs n'étant pas habitués à la variation linguistique. Les enseignants considèrent cependant que ce qui peut rendre la communication impossible n'est pas la différence entre les variétés en soi, mais plutôt l'absence d'habitude, et surtout le manque de volonté de s'adapter à la variation qu'on peut rencontrer chez un interlocuteur parlant une variété d'une autre région. Par ailleurs, plusieurs des enseignants incluaient, au-delà de comparaisons entre français et occitan, des comparaisons entre les variétés de plusieurs régions, ou entre la variété enseignée et celle de la famille de l'enseignant. Il existe donc une éducation à la diversité linguistique, qui a pour projet de rendre les calandrons capable de converser avec des individus originaires des quatre coins de l'Occitanie.

Les enseignants, surtout ceux des plus petites Calandreta, tentent d'utiliser soit la forme locale du gascon, soit le « gascon large », variété normalisée de l'occitan gascon, dont la connaissance leur semble nécessaire pour la communication). Il faut noter que trois des enseignants interviewés se renseignent ou se sont renseignés auprès des locuteurs locaux afin de s'appuyer sur le parler du village pour écrire ou modifier certains matériels pédagogiques.

On peut donc dire que la volonté affichée de la fédération Calandreta d'adapter la langue employée dans leurs écoles aux parlers locaux se traduit, dans le Béarn, par des actes concrets. S'il y a bien une certaine normalisation, illustrée par l'emploi du gascon large, celle-ci n'est en aucun cas systématique.

3.2.3 L'environnement associatif et politique des Calandreta

3.2.3.1 Relation avec les institutions et associations extérieures

Les Calandreta, et plus généralement les associations défendant le patrimoine culturel local sont défendues par les politiques locaux, à commencer par Jean-Jacques Lasserre, qui dirige le département, et François Bayrou, maire de Pau, les deux hommes parlant par ailleurs le gascon béarnais. C'est cette bienveillance relative de la part des élus qui explique en partie la présence de plus de Calandreta en Béarn que partout ailleurs en Gascogne.

Sur le plan local, ce soutien s'illustre par l'établissement des quatre Calandreta que j'ai pu visiter dans des locaux d'anciennes écoles publiques, prêtées par les mairies. Une telle situation est bien plus confortable pour ces écoles que de d'avoir s'installer dans des lieux privés qui ne sont souvent pas adaptés à l'enseignement du point de vue des normes comme d'un point de vue pratique. L'enseignante qui a été scolarisé à la Calandreta Paolina dans les années 90, alors installée dans une ancienne demeure, n'étant pas en mesure d'accueillir plus d'une dizaine d'élève, face aux 120 actuels. De ce point de vue, j'ai pu constater un décalage entre les deux Calandreta situées dans des villages, à Lis et Béost, où les Calandreta ont remplacées des écoles publiques qui avaient fermées du fait du nombre insuffisant d'élèves et des mesures gouvernementales. Dans cette configuration, les maires étaient satisfaits de l'installation d'une nouvelle école, qui permettait de créer quelques emplois et de conserver l'un des rares espaces de vie commune d'un village de campagne. Les Calandreta d'Oloron et de Pau, situées dans des espaces urbains, sont également soutenues par les élus locaux, mais doivent veiller à ne pas devenir une « menace » pour l'école publique, et se doivent donc de limiter le nombre d'élèves qu'elles accueillent et ne pas trop se mettre en avant. Ces écoles restent donc extrêmement dépendantes des pouvoirs locaux : en l'absence de réglementation nationale, et du faible soutien de l'État, les conditions et l'existence même des Calandreta dépend du bon vouloir d'élus locaux ou départementaux. La Calandreta Auloron a par exemple des relations tendues avec l'enseignement public, dont les effectifs sont en baisse du

fait de la popularité des établissements privés catholiques.

Concernant les interventions d'individus extérieurs à l'école, les enseignants des Calandreta ont recours à des personnes extérieures parlant occitan lorsque c'était possible. Les intervenants occitanophones dont ils m'ont parlé venaient souvent du village ou de la vallée de l'école, mais parfois également d'autres régions de l'Occitanie. Comme le nombre d'occitanophone reste réduit, surtout parmi les jeunes adultes ou les personnes d'âge moyen, il arrive régulièrement que des intervenants s'expriment uniquement en français. De plus, si les Calandreta participent à certains projets manifestations culturelles occitanes (projet de quartier occitan, carnaval béarnais, course occitane), les enseignants ne travaillent pas vraiment avec les associations de défense de la langue béarnaise, qu'elles soient occitanistes ou béarnaises.

Le matériel pédagogique lui-même, quand il n'est pas directement traduit par les enseignants eux-mêmes à partir du français, est écrit en occitan classique adapté au gascon. Beaucoup de débrouille, comme ailleurs : s'atteler aux manuels scolaires demande du temps, pour des manuels qui peuvent vite devenir obsolètes. Les ouvrages édités côtoient ainsi, et ce depuis le début du XXe siècle, de nombreuses initiatives individuelles (Lafon 2018). Les traductions faites directement par les enseignants, si elles demandent à ces derniers un investissement en temps conséquent, ont l'avantage de pouvoir être écrites dans la variété de leur choix. Certains enseignants se renseignent d'ailleurs auprès de locuteurs d'occitan hérité du village ou de la vallée où se trouve la Calandreta, afin d'adapter le matériel pédagogique au parler local.

Les dictionnaires, eux, sont des dictionnaires publiés par l'association Per Noste. Si les Calandreta ont des liens, quoique distendus, avec les associations occitanistes, elles sont soit indifférentes soit hostiles aux associations béarnistes, auxquelles il est reproché leur absence d'ouverture et leurs liens (supposés ?) avec l'extrême-droite. Si je ne peux vérifier cette affirmation, Moreux évoque les liens entre ces associations et les traditionalistes catholiques (Moreux 2004).

La question linguistique en Pays Basque est également un sujet qui a été abordé spontanément à plusieurs reprises lors de mes entretiens. Cela tient à la fois au fait que le mouvement des Calandreta a été influencé par celui des *ikastolas*, de la proximité géographique mais aussi culturelle entre le Béarn et le Pays Basque, ainsi que la réussite relative de la revitalisation du basque. L'engagement des personnalités politiques basques

pour la question linguistique et le poids plus important du basque dans la société sont observé avec une certaine envie de la part des militants de la langue occitane. Le basque est ainsi un modèle que les béarnais tentent d'émuler sur certains points, tant en concevant que, la situation culturelle et politique étant différente, ce qui marche au Pays Basque ne marcherait pas forcément au Béarn, et moins encore dans le reste de l'Occitanie.

3.2.3.2 La question de la graphie comme symbole de la discorde entre occitanistes et béarnistes

Du côté des Béarnistes, mais aussi des tenants de la graphie félibréenne tels que l'Institut Béarnais et Gascon ou Lafitte, la graphie alibertine, et les graphies archaïsantes en général, sont critiquée car, ne recoupant souvent pas la phonologie actuelle, elle demande un apprentissage pour être comprise, apprentissage que n'ont jamais eu la majorité des locuteurs natifs, n'ayant pas reçu d'éducation dans leur langue maternelle. Les occitanistes, eux, défendent la graphie alibertine parce qu'elle est commune. Ils défendent avec elle l'idée d'une Occitanie unie bien qu'elle se divise en régions dont la variété diffère. Une étude menée par Courtray en Provence a montrée quand la compréhension, et dans un certaine mesure l'utilisation de la graphie mistralienne était possible dans la plupart des cas pour les élèves ayant appris l'occitan avec la graphie classique, et inversement (bien que les chiffres soient légèrement moins élevés pour les élèves ayant appris l'occitan avec la graphie mistralienne) (Courtray 2014). Si une telle étude n'a pas été menée en Gascogne, les résultats en seraient probablement similaires. Des études menées auprès de locuteurs d'occitan hérité pourraient permettre de quantifier la compréhension dans l'une ou l'autre graphie mais, ces locuteurs étant de plus en plus rares, il n'est pas sûr que les associations occitanistes soient intéressées par un tel projet.

Ce n'est même pas tant la perception de la variation linguistique qui change beaucoup dans les deux camps : des deux côtés on reconnaît que l'intercompréhension peut être difficile, voire impossible, même si la variation est ressentie comme plus importante du côté des régionalistes. La différence est plus décisive quant à la *perception* de cette variation : pour les uns, elle fait du gascon une langue à part, indépendante de l'occitan au même titre que le catalan, pour d'autres le gascon est une des variétés de l'occitan.

Une telle opposition graphique reflétant une opposition identitaire peut être retrouvée en Bretagne : les graphies *peurunvan* (totalement unifiée), englobante et utilisée dans les

structures éducatives, et le *skolveurieg*, écriture centrée sur le dialecte du nord-ouest et refusant toute unification graphique avec le dialecte du Vannetais, défendue plutôt par des habitants du nord-ouest de la Bretagne, politiquement à gauche et se déclarant « régionalistes » (Le Bihan 2019).

Les Calandreta sont efficaces pour former des locuteurs compétents d'occitan, donc augmenter la capacité des jeunes générations à parler occitan, mais ne suffit pas à faire en sorte que l'occitan soit plus utilisé dans la vie quotidienne de ces mêmes élèves, particulièrement une fois que ceux-ci quittent l'enseignement en immersion, généralement à la fin du cursus primaire (Domp martin-Normand 2002). Ce décalage peut s'expliquer par le manque de prestige de l'occitan par rapport au français, mais aussi et surtout par sa disparition de l'espace public depuis des décennies, à quelques rares exceptions (quelques étals de marché, événements culturels). Sauzet s'appuie sur des sondages pour tirer la même conclusion à propos des locuteurs d'occitan de manière plus générale : seuls 11.7% des locuteurs possédant une capacité au moins limitée à parler l'occitan l'utilisent chaque jour (Sauzet 2013).

La confédération des Calandreta forme des centaines de locuteurs d'occitan compétents chaque année, et forme un tissu associatif fort de centaines d'individus. Il me semble que le résultat auquel elle parvient est le meilleur que peut concevoir un tel système. L'influence, et peut-être la réussite des Calandreta pourraient sortir grandie par une collaboration avec l'ensemble des associations présentes sur le territoire, mais cela, pas plus que tout changement dans sa structure, n'aurait une incidence forte sur le processus de revitalisation linguistique lui-même, qui dépend de la situation politique. Ainsi, les limites des Calandreta comme système d'enseignement me semblent être en grande partie lié au fait que ce mouvement de revitalisation est avant tout culturel et ne possède ni soutien de l'Etat, ni projet politique fort.

Conclusion

L'objectif du présent mémoire était d'étudier les normes sociolinguistiques orales et écrites des langues minoritaires que sont l'occitan et les langues des Ryūkyū, et leur influence d'une part sur les usages graphiques, d'autre part sur les conditions et les lieux d'utilisation de la langue. Je souhaitais plus précisément étudier ces normes sous deux angles : en premier lieu, l'évolution de ces normes, qui a influencé les systèmes graphiques utilisés, mais aussi les situations de diglossie, puis de conversion linguistique, qu'ont connus l'Occitanie et les Ryūkyū. Je me suis également penché sur l'influence de ces normes sur les caractéristiques et la réussite des mouvements de revitalisation linguistique, en choisissant notamment comme champ d'étude les écoles associatives Calandreta.

L'adhésion et le respect de ces normes possèdent une dimension identitaire. Le choix d'une graphie est particulièrement révélateur car, par rapport aux productions orales, il reflète plus souvent un choix conscient. Si la création d'une norme graphique peut avoir pour cause l'absence d'une norme à la fois répandue et adaptée aux besoins de leurs auteurs, comme ce fut le cas pour Salette et Garros, au XVII^e siècle, ou plus tard par l'EGF, qui souhaitait adapter la graphie traditionnelle béarnaise aux usages contemporains. C'est de moins en moins le cas pour l'occitan, pour lequel des intellectuels mènent une réflexion consciente sur sa graphie depuis bientôt deux siècles. Dans les Ryūkyū, au contraire, le travail de construction d'une graphie, qui comprend également une réflexion quant à l'alphabet utilisé reste à faire, et est d'autant plus important que les kanas japonais sont un outil très imparfait pour transcrire les phonèmes utilisés dans les langues des Ryūkyū.

La graphie classique, ou la graphie mise au point par Lafitte, ont une portée militante : elles reflètent une vision du monde, l'occitan unifié héritier des troubadours pour la première, le gascon comme langue à part, héritier notamment de la scripta béarnaise pour la seconde. Dans ces cadres, adhérer ou créer une norme revient à défendre, comme le dit Costa, un mythe (Costa 2010). Ce n'est pas toujours conscient : les élèves apprenant l'occitan à l'école, ou les locuteurs d'une langue héritée n'ont pas fait le choix de se conformer à une langue plutôt qu'à une autre, mais se sont conformés aux attentes de leur environnement. Les normes des langues officielles comme le français ou japonais, si elles sont parfois remises en cause, ne le sont pas autant que celles de langues minorées, partiellement normalisées ou dont la standardisation n'est pas autant acceptée. Ceci est d'autant plus vrai pour l'occitan, où le

nombre de militants est élevé par rapport au nombre de locuteurs.

Ce tiraillement entre les deux graphies, qui reflète plus généralement ce tiraillement entre deux positions quant à ce que doit être la langue revitalisée (position localiste contre position englobante, avec des nuances) se retrouve dans de nombreuses autres langues minoritaires en France, pour des langues telles que le breton (Le Coadic 2003), le basque (Arregi 2002), francoprovençal (Kasstan 2018a), comme ailleurs en Europe, par exemple dans le cas de l'irlandais (McDermott 2011).

Dans ce cadre, la *confédération Calandreta* défend résolument l'unité de l'occitan. Pour autant, l'enquête effectuée dans les Calandreta du Béarn m'a permis de montrer que les enseignants tentent de prendre en compte les variétés locales comme d'éduquer leurs élèves à la diversité linguistique. Ainsi, si l'enseignement en Calandreta, et plus généralement l'enseignement de l'occitan à l'école, contribue à la réduction de la diversité dialectale occitane, celle-ci doit être relativisée au moins pour l'enseignement en Calandreta, qui est le plus à même de former des locuteurs compétents.

Les Calandreta cherchent également, en établissant l'usage de l'occitan à l'école, à rétablir son usage dans la vie quotidienne et les lieux de sociabilité. Cependant, si elles remplissent leur rôle de former des locuteurs d'occitan, elles ne peuvent suffirent à encourager un emploi significatif de l'occitan hors école à ces « nouveaux locuteurs », pendant comme après leur scolarité. L'absence de l'occitan dans les cercles familiaux comme amicaux, son manque de prestige par rapport au français et le manque de soutien de la part des autorités contribuent à expliquer l'absence de l'occitan en dehors des écoles.

Cette absence illustre la limite du modèle des Calandreta. C'est pour cela qu'il me semble important que les mouvements de revitalisation linguistique ne concernent pas que des scientifiques et une minorité de militants. Inclure une frange plus large d'individus au processus de revitalisation linguistique, notamment en les formant à la transmission de la langue menacée semble nécessaire, à l'image de ce qui est fait au Guatemala (England 2018). Le projet de création de *la Ciutat*, un « quartier occitan » à Pau, à laquelle participe la Calandreta Paulina, pourrait contribuer à redonner une partie de sa place à l'occitan dans la ville.

Dans les Ryūkyū, au contraire, il n'existe pas de tradition écrite forte, dans le sens où l'écriture s'est faite principalement dans une autre langue, le mandarin, avec l'utilisation

d'idéogramme ne reflétant pas directement les phonèmes employés à l'oral pour le même signifié. L'influence de cette absence de tradition est directement perceptible aujourd'hui : elle se traduit par l'absence de norme standardisée, et par la réticence à en mettre une au point. Cette situation est assez similaire à celle du francoprovençal, qui n'a que très peu été utilisé à l'écrit, et ne possède aucune graphie commune malgré des tentatives comme celles de Dominique Stich (Stich 1998). Malgré le dynamisme des langues mixtes qui sont nées de la situation diglossique, les langues des Ryūkyū sont bel et bien en train de disparaître, et une politique ambitieuse d'éducation pourrait permettre à ces langues de se maintenir, portée par le dynamisme culturel de l'archipel et l'attachement de ses habitants à leur culture traditionnelle. Pour ce faire, une standardisation pluri-centrique adaptée aux îles pourrait être un compromis satisfaisant. Une autre option pourrait être une approche que Prax-Dubois décrit comme « rhizomatique », c'est-à-dire incluant différentes variétés sans les hiérarchiser (Prax-Dubois 2019).

La comparaison de deux aires linguistiques, l'Occitanie et l'archipel Ryūkyū, m'a semblé être une bonne manière de mieux comprendre les mécanismes d'extinction comme de revitalisation linguistique, notamment dans un cadre d'enseignement à des nouveaux locuteurs. L'étude d'autres terrains de revitalisation linguistique pourrait permettre d'affiner encore cette représentation. La France elle-même est le théâtre de plusieurs de ces terrains. En Corse, la langue et la culture corse, soutenues à la fois par des groupes indépendantistes et des groupes autonomistes disposant d'une influence importante au sein du parlement corse, ont bénéficié de concessions importantes du pouvoir français, et la place du corse en tant que langue régionale est bien plus importante dans les écoles publiques de l'île qu'ailleurs en France (Harguindéguy and Cole 2009). Les militants défendant la langue basque bénéficient d'un soutien politique important comme de l'existence d'une identité culturelle basque forte (Moreux 2004), ainsi que de l'existence de la zone autonome basque de l'autre côté de la frontière, où le basque, qui y est langue co-officielle, est parlé par une plus grande proportion de la population et où les mouvements de revitalisation linguistique sont très dynamiques (Juaristi 2017). En Bretagne cohabitent le breton et le gallo, la pratique de ce dernier étant encore dynamique bien qu'il soit relativement invisibilisé par rapport au breton, qui bénéficie du soutien de militants depuis le XIXe siècle (Blanchet and Le Coq 2007; Bulot 2007). Il ne s'agit là que d'exemples parmi les langues régionales les plus reconnues : sans compter les autres terrains linguistiques d'Europe et du reste du monde, le rapport Cerquiglini ne

comptait pas moins de 75 « langues de France », incluant les des langues minoritaires issues de l'immigration et celles parlées outre-mer.

L'étude des structures d'enseignement françaises des langues minoritaires issues de l'immigration, telle que l'arabe, le berbère ou le turc, dont les dynamiques diffèrent mais qui souffrent elles aussi du dénigrement face au français centralisateur, pourrait apporter une perspective intéressante, et ce d'autant plus que, selon Cerquiglini, l'arabe parlé en France pourrait être considéré comme une variété particulière distincte de celles parlées au Maghreb.

Une autre approche qui me semble intéressante serait d'essayer de mesurer la manière dont la répartition du pouvoir, à la fois au niveau national, et au niveau de la communauté, affectent les langues minorées. Cela pourrait permettre de déterminer dans quelles situations, si elles existent, la démocratie directe, et plus généralement la participation des citoyens des institutions locales affecte les processus de revitalisation linguistique. Cette approche permettrait de dépasser la seule question de l'investissement de l'État central pour poser celle de la répartition du pouvoir politique et culturel non seulement entre les communautés, mais également au sein de celles-ci.

Bibliographie

- Alibert, L. 1952. *L'application de La Réforme Linguistique Occitane Au Gascon*. Toulouse: Institut d'études occitanes.
- Alibert, L. 1966. *Dictionnaire Occitan-Français Selon Les Parlers Languedociens*. Toulouse: Institut d'études occitanes.
- Allen, Matthew. 2002. *Identity and Resistance in Okinawa*. Lanham, Md.: Rowman & Littlefield Publishers.
- Anderson, M. 2009. "Emergent Language Shift in Okinawa." University of Sidney.
- Anderson, M., ed. 2014a. *Language Crisis in the Ryukyus*. Cambridge: Cambridge Scholars.
- Anderson, M. 2014b. "Language Shift and Language Loss." Pp. 103–39 in *Language Crisis in the Ryukyus: The Price for Being Japanese?* Cambridge: Cambridge Scholars Publishing.
- Anderson, M. 2014c. "Revitalization Attempts and Language Attitudes in the Ryukyus." Pp. 1–30 in *Language Crisis in the Ryukyus: The Price for Being Japanese?* Cambridge: Cambridge Scholars Publishing.
- Anderson, M. 2015. "19. Substrate-Influenced Japanese and Code-Switching." in *Handbook of the Ryukyuan Languages*, edited by P. Heinrich, S. Miyara, and M. Shimoji. Berlin, München, Boston: DE GRUYTER.
- Arregi, J. 2002. "Langue, territoire et État-nation dans le cas du Pays basque." *Hérodote* 105(2):129.
- Aurell, M. 1992. *La Vielle et l'épée : Troubadours et Politique En Provence Au XIIIe Siècle*. Paris: Editions Aubier.
- Austin, P., and J. Sallabank. 2011. "Introduction." Pp. 1–24 in *The Cambridge Handbook of Endangered Languages*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Avolio, F. 2015. *Lingue e Dialetti d'Italia*. 4e édition. Rome: Carocci.
- Banniard, M. 2005. *du latin aux langues romanes*. Paris: Armand Colin.
- Banniard, M. 2018. "La Construction de La Scripta Occitane (8e- 12e Siècle): Des Compromis Textuels Latiniformes Aux Ruptures Graphiques." Presented at the Demi-journée d'études: «La genèse de l'Occitan: de la scripta occitane aux frontières linguistiques», Paris.
- Bec, P. 1994. *La Langue occitane*. Presses Universitaires de France. Paris.
- Bec, P. 1997. *Le Siècle d'or de La Poésie Gasconne - 1550-1650, Anthologie Bilingue*. Paris: Les belles lettres.
- Bergounioux, G. 1989. "Le Francien (1815-1914) : La Linguistique Au Service de La Patrie." *Mots. Les Langages Du Politique* (19):23–40.

- Bernissan, F. 2013. “Discours Volontaristes et Effets Réels. La Situation de l’occitan.” *Lengas* (73).
- Bert, M. 2010. “Qui Parle Une Langue En Danger? Locuteurs Du Francoprovençal et de l’occitan En Rhône-Alpes, France.” *Faits de Langues* 35–36(1):79–115.
- Blanchet, P. 2002. “La politisation des langues régionales en France.” *Hérodote* 105(2):85.
- Blanchet, P. 2012. “L’identification Des Langues : Une Question Clé Pour Une Politique Scientifique et Linguistique Efficace: L’exemple Des Catégories « béarnais, Gascon, Occitan ».” *Modèles Linguistiques* XXXIII(66):17–25.
- Blanchet, P., and A. Le Coq. 2007. “Où en est le gallo ? Pratiques et représentations de la langue et de la culture en Haute Bretagne: Résultats d’enquêtes.” *Cahiers de sociolinguistique* 12(1):11.
- Boberg, C., J. Nerbonne, and D. Watt, eds. 2018. *The Handbook of Dialectology*. First edition. Hoboken, NJ: John Wiley & Sons, Inc.
- Bodelot, C. 2017. “Latin parlé / latin écrit: de la symbiose à la diglossie.” *Langages* 208(4):17.
- Bourdieu, P. 2001. *Langage et pouvoir symbolique*. Paris: Seuil.
- Bourgeois, D., and J. P. Wallot. 2005. *La gouvernance linguistique: le Canada en perspective*. Ottawa: Presses de l’Université d’Ottawa.
- Boutan, P. 2018. “La Question Des Langues Maternelles Dans Les Manuels Scolaires Sous La Troisième République.” *Lengas* (83).
- Boyer, H. 1990. *Clés sociolinguistiques pour le “francitan.”* Montpellier: Centre Régional de Documentation Pédagogique.
- Boyer, H. 2016. “L’« accent Du Midi ». De La Stigmatisation Sociolinguistique à l’illégitimation Politico-Médiatique: Observations et Hypothèses.” *Mots* (111):49–62.
- Branca-Rosoff, S. 1990. “De la culture de la vigne à la cueillette des fleurs des champs. Les noms de la langue dans la dialectologie française du XIX^e siècle.” *Langue française* 85(1):48–67.
- Bras, M., E. Chorin, and M. P. Vernières. 2019. “Education Plurilingue et Interculturalité : Étude de Terrain Dans Un Collège Calandreta.” Presented at the 8^{ème} Congrès international de l’Association EDiLiC, Lisboa.
- Briquet, R. 2006. *L’immersion linguistique*. Lovreval: Éditions Labor.
- Brunner, T. 2009. “Le passage aux langues vernaculaires dans les actes de la pratique en Occident.” *Le Moyen Age* CXV(1):29–72.
- Bulot, T. 2007. “Le gallo, une langue urbaine ? : Ou les discours sur l’espace et les langues bretonnes à Rennes.” *Cahiers de sociolinguistique* 12(1):51.

- Cameron, D., ed. 1992. *Researching Language: Issues of Power and Method*. London ; New York: Routledge.
- Carles, H. 2011. *L'émergence de l'occitan Pré-textuel. Analyse Linguistique d'un Corpus Auvergnat (IXe-XIe Siècles)*. Strasbourg: ELiPhib.
- Carroll, T. 2013. *Language Planning and Language Change in Japan: East Asian Perspectives*. first edition. Routledge.
- Carter, W. 2016. "Should Endangered Languages Be Saved?" *Anthropology News* 57(6):e73–75.
- Chabaud, S. 2013. "Le Chant En Occitan, Une Expérience Récente et Originale de Prise En Main d'une Culture et d'une Langue." *Lengas* (74).
- Chambers, J. K., and Peter Trudgill. 1998. *Dialectology*. 2nd ed. Cambridge University Press.
- Charles, Jean. 1994. "Caractères de la revendication ethnique en Béarn." *Espace, populations, sociétés* 12(3):363–70.
- Chevalier, G. 2007. "Gallo et breton: Complémentarité ou concurrence?" *Cahiers de sociolinguistique* 12(1):75.
- Christian, D. 1988. "Language Planning: The View from Linguistics." in *Linguistics: The Cambridge Survey*.
- Clarke, H. 2015. "26. Language and Identity in Okinawa and Amami: Past, Present and Future." in *Handbook of the Ryukyuan Languages*, edited by P. Heinrich, S. Miyara, and M. Shimoji. Berlin, München, Boston: DE GRUYTER.
- Cobarrubias, J., and Joshua A. Fishman. 1983. *Progress in Language Planning: International Perspectives*. Walter de Gruyter.
- Confederacion Calandreta. 2020. "Calandreta-Effectius." *Calandreta.Org*. Retrieved (<http://www.calandreta.org/oc/effectius/>).
- Costa, J. 2010. "Revitalisation linguistique : Discours, mythes et idéologies. Une approche critique de mouvements de revitalisation en Provence et en Écosse." thesis, Université de Grenoble.
- Costa, J. 2014. "New Speakers, New Language: On Being a Legitimate Speaker of a Minority Language in Provence." *International Journal of the Sociology of Language* 2015(231):127–145.
- Costa, J. 2016. *Revitalising Language in Provence: A Critical Approach*. Malden, MA: Wiley Blackwell.
- Couffignal, G. 2014. "“Est-Ce Pas Ainsi Que Je Parle ?” : La Langue à l'œuvre Chez Pey de Garros et Montaigne." Université Toulouse - Jean Jaurès, Toulouse.
- Courouau, J. F. 2008. *Moun Lengatge Bèl: Les Choix Linguistiques Minoritaires En France, 1490-1660*. Genève: Droz.

- Courouau, J. F. 2014. “Naissance d’une Critique ? La Présence de l’occitan Dans La Presse Béarnaise de La Fin Du XVIIIe Siècle.” *Lengas* (75).
- Courtray, F. 2014. “Dualitat Grafica e Ensenhament de l’occitan Provençal: Assag d’apròchi Sociolinguistic al Prèp Dels Ensenhaires de La Lengua Regionala.” *Lengas* (76).
- Courtray, F. 2018. “Jòrgi Reboul, Un Parcours Singulier Vers l’occitanisme à Travers l’histoire Du XXe Siècle.” *Lengas* (84).
- Czaykowska-Higgins, E. 2009. “Research Models, Community Engagement, and Linguistic Fieldwork: Reflections on Working within Canadian Indigenous Communities.” *Language Documentation & Conservation* 3(1):15–50.
- Davies, A. 2003. *The Native Speaker: Myth and Reality*. 2nd ed. Clevedon ; Buffalo: Multilingual Matters.
- De Robillard, D. 1995. “Lexicographie variationiste, linguistique, sociolinguistique :” P. 185 in *Le régionalisme lexical*. De Boeck Supérieur.
- Dejeanne, J. M. 1909. *Poésies Complètes Du Troubadour Marcabru*. Toulouse: Privat.
- Ding, S., and K. Goh. 2020. “The Impact of Religion on Language Maintenance and Shift.” *Language in Society* 49(1):31–59.
- Domp martin-Normand, C. 2002. “Collégiens issus de Calandreta : quelles représentations de l’occitan ?” *Langage et société* 101(3):35.
- Dorian, N. 1994. “Purism vs. Compromise in Language Revitalization and Language Revival.” *Language in Society* 23(4):479–94.
- Dutech, H. 2001. “Groupes Folkloriques Béarnais.” Retrieved (<http://www.lebearn.net/groupes.html>).
- Eisemann, P. 1971. “Le statut d’Okinawa : de la souveraineté résiduelle à la restitution au Japon.” *Annuaire français de droit international* 17(1):255–78.
- England, N. 2018. “Training Language Activists to Support Endangered Languages.” Pp. 823–41 in *The Oxford Handbook of Endangered Languages*, edited by K. L. Rehg and L. Campbell. Oxford University Press.
- Escudé, P. 2018. “Ce que disent ‘les langues vivantes régionales’ de France.” *Les cahiers de la LCD* 7(2):67.
- Ferguson, J. 1959. “Diglossia.” *WORD* 15(2):325–40.
- Field, T. 2009. “Présent et Passé de La Langue de Gascogne.”
- Field, T. n.d. “Les Œuvres de Despourrin, Témoignage Sur Le Béarnais Du 18e Siècle.”
- Filhon, A. 2016. “Les langues dans les enquêtes de la statistique publique : bilan et perspectives.” *Langage et société* 155(1):15.

- Fishman, J. 1964. "Language Maintenance and Language Shift as a Field of Inquiry. A Definition of the Field and Suggestions for Its Further Developments." *Linguistics* 2(9).
- Fishman, J. 1972. "Societal Bilingualism : Stable and Transitional." Pp. 135–52 in *Language in sociocultural change*, edited by A. Dil. Stanford: Stanford University Press.
- Fishman, J. 1991. *Reversing Language Shift: Theoretical and Empirical Foundations of Assistance to Threatened Languages*. Clevedon ; Philadelphia: Multilingual Matters.
- Frekko, S. 2009. "Social Class, Linguistic Normativity and the Authority of the 'Native Catalan Speaker' in Barcelona." Pp. 161–84 in *The Native Speaker Concept: Ethnographic Investigations of Native Speaker Effects*. New York: De Gruyter Mouton.
- Gadet, F. 2017. "L'oralité ordinaire à l'épreuve de la mise en écrit: ce que montre la proximité." *Langages* 208(4):113.
- Garabato, C. A. 2006. "Enseigner l'occitan / en occitan aujourd'hui: un parcours du combattant..." *Ela. Etudes de linguistique appliquée* 143(3):265–80.
- Garabato, C. A. 2009. *Langues Minoritaires En Quête de Dignité: Le Galicien En Espagne et l'occitan En France*. Paris: Harmattan.
- Garat, I. 2005. "La fête et le festival, éléments de promotion des espaces et représentation d'une société idéale." *Annales de géographie* 643(3):265.
- Gardy, P., and R. Lafont. 1981. "La Diglossie Comme Conflit: L'exemple Occitan." *Langages* (61):75–91.
- Gossen, C. T. 1962. "De l'histoire Des Langues Écrites Régionales Du Domaine d'oïl. La Scripta Des Chartes Picardes. Explications de Quelques Spécimens de Scripta Lorraine, Picarde et Normande." *Revue de Linguistique Romane* 26(103–104):271–308.
- Grenoble, L., and L. Whaley. 2006. *Saving Languages: An Introduction to Language Revitalization*. New York: Cambridge University Press.
- Greub, Y., and J. P. Chambon. 2002. "Note Sur l'âge Du (Proto)Gascon." *Revue de Linguistique Romane* (263–264):473–95.
- Grosclaude, M. 1984. "Remarques Sur l'orthographe Des 'Psalmes de David Metuts En Rima Bernesa' d'Arnaud de Salette." Pp. 287–301 in *Arnaud de Salette et son temps*, edited by R. Darrigrand. Orthez: Per Noste.
- Hammine, M. 2019. "Indigenous in Japan? The Reluctance of the Japanese State to Acknowledge Indigenous Peoples and Their Need for Education." Pp. 225–45 in *Sámi Educational History in a Comparative International Perspective*, edited by O. Kortekangas, P. Keskitalo, J. Nyysönen, A. Kotljarchuk, M. Paksuniemi, and D. Sjögren. Cham: Springer International Publishing.
- Hara, K. 2005. "Regional Dialect and Cultural Development in Japan and Europe."

International Journal of the Sociology of Language 2005(175–176).

- Hara, K., and P. Heinrich. 2015. “27. Linguistic and Cultural Revitalization.” in *Handbook of the Ryukyuan Languages*, edited by Patrick Heinrich, S. Miyara, and M. Shimoji. Berlin, München, Boston: DE GRUYTER.
- Harguindéguy, J. B., and A. Cole. 2009. “La politique linguistique de la France à l’épreuve des revendications ethnoterritoriales.” *Revue française de science politique* 59(5):939–66.
- Haugen, E. 1966. *Language Conflict and Language Planning: Case of Modern Norwegian*. Harvard University Press.
- Heiniger-Castéret, P. 2019. “Bataille ! La pastorale ou la scène du monde dans les Pyrénées occidentales.” *Ethnologie française* N°176(4):839.
- Heinrich, P. 2004. “Language Planning and Language Ideology in the Ryūkyū Islands.” *Language Policy* (3):153–79.
- Heinrich, P. 2005. “Language Loss and Revitalization in the Ryukyu Islands.” *The Asia-Pacific Journal* 3(11).
- Heinrich, P. 2007. “Look Who’s Talking. Language Choices in the Ryukyu Islands.” *LAUD Papers* (691).
- Heinrich, P. 2013. “Hōgen Ronsō : The Great Ryukyuan Languages Debate of 1940.” *Contemporary Japan* 25(2):167–87.
- Heinrich, P. 2014. “Use Them or Lose Them: There’s More at Stake than Language in Reviving Ryukyuan Tongues.” *The Japan Times*.
- Heinrich, P. 2015. “Language Shift.” in *Handbook of the Ryukyuan Languages*, edited by Patrick Heinrich, S. Miyara, and M. Shimoji. Berlin, München, Boston: DE GRUYTER.
- Heinrich, P., F. Bairon, and M. Brenzinger. 2009. “The Ryukyus and the New, But Endangered, Languages of Japan.” *The Asia-Pacific Journal* 7(19).
- Héran, F., A. Filhon, and C. Deprez. 2002. “La Dynamique Des Langues En France Au Fil Du XXesiècle.” *Populations & Sociétés* (376).
- Hinton, L. 2011. “Revitalization of Endangered Languages.” Pp. 291–311 in *The Cambridge Handbook of Endangered Languages*, edited by P. Austin and J. Sallabank. Cambridge: Cambridge University Press.
- Hosokawa, N. 2015. “Nationalism and Linguistic Purism in Contemporary Japan: National Sentiment Expressed through Public Attitudes towards Foreignisms: Nationalism and Linguistic Purism in Contemporary Japan.” *Studies in Ethnicity and Nationalism* 15(1):48–65.
- Hymes, D. 1961. “Functions of Speech: An Evolutionary Approach.” P. 128 in *Anthropology and education*, edited by F. Gruber. Philadelphia: University of Pennsylvania.

- Ishihara, M. 2016. "Language Revitalization Efforts in the Ryukyus." Pp. 67–82 in *Self-determinable Development of Small Islands*, edited by Masahide Ishihara, E. Hoshino, and Y. Fujita. Singapore: Springer Singapore.
- Jeanroy, A. 1922. *Les Poésies de Cercamon*. Paris: Champion.
- Juaristi, P. 2017. "Le mouvement de revitalisation de la langue basque dans la Communauté Autonome Basque." *Cahiers internationaux de sociolinguistique* 11(1):131.
- Kasbarian, J. M. 1997. "Langue Minorée et Langue Minoritaire." Pp. 185–88 in *Sociolinguistique : concepts de base*. Bruxelles: Mardaga.
- Kasstan, J. 2017. "New Speakers: Challenges and Opportunities for Variationist Sociolinguistics." *Language and Linguistics Compass* 11:e12249.
- Kasstan, J. 2018a. "Exploring Contested Authenticity among Speakers of a Contested Language: The Case of 'Francoprovençal.'" *Journal of Multilingual and Multicultural Development* 39(5):382–93.
- Kasstan, J. 2018b. "New Speakers and Language Revitalisation: Arpitan and Community (Re)Formation." Pp. 149–70 in *French Language Policies and the Revitalisation of Regional Languages in the 21st Century*, edited by M. Harrison and A. Joubert. Basingstoke: Palgrave Macmillan.
- Kaye, A. 2001. "Diglossia." Pp. 3688–91 in *International Encyclopedia of the Social & Behavioral Sciences*. Elsevier.
- Kerr, G. 2000. *Okinawa: The History of an Island People*. Revised edition. Rutland: Tuttle Publishing.
- Klinkenberg, J. M. 2016. "« Grandes Langues » et Langues Minoritaires : Deux Politiques Linguistiques ?" *Lengas* (79).
- Kremnitz, G. 1981. "De l'occitan Au Français (Par Le Francitan). Étapes d'une Substitution Linguistique." Pp. 183–95 in *Logos Semantikos: Studia linguistica in honorem*. Berlin: De Gruyter.
- Kremnitz, G. 2013. *Histoire Sociale Des Langues de France*. Rennes: Presses universitaires de Rennes.
- Kühne, O. 2012. "Research Report: Historical Amnesia and the 'Neo-Imperial Gaze' in the Okinawa Boom." *Contemporary Japan* 24(2):213–41.
- Labedan, R. 2015. "Transmission e Representacions de La Lengua Occitana Dins Una Comuna de La Periferia Tolosena (Florenç, Nauta-Garona)." *Lengas* (78).
- Lafitte, J. 1996. "Le Gascon Langue à Part Entière et Le Béarnais Âme Du Gascon." *Ligam-DiGaM* (hors-série n°4).
- Lafitte, J. 2005. "Situation Sociolinguistique et Écriture Du Gascon Aujourd'hui." thesis, Rennes 2.

- Lafon, M. 2018. “Manuels et Documents Scolaires Pour l’enseignement de l’occitan En Aveyron.” *Lengas* (83).
- Lafont, R. 1968. “La Vision Du Gascon Écrit Chez Pey de Garros.” *Annales de l’Institut d’études Occitanes* (3):405–15.
- Lafont, R. 1984. “Pour Retrousser La Diglossie.” *Lengas* (15):5–36.
- Lartigue, P. 2004. “Le Vocalisme Du Gascon Maritime, Dit ‘Gascon Noir.’” Université de Toulouse-Le Mirail, Toulouse.
- Laurent, S. 2017. “Troubadours et Société En Aquitaine Au XIIe Siècle.” Université de Poitiers, Poitiers.
- Lawrence, W. 2015. “Lexicon.” in *Handbook of the Ryukyuan Languages*, edited by P. Heinrich, S. Miyara, and M. Shimoji. Berlin, München, Boston: DE GRUYTER.
- Le Coadic, R. 2003. “Les contrastes bretons.” *Ethnologie française* 33(3):373.
- Le Bihan, H. 2019. “Histoire Graphique de La Langue Bretonne : La Question de La Norme.” *Lengas* (86).
- Lespoux, Y. 2014. “Entre Pédagogie et Militantisme : La Revue Viure a l’Escòla (1975-1981).” *Lengas* (75).
- Lespoux, Y. 2018. “Du « petit Lavisse » Au « petit Labouysse » ? Quels Outils Pour Former à l’histoire de l’espace Occitan ?” *Lengas* (83).
- Lespy, V. 1858. *Grammaire Béarnaise, Suivie d’un Vocabulaire Français*. Pau: Typographie et litographie Veronese.
- Lewis, P., and G. Simons. 2010. “Assessing Endangerment: Expanding Fishman’s GIDS.” *Revue Roumaine de Linguistique* 55(2):103–20.
- Liddicoat, A. 2012. “Language Planning as an Element of Religious Practice.” *Current Issues in Language Planning* 13(2):121–44.
- Lieutard, H. 2010. “Le Système Graphique de l’abbé Boissier de Sauvages : Défense et Illustration de La Diglossie Franco-Occitane.” *Lengas* (68):105–44.
- Lieutard, H. 2019. “Les Systèmes Graphiques de l’occitan: Un Kaléidoscope Des Représentations et Des Changements Linguistiques.” *Lengas* (86).
- Llussà, R. 2002. “L’État espagnol et ses langues vus de Catalogne.” *Hérodote* 105(2):135.
- Lodge, A. 1993. *French From Dialect to Standard*. London ; New York: Routledges.
- Loo, T. 2019. “Paradise in a War Zone’: The U.S. Military and Tourism in Okinawa, 1945–1972.” *Japan Review* (33):173–94.
- Lyster, R., and J. Costa. 2011. “Revitalization of Regional Languages in France Through Immersion.”

- Mackenzie, I., and W. Davis. 2018. "Why Lexical Loss and Culture Death Endanger Science." Pp. 760–82 in *The Oxford Handbook of Endangered Languages*, edited by K. L. Rehg and L. Campbell. Oxford University Press.
- Majewicz, A. 2011. "Ryukyuan – Linguistic Status, Prestige, Endangerment and Data Availability." *Folia Scandinavica Posnaniensia* 12:pp.155-169.
- Maraini, F. 1996. "Une Renaissance Aïnoue ?" *L'Homme* (137):195–204.
- Martel, P. 1997. "Les Félibres, Leur Langue, et Les Linguistes, Ou Le Grand Malentendu." *Lengas* (42):105–22.
- Martel, P. 2004. "Le Félibrige : Un Incertain Nationalisme Linguistique." *Mots* (74):43–57.
- Martel, P. 2007a. "Autour de La Loi Deixonne." Pp. 131–47 in *L'école française et l'occitan: Le sourd et le bègue*. Montpellier: Presses universitaires de la Méditerranée.
- Martel, P. 2007b. "Le « patois à l'école » ? Retour sur un débat (XIXe-XXe siècles)." Pp. 19–48 in *L'école française et l'occitan: Le sourd et le bègue*. Montpellier: Presses universitaires de la Méditerranée.
- Martel, P. 2007c. "Les pédagogues et les « patois » sous la Troisième République." Pp. 69–84 in *L'école française et l'occitan: Le sourd et le bègue*. Montpellier: Presses universitaires de la Méditerranée.
- Martel, P. 2007d. "L'impossible politique linguistique occitaniste." Pp. 49–68 in *L'école française et l'occitan: Le sourd et le bègue*. Montpellier: Presses universitaires de la Méditerranée.
- Martel, P. 2007e. "Qui Parle Occitan ? A Propos d'une Enquête." *Langues et Cité : Bulletin de l'Observatoire Des Pratiques Linguistiques* 10:3.
- Martel, P. 2007f. "Travail, Famille, Patois : Vichy et l'enseignement de l'occitan, Apparences et Réalités." Pp. 119–30 in *L'école française et l'occitan: Le sourd et le bègue*. Montpellier: Presses universitaires de la Méditerranée.
- Martel, P. 2009. "Occitan, français et construction de l'État en France." Pp. 93–116 in *La politique de Babel*. Editions Karthala.
- Martel, P. 2013. "La Nòva Cançon Occitana : Révolution En Occitan, Révolution Dans La Chanson Occitane ?" *Lengas* (74).
- Martel, P. 2015. "Histoire d'Occitanie." Pp. 21–42 in *Études de langue et d'histoire occitanes*. Limoges: Lambert Lucas.
- Martin, A. 2014. "Okinawa's Reinvention Enters Next Phase." *The Wall Street Journal*, November 13.
- Massourre, J. L. 2015. *Le Gascon " Lengatge Estranh."* Langues et civilisations romanes. Villeneuve-sur-Lot: Massourre, J-L.
- Mazure, A., and J. Hatoulet. 1841. *Fors de Béarn, Législation Inédite Du 11eme Au 13eme*

Siècle. Pau: E. Vignancour.

- McDermott, P. 2011. “‘Irish Isn’t Spoken Here?’ Language Policy and Planning in Ireland.” *English Today* 27(2):25–31.
- Milhé, C. 2006. “L’usage Instrumental de l’occitan Par Les Politiques.” *Argumentum* 103–29.
- Milhé, C. 2010. “Pourquoi Les Occitanistes Ne Vont Pas Aimer Mon Travail: Entre Discours Savant et Discours Militant.” *Journal Des Anthropologues* (120–121).
- Mooney, D. 2015. “Confrontation and Language Policy: Non-Militant Perspectives on Conflicting Revitalisation Strategies in Béarn, France.” *Policy and Planning for Endangered Languages*.
- Moreux, Bernard. 2004. “Béarnais and Gascon Today: Language Behavior and Perception.” *International Journal of the Sociology of Language* 2004(169).
- Ogawa, S. 2015. “23. Orthography Development.” in *Handbook of the Ryukyuan Languages*, edited by P. Heinrich, S. Miyara, and M. Shimoji. Berlin, München, Boston: DE GRUYTER.
- Olivieri, M., and P. Sauzet. 2016. “Southern Gallo-Romance (Occitan).” Pp. 319–49 in *The Oxford Guide to the Romance Languages*, edited by M. M. (eds.) Adam Ledgeway. Oxford University Press.
- O’Rourke, B., and A. Nandi. 2019. “New Speaker Parents as Grassroots Policy Makers in Contemporary Galicia: Ideologies, Management and Practices.” *Language Policy* 18(4):493–511.
- O’Rourke, B., and J. Pujolar. 2013. “From Native Speakers to ‘New Speakers’ – Problematizing Nativeness in Language Revitalization Contexts.” *Histoire Épistémologie Langage* 35(2):47–67.
- O’Rourke, B., J. Pujolar, and F. Ramallo. 2015. “New Speakers of Minority Languages: The Challenging Opportunity – Foreword.” *International Journal of the Sociology of Language* 2015(231):1–20.
- Payton, P. 2000. “Cornish.” in *Languages in Britain and Ireland*, edited by G. Price. Oxford: Blackwell Publishing Ltd.
- Pellard, T. 2015. “The Linguistic Archeology of the Ryukyu Islands.” Pp. 13–38 in *Handbook of the Ryukyuan Languages*. Boston: De Gruyter Mouton.
- Prado, D., and D. Pimienta. 2016. “Les langues romanes minoritaires et l’Internet.” *Hermès: Cognition - communication - politique* (75):101–10.
- Prax-Dubois, P. 2019. “Décoloniser le multilinguisme à l’école française. Pour une pédagogie rhizomatique et transgressive.” *Cahiers internationaux de sociolinguistique* 16(2):43–74.
- Pujolar, J., and B. O’Rourke. 2016. “Theorizing the Speaker and Speakerness: Lessons Learned from Research on New Speakers.”

- Raynouard, F. 1817. *Choix Des Poésies Originales Des Troubadours T.2*. Genève-Paris: Slatkine.
- Région Midi-Pyrénées. 2010. “Présence, Pratiques et Perceptions de La Langue Occitane En Région Midi-Pyrénées.”
- Rindstedt, C., and K. Aronsson. 2002. “Growing up Monolingual in a Bilingual Community: The Quichua Revitalization Paradox.” *Language in Society* 31(5):721–42.
- Robert, J. M. 2004. “Les langues voisines en Scandinavie.” *Ela. Etudes de linguistique appliquée* no 136(4):465–76.
- Rouquier, J. 2019. “Étude Diachronique Du Gascon Béarnais Au Sein Des Textes Officiels : Quelle(s) Variation(s) Par Rapport Au Gascon ?” Pp. 40–47 in *Actes des Rencontres lyonnaises des jeunes chercheurs en linguistique historique*. Lyon: Association Diachronies Contemporaines.
- Rouquier, J., and M. Russo. 2019. “Representations and uses of Occitan in the calandretas of Béarn: a case study.” Presented at the Convegno internazionale: Plurilinguismo e pianificazione linguistica: esperienze a confronto, Rome.
- Roux-Châteaureynaud, M. A. 2007. “Pratiques, Représentations et Affichage de l’occitan, Aujourd’hui En Aquitaine.” thesis, Montpellier 3.
- Royette, O. 2010. *Les Mots Des Tranchées: L’invention d’une Langue de Guerre 1914-1919*. Paris: Armand Colin.
- Royette, O., G. Siouffi, S. Smadja, and A. Steuckardt. 2014. “Langue Écrite et Langue Parlée pendant La Première Guerre Mondiale: Enjeux et Perspectives.” *Romanistisches Jahrbuch* 64:106–29.
- Russo, M. 2014a. “La Guerre de 1914-1918 Comme Vecteur d’introduction Du Français Dans Les Langues Régionales : L’exemple Des Textes Francoprovençaux Écrits Par Les Poilus.” Presented at the « Langues régionales au péril de la guerre de 1914 – 1918 », Lyon.
- Russo, M. 2014b. “Proto-French Vowel Harmony : A Raising Metaphony in Merovingian Documents ?” Presented at the 12e rencontres internationales du Réseau Français de Phonologie RFP, Lille.
- Russo, M. 2014c. “Un Processus Métaphonique En Latin Mérovingien.” Presented at the Congrès international Latin Vulgaire – Latin Tardif 11, Oviedo.
- Sauzet, P. 1989. “Diglossie, Conflit Ou Tabou ?” *Bretagne Linguistique* (5).
- Sauzet, P. 2002. “Réflexions Sur La Normalisation Linguistique de l’occitan.” Pp. 39–61 in *Codification des Langues de France*, edited by D. Caubet, J. Sibille, and S. Chaker. Paris: L’Harmattan.
- Sauzet, P. 2006. “La Spécificité Phonétique Du Gascon, Occitan Extrême.” Pp. 17–22 in Vol. 5. Sabres.

- Sauzet, P. 2012. “Occitan : De l’importance d’être Une Langue.” *Cahiers de l’Observatoire Des Pratiques Linguistiques* (3):87–106.
- Sauzet, P. 2013. “Ecart Entre Compétence et Pratique.” Pp. 87–95 in *Histoire sociale des langues de France*. Rennes: Presses universitaires de Rennes.
- Schlieben-Lange, B. 1993. “Occitan : French.” Pp. 209–29 in *Bilingualism and Linguistic Conflict in Romance*. Vol. 5, *Trends in Romance Linguistics and Philology*, edited by R. Posner and J. Green. New York: Mouton de Gruyter.
- Schlieben-Lange, B. 1998. “Les Hypercorrectismes de La Scripturalité.” *Cahiers de Linguistique Française* (20):255–73.
- Shimabukuro, J. 2015. “「Okinawa Identity」 to Okinawa Jūmin No Jikoketteiken (Okinawan Identity and the Citizen’s Right of Self-Determination).” *Nippon.Com*.
- Shimamori, M., and T. Pellard. 2010. “An Introduction to Ryukyuan Languages.”
- Sichel-Bazin, R. 2016. “Le français du Midi : une variété de français à accent lexical.” *Langue française* 191(3):47.
- Sichel-Bazin, R., C. Buthke, and T. Meisenburg. 2012. “Chapitre 7 : La prosodie du français parlé à Lacaune : influences du substrat occitan.” P. 137 in *La variation prosodique régionale en français*. De Boeck Supérieur.
- Simons, G., and M. Lewis. 2013. “The World’s Languages in Crisis: A 20-Year Update.” P. 274 in *Responses to Language Endangerment. In honor of Mickey Noonan: New directions in Language Documentation and Language Revitalization, Studies in language companion*. John Benjamin’s publishing company.
- Smits, G. 1999. *Visions of Ryukyu: Identity and Ideology in Early-Modern Thought and Politics*. Honolulu: University of Hawaii Press.
- Spolsky, B. 2011. “Language and Society.” Pp. 141–56 in *The Cambridge Handbook of Endangered Languages*, edited by P. K. Austin and J. Sallabank. Cambridge University Press.
- Stich, D. 1998. *Parlons francoprovençal: une langue méconnue*. Paris: L’Harmattan.
- Sugita, Y. 2014. “The Discovery of Okinawa-Substrate Japanese as a ‘We-Code’. The Language of Okinawan Youth in the 1980s and Its Impact.” Pp. 169–205 in *Language crisis in the Ryukyus*. Newcastle upon Tyne: Cambridge Scholars Publishing.
- Sugita, Y. 2015. “Local Language Varieties and the Media.” Pp. 511–30 in *Handbook of the Ryukyuan Languages*. Boston: De Gruyter Mouton.
- Sumien, D. 2006. *La Standardisation Pluricentrique de l’occitan*. Turnhout: Brepols Publishers.
- Sumien, D. 2009. “Classificacion Dei Dialèctes Occitans.” *Linguistica Occitana* 7:1–56.
- Sumien, D. 2015. “Lo Gascon Es Occitan: Demostracion.” *Jornalet - Gaseta Occitana*

d'informacions.

- Taff, A., M. Chee, J. Hall, M. Hall, K. Martin, and A. Johnston. 2018. "Indigenous Language Use Impacts Wellness." Pp. 861–84 in *The Oxford Handbook of Endangered Languages*, edited by K. L. Rehg and L. Campbell. Oxford University Press.
- Tierney, M. 1980. *Eoin MacNeill: Scholar and Man of Action 1867–1945*. Oxford: Clarendon Press.
- Todorov, T., and O. Ducrot. 1972. *Dictionnaire Encyclopedique Des Sciences Du Langage*. Seuil.
- Trinb, S. 1997. "«L'asiatisme»." P. p.198-224 in *Une société fragmentée? Le multiculturalisme en débat, Poche / Essais*, edited by M. Wieviorka. Paris: La Découverte.
- Tsunoda, T. 2013. *Language Endangerment and Language Revitalization*. De Gruyter Mouton.
- Tucoo-Chala, P. 2014. *Petite Histoire Du Béarn - Des Origines Au Xxe Siècle*. Cressé: Régionalismes (Ed. des).
- United Nations Development Programme. 2019. "Human Development Report 2019 - Beyond Income, beyond Averages, beyond Today: Inequalities in Human Development in the 21st Century."
- Viaut, A. 2019. "Les Codes Graphiques Contemporains de l'occitan: Le Lien Au Politique et La Leçon Gasconne." *Lengas* (86).
- Vigier, P. 1979. "Diffusion d'une Langue Nationale et Résistance Des Patois En France Au XIXe Siècle." *Romantisme* (25–26):191–208.
- Wallensköld, A. 1921. *Les Chansons de Conon de Béthune*. Paris: Honoré Champion.
- Wright, S. 2004a. "Language in a Postnational Era: Hegemony or Transcendence?" Pp. 157–78 in *Language Policy and Language Planning*. London: Palgrave Macmillan UK.
- Wright, S. 2004b. "Language Planning in State Nations and Nation States." Pp. 42–68 in *Language Policy and Language Planning: From Nationalism to Globalisation*. Basingstoke: Palgrave Macmillan.

Annexes

ANNEXE 1

Conon de Béthune « mout me semont Amors ke je m'envoïse » (Wallensköld 1921:5)

*Le roïne n'a pas fait ke cortoise
Ki me reprim, ele et ses fieus, li rois.
Encoir ne soit ma parole franchoise
Si la puet on bien entendre en franchois
Ne chil ne sont bien apris ne cortois
S'il m'ont repris se j'ai dit mos d'Artois
Car je ne fui pas norris a Pontoise*

La reine n'a pas agi avec courtoisie
Lorsqu'elle me reprit, elle, et son fils le roi
S'il est vrai que mon langage n'est pas
français
On peut en revanche très bien le
comprendre en français
Ils sont mal élevés et manquent de
courtoisie
Ceux qui m'ont repris quand j'ai dit des
mots d'Artois
Car je n'ai pas grandi à Pantoise !

ANNEXE 2

Graphie classique occitane (Olivieri and Sauzet 2016:321)

VOWELS ^a	PRETONIC AND TONIC	POST-TONIC	EXAMPLES
a, à	[a]	[ə]	<i>parlarà</i> 'he will speak', <i>parla</i> 'he speaks',
íá	[jə]	-	<i>disiá</i> 'he said', <i>foliá</i> 'madness'
e, é	[e]	[e]	<i>pese</i> 'pea', <i>espés</i> 'thick'
è	[ɛ]	-	<i>pè</i> 'foot', <i>cèl</i> 'sky'
i	[i]	[i]	<i>indici</i> 'clue'
o, ó	[u]	[u]	<i>modorro</i> 'lout', <i>joncós</i> 'rush-covered'
ò	[ɔ]	-	<i>òc</i> [ɔ] 'yes', <i>còp</i> 'blow'
u	[y]	[y]	<i>mut</i> 'dumb', <i>Jèsus</i> ['dʒɛzys] 'Jesus'
DIPHTHONGS			
au, òu, eu ...	[aw], [ɔw], [ew] ...		<i>naut</i> 'high', <i>nòu</i> 'new', <i>beu</i> '(s)he drinks'
ai, òi, ei ...	[aj], [ɔj], [ej] ...		<i>mai</i> 'more', <i>gòi</i> 'lame', <i>rei</i> 'king'
ieü	[jew] ([iw])		<i>ieü</i> 'I', <i>Dieü</i> 'God'
iu	[iw]		<i>viu</i> 'alive'
uò	[ʉɔ], [jɔ]		<i>fuòc</i> 'fire'
ue (uè)	[ʉɛ]		<i>nuèch</i> 'night' (Gsc. <i>nuèit</i> [n(w)e(j)t])
CONSONANTS			
b	[b] ([β]) final: [p]		<i>baba</i> [baβə] 'larva' <i>òrb</i> 'blind'
c	+ a, o, u : [k] + e, i : [s]		<i>can</i> 'dog', <i>còl</i> 'neck' <i>cèl</i> 'sky', <i>aici</i> 'here'
ç	[s]		<i>çò(que)</i> 'what REL.', <i>dançar</i> 'to dance', <i>braç</i> 'arm'
ch	[tʃ]		<i>chòt</i> 'owl', <i>estrech</i> 'narrow'
d	[d] ([ð]) final: [t]		<i>dèt</i> 'finger', <i>dedal</i> 'thimble' <i>nud</i> 'naked'
f	[f]		<i>fum</i> 'smoke', <i>buf</i> 'puff'
g	+ a, o, u : [g] ([ɣ]) + e, i : [dʒ] final: [k] or [tʃ]		<i>gal</i> 'cock', <i>agut</i> 'had' <i>gèta</i> 'sprout', <i>assag</i> [a'saʃ] 'try', <i>castig</i> [kas'tik] 'punishment'
h	[h] (in Gascon only)		<i>hum</i> 'smoke', <i>boha</i> 'it blows'
j	[dʒ]		<i>jòc</i> 'game', <i>assaja</i> '(s)he tries'
l	[l]		<i>lop</i> 'wolf', <i>pel</i> 'hair'
lh	[ʎ] ([j])		<i>palha</i> 'straw'
m	[m]		<i>man</i> 'hand'
n	[n]		<i>nas</i> 'nose'
nh	[ɲ]		<i>vinha</i> 'vineyard'
p	[p]		<i>pan</i> '(loaf of) bread'
qu	[k]		<i>quicòm</i> 'something', <i>quora</i> 'when INTER.'
r	initial and geminate [r:], intervocalic or in complex onset [r] in coda: [r]		<i>riu</i> 'river', <i>tèrra</i> 'land' <i>ara</i> 'now', <i>tres</i> 'very' <i>pòrta</i> 'door', <i>mar</i> 'sea'
s	initial, postconsonantal, and geminate [s], intervocalic [z]		<i>sal</i> 'salt', <i>salsa</i> 'gravy', <i>passaròsa</i> 'hollyhock'
t	[t]		<i>talh</i> 'cut', <i>cat</i> 'cat'
th	[t] (formerly [tʰ])		<i>castèth</i> 'castle' (Gascon for <i>castèl</i>)
v	[b] (also [v]), [β] (also [v], [w])		<i>va</i> [ba], also [va] '(s)he goes' <i>lavar</i> 'to wash' [la'βa], also [la'va], [la'wa]
x	[ts] (also [(j)z]), [s] (before consonant)		<i>exemple</i> 'example' <i>tèxt</i> 'text'
z, tz	[z], tz [ts]		<i>zòu</i> 'let's go!', <i>dètz</i> 'ten'
k, w, y			only in foreign words